

Delly

# Pour l'amour d'Ourida



**BeQ**

Delly

# **Pour l'amour d'Ourida**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 232 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

*Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :*

Entre deux âmes

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

Ourida

Salvatore Falnerra

# **Pour l'amour d'Ourida**

Ce volume fait suite à :

*Salvatore Falnerra..*

Numérisation :

Romance en ebook.

Relecture :

Jean-Yves Dupuis.

## Prologue

Quelle tragique destinée que celle d'Ourida ! Son grand-oncle, le comte Marcien de Varouze, malade et incapable de lutter contre les manœuvres de sa seconde épouse Angelica, a recueilli les confidences de la fillette, à qui il promet aide et protection. Il l'assure de la délivrer de l'autorité méchante d'Angelica, de la soustraire à la surveillance despotique de Brigida, sa complice ; en un mot, le comte Marcien de Varouze s'engage à protéger Ourida et son frère Étienne, et aussi leur mère Medjine dont la santé chancelante est pour les deux enfants un souci constant. Tous les trois vivent à l'écart du château de la Roche-Soreix, dans une maison délabrée située à une centaine de mètres de la belle demeure. Ils sont l'objet d'une surveillance serrée de la part d'Angelica et de Brigida. Ourida subit des sévices de ces femmes qui la détestent. Même Lea, la fille de Marcien de Varouze et

d'Angelica, ne l'aime pas. La préceptrice de Lea, la belle M<sup>lle</sup> Luce de Francueil, est la seule amie d'Ourida.

Malgré la défense formelle d'Angelica, Ourida a donc pu rencontrer son grand-oncle. Elle lui a raconté les étapes de son déjà douloureux passé : la mort, à Alep, de son père, Gérauld de Varouze, neveu du comte ; le voyage exténuant qui les ramena, sa mère, son frère et elle, de l'Orient en France où, selon les dernières volontés exprimées par son époux, Medjine devait venir frapper, en toute confiance, à la porte du château de la Roche-Soreix ; l'accueil glacial d'Angelica, qui mit tout en œuvre pour cacher à son mari leur présence. Le comte Marcien de Varouze se rend compte que l'intérêt seul guide sa cupide épouse ; c'est pour accaparer sa fortune à son profit et à celui de ses enfants, Lionel et Lea, qu'Angelica a voulu lui dissimuler l'existence, au château, de Medjine, d'Ourida et d'Étienne.

Malheureusement, les circonstances semblent favoriser les diaboliques manœuvres d'Angelica, impatiente d'entrer en possession de l'immense

fortune de son mari. Elle y est aidée par Orso Manbelli, son cousin. Celui-ci enlève Étienne. Medjine ne survivra pas à sa douleur. Voilà Ourida seule, livrée sans défense aux griffes de la féroce Angelica. Une seule solution s'offre à elle : prévenir à la première occasion le comte Marcien de Varouze, laissé bien entendu par Angelica dans l'ignorance complète des faits, des tragiques événements. Le comte, qui sent ses forces diminuer chaque jour (sa femme lui fait verser du poison dans les potions), mis au courant par Ourida, rédige en sa faveur un testament qui stipule, en autres clauses, qu'Étienne deviendra à sa majorité le propriétaire du château de la Roche-Soreix. Ce testament est libellé sous le socle d'une statue posée sur la cheminée de la chambre du malade. Quelques jours plus tard, le comte Marcien de Varouze meurt.

Qu'est devenu Étienne ? Sous le nom de Michelino, il est entré au service du prince Salvatore Falnerra, dans son magnifique palais situé à une vingtaine de kilomètres de Palerme, en Sicile, après avoir travaillé durement chez des paysans pour le compte de Dorghèse, parent



éloigné du prince Falnerra, dont il convoite la fortune.

Le prince, ami des arts, mécène à l'occasion, toujours à la recherche d'un talent, d'une jolie voix, car il adore la musique, prend en pitié le pauvre Michelino, dont l'histoire touchante émouvra son cœur. Il le confie à Lormès, son secrétaire, qui découvrira chez le jeune homme la qualité extraordinaire de sa voix. Michelino apprendra le chant et la musique. Salvatore Falnerra revient à Paris, où il retrouve les Varouze, – Angelica et sa clique, – qui ont quitté le château de la Roche-Soreix, en y laissant Ourida sous la surveillance de M<sup>lle</sup> Luce de Francueil. Le prince se rappelle sa rencontre, au château de la Roche-Soreix, quelques années auparavant, avec Ourida – fillette alors – dont il avait découvert un matin, à l'improviste, la voix magnifique. Il décide de partir pour la retrouver. Et c'est une délicieuse jeune fille qui se présente à lui. Confiante, elle lui raconte sa désolante histoire, et le prince, ému par la situation d'Ourida, lui promet de lui venir en aide, de faire

reconnaître sa véritable identité, c'est-à-dire sa parenté avec le comte Marcien de Varouze.

# **Première partie**

# 1

Ourida n'avait même pas la ressource de confier son anxiété à M<sup>lle</sup> de Francueil. Celle-ci, complètement épuisée par le travail intensif de ces derniers jours, devait garder le lit. Sa vue, tout particulièrement, était en fort mauvais état. Mais elle n'avait pas les moyens de se rendre à Clermont pour consulter un oculiste. M<sup>me</sup> de Varouze – sans doute afin de la tenir dans une plus stricte dépendance – s'abstenait depuis cinq ans de lui envoyer les cinquante francs mensuels qu'elle lui avait généreusement alloués. Le peu d'économies qui lui restait avait servi à payer quelques médicaments pour fortifier Ourida, un vêtement plus chaud ou des chaussures supplémentaires pour l'enfant qui souffrait du froid dans ce rude climat. Elle se trouvait donc maintenant sans ressources, au grand chagrin de la jeune fille qui se désolait de ne pouvoir rien pour elle.

– Oh ! si j'étais libre de travailler à mon compte, disait-elle avec une douloureuse impatience. Mais non, il faut que notre labeur profite à cette femme, qui vous tue ainsi à petit feu !

M<sup>lle</sup> Luce hochait la tête sans répondre. Elle semblait plus froide, plus concentrée que jamais... Ourida en ressentit une impression fort pénible en ce moment où elle aurait eu tant besoin d'affection et de réconfort moral. Déjà décidée à ne pas faire partager son souci à cette femme abattue, fatiguée, elle s'affermait davantage encore dans sa résolution. Il fallait qu'elle portât seule le poids de ses craintes, de même que, quelques jours auparavant, elle avait conservé en elle l'espoir que lui avait donné le prince Falnerra.

Comme, le dimanche matin, M<sup>lle</sup> Luce était incapable de se rendre à l'église, Brigida déclara que « Claire » viendrait avec elle. La perspective n'avait rien d'agréable pour Ourida. Néanmoins, puisqu'il s'agissait d'accomplir son devoir dominical, elle se soumit sans murmurer à la corvée que représentait ce trajet en compagnie de

la femme de charge.

Au début de la messe, Lionel apparut dans le banc du château, où avait pris place Brigida et la jeune fille. Sa présence parut fort pénible à Ourida, qui se félicita d'être séparée de lui par la femme de charge.

Il sortit le premier, quelques instants avant la fin de la messe, et, dehors, la jeune fille ne l'aperçut pas. Mais comme les deux femmes s'engageaient dans le sentier de la forêt, elles le virent qui les attendait.

Cette fois, il salua Ourida en souriant le plus aimablement du monde.

– Un temps parfait, ce matin, n'est-ce pas, Claire ?

Elle répondit froidement :

– Très beau, en effet.

Il ne parut pas se froisser de l'accueil et, ayant écarté d'un signe Brigida, qui semblait de fort mauvaise humeur, il se mit à marcher près de la jeune fille. Tout d'abord, il parla du pays, de la forêt... Puis, voyant qu'Ourida lui répondait à

peine, par monosyllabes, il dit avec un sourire câlin :

– Voyons, Claire, soyez un peu plus gentille !... Je n'ai que le désir de vous être agréable, soyez-en sûre.

– En ce cas, monsieur, je vous demanderai de me faire grâce de vos amabilités. Vous devriez comprendre qu'elles ne peuvent m'être que désagréables, venant du fils de M<sup>me</sup> de Varouze.

Lionel feignit un étonnement presque scandalisé.

– M<sup>me</sup> de Varouze !... votre bienfaitrice !...  
Oh ! Claire !...

Elle riposta, sur un ton d'amère ironie :

– Ma bienfaitrice... comme vous le dites avec tant de sincérité. Croyez bien que je lui accorde toute la reconnaissance qu'elle est en droit d'attendre de moi.

Cette fois, Lionel fut un instant démonté par cet accent et ces paroles. Mais, très vite, il se reprit et dit avec le ton doux et agréable qui rappelait si bien celui d'Angelica :

– Vous êtes une ingrate, ma petite Claire... mais une ingrate si délicieuse que je suis prêt à excuser chez elle beaucoup de choses.

Elle ne répondit rien et hâta le pas, ce qui lui amena cette observation de Brigida :

– Eh ! pas si vite ! Mes jambes ne vont pas de ce train-là ! Tu ne pourras toujours pas dire, après ça, que tu es fatiguée par le travail que je t'ai fait faire, car sans ça tu ne trotterais pas de cette manière !

Ah ! Ourida ne songeait guère en ce moment à sa fatigue physique, si écrasante pourtant, après ces deux journées de dur labeur et de pénibles soucis !... Elle voulait, avant tout, être délivrée de l'odieuse présence de ce Lionel, tellement semblable à sa mère, et plus détestable encore, lui semblait-il.

M. d'Artillac se taisait maintenant ; mais il regardait en dessous la jeune fille avec une expression qui l'aurait effrayée si elle en avait compris la signification.

Ourida eut un soupir de soulagement quand



elle se vit dans la cour du château. Au moment où elle allait s'éloigner de Lionel et de Brigida pour regagner la maison de Mahault, le jeune homme se rapprocha d'elle en disant avec son plus caressant sourire :

— Au revoir, charmante Claire. J'aurai le plaisir de causer encore avec vous, et je suis bien certain que nous finirons par nous entendre.

Avant qu'Ourida eût pu s'en défendre, il avait saisi sa main et y appuyait ses lèvres.

Elle se dégagea violemment et s'éloigna, s'enfuit plutôt, car vraiment, elle courait presque. À la porte du vieux logis, elle s'arrêta un long moment. Son cœur battait avec force, l'indignation empourprait ses joues. Mépris, colère, secret effroi d'un danger qu'elle pressentait, sans pouvoir le définir, tout cela s'agitait en son âme. D'un geste répulsif, elle frottait contre sa jupe la main qu'avaient touchée les lèvres de Lionel. Mais il fallait qu'elle se calmât un peu, qu'elle composât son visage avant de paraître devant M<sup>lle</sup> de Francueil. Elle n'y réussit pas très vite, et encore était-il heureux

pour elle que les yeux de M<sup>lle</sup> Luce fussent très fatigués, car celle-ci n'eût pas manqué de remarquer l'altération des traits charmants, l'expression soucieuse, préoccupée du regard.

Elle s'informa :

– Brigida n'a pas été trop désagréable, ce matin ?

– Pas plus qu'à l'habitude, mademoiselle.

Puis, dans la crainte que la femme de charge parlât à M<sup>lle</sup> Luce de la présence de Lionel, la jeune fille ajouta, essayant de raffermir sa voix :

– M. d'Artillac était avec nous en revenant... Il m'a paru aussi antipathique, aussi faux que sa mère.

– Vous a-t-il parlé ?

– Oui... et j'ai dû lui faire comprendre que ses amabilités me déplaisaient fort.

M<sup>lle</sup> Luce tressaillit légèrement et enveloppa la jeune fille d'un regard inquiet.

– A-t-il été... insolent ?

Voyant cette anxiété, Ourida ne voulut pas

l'augmenter. Elle répondit en se forçant à sourire :

– Mais non, mademoiselle... un peu trop aimable seulement, à mon avis du moins, car enfin, je suis peut-être un peu sauvage... Et puis, je vous le répète, M. d'Artillac m'a paru fort déplaisant. Il ressemble tellement à sa mère !

M<sup>lle</sup> de Francueil soupira et ferma les yeux. Ah ! quel souci la tourmentait, quand elle songeait à l'avenir de cette enfant trop belle pour laquelle il lui serait impossible d'être une protection, puisqu'elle n'était pas libre et que M<sup>me</sup> de Varouze pouvait la lui enlever d'un moment à l'autre !

Ainsi, par exemple, que ce Lionel s'avisât de lui faire la cour, elle ne pourrait rien pour l'en empêcher... rien, rien, si la comtesse ne jugeait pas utile de s'opposer à cette fantaisie de son fils.

Sous ses draps, la malheureuse femme se tordit les mains. Ah ! quelle torture que cette impuissance, que cet esclavage, que cette sorte de complicité à laquelle il lui était impossible de se soustraire !

Ourida et elle souffraient ainsi un tourment secret, en essayant de se dérober l'une à l'autre leur préoccupation. La jeune fille vaqua à sa besogne habituelle dans leur modeste logis, en cette matinée dominicale où Brigida avait consenti à faire trêve au travail forcé dont elle accablait depuis deux jours sa victime. Mais tandis qu'elle allait et venait, rangeant, essuyant la poussière, la jeune fille poursuivait la solution d'un problème : comment arriver à savoir si le testament du comte de Varouze existait toujours ?

La veille, tandis qu'elle travaillait au château, elle avait entendu Brigida dire à la femme du concierge :

– Il faudra que j'ouvre l'appartement du défunt comte, demain, pour que M. Lionel puisse juger des arrangements à prendre. Sans doute fera-t-il disparaître une partie des meubles, qui sont vieux et certainement pas à son goût.

La jeune fille, inquiète, avait songé aussitôt :

« Il faudrait alors que j'y aille le plus tôt possible... car si on enlevait la statue, je ne saurais peut-être pas où elle serait mise ensuite. »

Elle avait donc décidé qu'elle tâcherait de gagner, cet après-midi, l'appartement du comte par la voie des caves. L'entreprise offrait des dangers, car elle pourrait tomber sur Brigida ou sur M. d'Artillac... mais cependant, elle en présentait moins encore que les deux expéditions semblables faites autrefois par la petite Ourida, à une époque où le château était habité par plusieurs maîtres et cinq ou six domestiques, où le comte de Varouze était l'objet d'une grande surveillance de la part de sa femme et de son valet de chambre. En ce moment, personne ne logeait dans cette partie de l'habitation. Il y avait donc toutes chances pour qu'Ourida ne fût pas troublée dans son investigation.

« Il faut que je le fasse... il le faut ! se répétait la jeune fille. Comme cela, je pourrai renseigner à ce sujet le prince Falnerra, quand il me sera possible de le voir. »

Brigida ne parut pas dans la matinée. Elle vint seulement après le déjeuner, grommela en voyant M<sup>lle</sup> Luce au lit, et ne souffla mot de Lionel. D'ailleurs, elle semblait d'humeur

particulièrement revêche et jetait à Ourida des regards chargés de la plus noire malveillance.

– Demain, tu seras à cinq heures à la porte du château et tu attendras là que je vienne t’ouvrir, lui jeta-t-elle en quittant le logis.

Vers trois heures, voyant M<sup>lle</sup> de Francueil disposée à s’assoupir, Ourida songea à mettre son projet à exécution.

– Si vous n’avez pas besoin de moi, j’irai un peu dans le parc, chère mademoiselle, dit-elle à sa compagne.

– Oui, oui, allez, mon enfant... tâchez de bien vous remettre aujourd’hui des fatigues de ces derniers jours... pour mieux affronter les fatigues de demain.

La jeune fille avait préparé un morceau de bougie et des allumettes. Elle s’en munit et gagna les caves. L’expédition lui apparaissait plus difficile qu’autrefois, quand elle n’était qu’une enfant sans expérience. Puis elle se demandait anxieusement :

« L’ouverture du couloir ne s’est-elle pas

bouchée, par suite de quelque éboulement, depuis lors ? »

Non, elle existait toujours, et même un déplacement de la terre l'avait quelque peu agrandie. Ourida passa assez facilement et, sans encombre, atteignit la pièce qui servait de resserre au rez-de-chaussée du château.

Tout était silence, dans cette salle et aux alentours. Ourida, le cœur battant, monta doucement l'escalier qui conduisait au premier étage. Elle arriva au vestibule carré sur lequel ouvraient les appartements de la comtesse et du défunt comte.

Là encore, on n'entendait aucun bruit. Ourida se glissa jusqu'à la porte du fumoir. C'était le moment critique. S'il y avait quelqu'un là ?...

Elle écouta un moment. Rien ne bougeait. D'une main qui tremblait, elle tourna doucement le bouton. La porte s'ouvrit. Lentement, Ourida en écarta le battant, passa la tête dans l'entrebâillement. La pièce était déserte.

Elle entra, s'avança vers la portière, jeta un

coup d'œil dans la chambre. Là, également, il n'y avait personne.

Alors elle s'avança délibérément, marcha jusqu'à la cheminée, prit entre ses mains la statue de la justice... et la renversa...

Le testament était là encore... Elle le lut... et des larmes emplirent ses yeux au souvenir du malade... du prisonnier qui avait écrit ces lignes. Pauvre oncle, quelles souffrances, quelles angoisses laissait deviner sa physionomie, à cette seconde entrevue avec la fille de son cher Gérard !

Mais elle ne devait pas s'attarder ici. Vivement, elle reposa la statue sur la cheminée, puis regagna le fumoir.

Au moment où elle y entra, un bruit de pas et de voix se fit entendre vers le vestibule. D'un regard plein de détresse, elle chercha un refuge. Devant l'une des fenêtres retombaient les lourds rideaux de vieux brocart... Ourida se précipita de ce côté, disparut derrière l'un d'eux.

Il était temps. Sur le seuil du fumoir



apparaissaient M. d'Artillac et Brigida.

– Allons, choisis là-dedans ce que tu veux garder, dit la femme de charge. Je ferai porter le reste dans une des chambres du second.

– Oh ! ici, je ne veux que ces tableaux, qui me paraissent assez bons... et ces rideaux, qui sont fort beaux.

Lionel s'approcha, tâta l'étoile superbe. Ourida crut que son cœur cessait de battre...

M. d'Artillac fit quelques pas en arrière, inspecta encore la pièce autour de lui et dit avec dédain :

– Le reste ne me plaît pas. Je ferai meubler ça en style Renaissance... quelque chose de très bien.

– Oh ! c'est que tu aimes le beau, mon petit Lionel !

– Eh ! oui... C'est pourquoi la petite Claire m'a donné si fortement dans l'œil. Quelle merveille !... C'est à rendre fou l'homme le plus raisonnable ! Aussi, ma vieille Brigida, sois sûre qu'elle sera à moi, de gré ou de force.

Brigida marmotta, d'un ton de mauvaise humeur :

– Il faudrait savoir ce que ta mère dirait de ça !

Lionel eut un rire d'ironie.

– Que veux-tu que cela lui fasse ?... Au contraire, j'entrerai peut-être ainsi dans ses vues. La jeune personne sera plus souple, quand elle comprendra que nous tenons dans nos mains sa réputation.

– À moins, au contraire, comme je te le disais hier, qu'elle ne devienne plus insupportable encore, quand elle verra que tu t'occupes d'elle et que tu fais semblant de l'aimer.

Lionel ricana légèrement.

– Faire semblant ?... Mais, Brigida, elle est bien assez délicieuse pour que je l'aime très réellement ! Quant à tes craintes, elles sont tout à fait vaines. Je me charge de mater Claire, au cas où elle aurait des vellétés de révolte.

Puis, comme la femme de charge grommelait encore, il ajouta d'un ton insinuant :

– Allons, sois gentille, et aide-moi au contraire

à apprivoiser cette petite. Je me porte garant que ma mère n'en sera aucunement mécontente.

– Bon, bon, nous verrons... Mais, tu sais, je me méfie de cette Claire ! Angelica aurait bien fait de suivre mon conseil... de se débarrasser d'elle, après la mort de sa mère. Il est à craindre qu'elle soit obligée d'en arriver là, un jour ou l'autre, car il n'y a que les morts qui ne parlent pas, qui ne réclament pas.

– Bah ! nous avons le temps de songer à ça... en admettant qu'il faille envisager cette extrémité. Pour le moment, Claire me plaît furieusement, voilà toute la question... et tu auras beau dire, Brigida...

La femme de charge l'interrompt d'un ton où l'indulgence luttait contre la mauvaise humeur :

– Ça te regarde, mon petit Lionel... et tu t'arrangeras avec ta mère. Viens maintenant voir la chambre d'à côté. Je ne crois pas que tu conserves grand-chose, en fait de meubles. Mais il y a d'assez belles choses, en dehors de cela... par exemple, la pendule, les deux statues qui sont sur la cheminée...

Ils entrèrent dans la pièce voisine, et la portière retomba derrière eux.

Alors Ourida se glissa hors de l'embrasure de la fenêtre, puis hors du fumoir, par la porte restée ouverte sur le vestibule. Elle s'enfuit vers l'escalier, gagna les caves du château et, de là, celles du vieux logis. Là seulement, elle s'arrêta, haletante. Et l'énergie qui l'avait soutenue jusqu'ici l'abandonnant un instant, elle s'affaissa, les jambes fléchissantes, sur le sol dur.

Elle avait écouté avec terreur l'entretien des deux misérables complices de la comtesse. Bien que, dans son inexpérience, elle ne pût comprendre toute la portée des paroles de Lionel, l'instinct de son âme délicate lui avait fait sentir là un danger terrible, plus terrible, pour elle, que celui qu'évoquait cette sinistre phrase de Brigida : « Il n'y a que les morts qui ne parlent pas, qui ne réclament pas. » Frémissante, éperdue, elle songeait : « Il ne faut pas que je reste ici... M<sup>lle</sup> Luce ne peut pas me protéger... Je vais partir, le plus tôt possible. »

Partir ? Pour aller où ?

Dans sa détresse, un seul nom, un seul visage surgissaient : don Salvatore ! Elle ne voyait que lui qui pût la défendre, la préserver des intrigues de ses ennemis.

Il avait dit qu'il habitait en ce moment le château d'Aigueblande, près de Châtel-Sablon, à trente kilomètres d'ici. Eh bien ! elle s'enfuirait cette nuit de la Roche-Soreix, par l'ouverture qui avait permis au prince de pénétrer dans le parc ; elle s'en irait à pied, demandant sa route. Ah ! elle se traînerait plutôt, pour atteindre ce but, pour échapper à Lionel qui en cet instant représentait pour elle un ennemi bien plus effrayant que sa mère et Brigida !

Cette résolution prise, Ourida se releva, ayant recouvré toute son énergie. Le plus pénible, pour elle, était de quitter M<sup>lle</sup> de Francueil, surtout en l'état de santé précaire qui était maintenant le sien. Mais la pauvre demoiselle ne pouvait rien pour la protéger du péril, et Ourida, l'ayant vue autrefois éluder les confidences que l'orpheline malheureuse, isolée, aurait été heureuse de lui faire, n'avait même pas aujourd'hui la pensée de

lui demander conseil en cette occurrence où cependant elle en aurait eu tant besoin. Un instinct l'avertissait que M<sup>lle</sup> Luce ne « pouvait » pas approuver son projet de fuite et que son intérêt serait même de le contrecarrer.

« Quand j'aurai ma liberté d'action, pensa la jeune fille, et aussi la part de fortune qui me revient, je m'emploierai, en même temps que je rechercherai mon petit Étienne, à délivrer cette pauvre femme de cette étrange servitude en laquelle la tient M<sup>me</sup> de Varouze. Peut-être n'y a-t-il là qu'une question d'argent, une somme qu'elle doit à la comtesse et qu'elle est incapable de payer... »

En songeant ainsi, Ourida regagna le rez-de-chaussée de la vieille maison. M<sup>lle</sup> de Francueil sommeillait. La jeune fille en profita aussitôt pour faire ses préparatifs de départ, bien succincts, d'ailleurs. Une grande mante pour l'envelopper, un peu de linge dans un petit panier, c'était tout ce qu'emportait du domaine de ses pères la fille de Gérard. Elle écrivit aussi à l'intention de M<sup>lle</sup> Luce ces quelques lignes :

« Je suis obligée de partir, chère mademoiselle, car je sens que de grands dangers me menacent. Pardonnez-moi de vous quitter ainsi. Mais j'ai voulu vous épargner tout ennui à cause de moi. Toujours, je resterai reconnaissante de vos soins excellents, de tout ce que je vous dois, pour ces neuf années passées près de vous. Que Dieu me permette de vous le rendre un jour ! »

Elle ne signa point, car elle ne voulait pas mettre ce nom menteur de Claire, et M<sup>lle</sup> Luce ne connaissait pas, ou ne « voulait » pas connaître celui d'Ourida.

Après quoi, elle fit quelques rangements pour que tout fût bien en ordre après son départ ; elle s'ingénia à préparer le nécessaire pour le lendemain, afin que M<sup>lle</sup> Luce ne se fatiguât pas. Son cœur se serrait, des larmes montaient à ses yeux, tandis qu'elle s'occupait ainsi. Elle avait de l'affection pour cette femme dont l'apparente froideur cachait peut-être un cœur déchiré, une âme brisée par quelque mystérieuse épreuve, pour cette femme qui, seule ici, avait été bonne

pour elle et lui avait donné de solides leçons intellectuelles et morales. Il lui en coûtait beaucoup de la quitter de cette manière. Mais il le fallait. Le danger était apparu à Ourida trop terrible, et trop proche, pour qu'elle pût hésiter à fuir cette demeure où elle avait déjà tant souffert.



Ce soir-là, profitant d'un moment d'assoupissement de M<sup>lle</sup> Luce, Ourida put se glisser dans son lit tout habillée. Il était huit heures et demie et, à cette époque, la nuit n'était pas encore complète. La jeune fille avait eu soin de laisser largement entrebâillée la porte qui faisait communiquer la chambre avec la salle à manger. Elle avait fait de même pour la porte d'entrée. Aussi n'eût-elle aucune peine à sortir quand, au milieu de la nuit, ayant entendu M<sup>lle</sup> Luce ronfler légèrement, elle se glissa, toute frémissante, hors de son lit. Quelques instants plus tard, elle était dans les jardins. Un mince croissant de lune lui donnait une clarté juste suffisante pour se guider. Elle gagna ainsi le parc, longea la clôture, arriva à l'endroit dont lui avait parlé le prince. Là, elle passa facilement et se trouva dans la forêt.

Pour retrouver le sentier qui, du château, descendait à Champuis, il lui fallait longer à gauche cette clôture. Cela se fit sans encombre, et, de même, elle s'engagea dans le sentier. Mais à mi-chemin, elle s'arrêta. Il y avait probablement encore plusieurs heures de nuit, — car elle n'avait pas de montre pour la fixer sur ce point, — et, pour prendre la route de Châtel-Sablon, il fallait auparavant qu'elle se renseignât sur cette direction. Or, elle ne le pouvait avant le jour, alors que les logis campagnards s'éveilleraient, que les travailleurs se rendraient aux champs. Il était donc préférable de s'arrêter dans la forêt, où elle serait mieux cachée qu'aux alentours du village.

Elle s'enfonça un peu sous bois et s'assit au pied d'un arbre. Dans cette solitude, dans le silence que troublaient seuls quelques bruissements d'insectes, quelques chutes de feuilles, la pauvre enfant frissonnait, en dépit de tout son courage. Et elle songeait : « Ô ma chère maman, toi qui me vois de là-haut, protège ta petite Ourida ! demande à Dieu, pour elle, qu'elle échappe au péril, qu'elle arrive au but. »

Les heures lui semblèrent interminables. Elle ne voulait pas céder à l'engourdissement qui la gagnait, après la fatigue des jours précédents et les émotions de cette journée. Pour s'encourager, elle tendait toute sa pensée vers don Salvatore, le refuge et le salut. Il lui semblait que, près de lui, elle n'aurait plus rien à redouter. Car, pas un instant, elle n'avait l'idée qu'il pût la mal accueillir. Toute sa confiance, tout son espoir allaient ardemment, ingénument vers ce noble étranger qui lui était apparu comme un prince de contes de fées, un Prince charmant tel que la petite solitaire de la Roche-Soreix n'en avait jamais rêvé.

Enfin l'aube parut. Ourida se remit en marche. Elle atteignit bientôt le village, mais, voulant l'éviter, elle prit une route au hasard, avec l'intention de demander son chemin dès qu'elle le pourrait.

Sur le seuil d'une ferme, une femme parut, en camisole, les cheveux emmêlés. Ourida s'approcha et demanda :

– Pourriez-vous me dire, madame, si je suis

sur la route de Châtel-Sablou ?

– Châtel-Sablou ?... Je ne sais pas... Mais je vais demander à mon mari, qui connaît le pays assez loin, rapport aux foires.

Elle revint peu après et informa Ourida qu'il lui fallait continuer sur cette voie pendant un peu de temps, puis prendre une route à gauche. Ensuite, elle demanderait encore son chemin, car elle n'était pas près d'arriver, pour sûr...

En parlant ainsi, la femme considérait curieusement cette étrangère enveloppée dans sa vieille cape, chaussée de souliers très usés et qui dissimulait son visage sous un épais voile gris.

Ourida remercia et continua sa route. Dans la fraîcheur de l'aube et après le repos pris dans la forêt, elle sentait moins sa fatigue. Mais celle-ci commença de l'accabler dès que le soleil chauffa la campagne. Cependant, courageusement, elle allait... allait toujours. À midi seulement, elle s'arrêta dans un pré, au bord d'un ruisseau pour manger un morceau de pain qu'elle avait gardé, la veille au soir. C'était sa subsistance pour toute la journée.

Elle résolut de demeurer là une heure pour reprendre quelques forces. Mais quand elle se leva, elle chancelait de faiblesse et d'accablante lassitude. Le travail intensif auquel l'avait soumise Brigida, les veilles de la semaine précédente, pour achever les broderies exigées par la comtesse, le manque à peu près complet de nourriture, aujourd'hui, et cette marche à laquelle son existence de recluse ne l'avait pas habituée, tout concourait pour enlever ses dernières forces à un organisme déjà affaibli par une alimentation insuffisante, par des préoccupations morales datant de tant d'années.

Néanmoins, en se raidissant, la jeune fille se remit en marche. Le soleil, à cette heure, brûlait la route, qui s'allongeait entre de verts pâturages, au-delà desquels s'élevaient les collines couvertes de bois de hêtres. Ourida songeait, désespérément : « Je ne puis plus... je ne puis plus... » Et cependant, elle avançait toujours, en se traînant, comme une malheureuse biche qui, près d'expirer, essaye encore de mettre un peu plus de distance entre les chasseurs et elle.

Une charrette passa près de la jeune fille. Elle était conduite par un paysan d'un certain âge, près duquel se trouvait assise une femme au visage rond et rougeaud, coiffée du bonnet des paysannes d'Auvergne. Comme, à ce moment, la route commençait de monter, le cheval ralentit le pas, et Ourida se trouva à la hauteur du rustique équipage. Elle remarqua alors la physionomie ouverte et honnête de la femme qui la regardait avec quelque curiosité. Une idée lui vint aussitôt. Élevant la voix, elle demanda :

– Pardon, madame, iriez-vous par hasard du côté de Châtel-Sablou ?

– Du côté, oui... mais pas jusque-là. Nous nous arrêtons à la Volande... Qu'est-ce qu'il y aurait pour votre service, ma petite dame ?... Ce serait-il que vous voulez monter dans notre voiture pour ménager vos jambes ?

– S'il vous plaît, je vous en serais bien reconnaissante... Mes forces sont à bout...

– On ne vous refusera pas ça, bien sûr... Arrête un peu, Saturnin, que cette dame monte...

Non sans peine, Ourida, avec l'aide de la fermière, se hissa dans la charrette et s'installa sur la banquette, entre deux paniers d'œufs et de beurre. Mais à peine la voiture s'était-elle remise en marche que la jeune fille se sentit défaillir. Vivement, la fermière lui enleva son voile, lui frappa dans les mains, tout en murmurant avec une surprise admirative :

– Est-elle jolie !... Seigneur ! est-elle jolie !... Vois donc, Saturnin. Mais qu'elle est pâle ! Pauvre mignonne, ça fait pitié !

Au bout d'un moment, Ourida revint à elle et remercia d'un léger sourire la brave femme qui la considérait avec compassion.

– Je vous demande pardon, madame, de vous donner tout cet ennui...

– Bah ! qu'est-ce que c'est que ça !... Vous vous êtes sans doute trop fatiguée, ma pauvre petite !... Et comme vous avez chaud !

– Oui... et je suis très peu forte. Mais, je vous en prie, continuez... Je ne voudrais pas vous retarder...

– Oh ! quelques minutes de plus ou de moins...  
Allons, repars, Saturnin !

Le paysan, qui avait une figure tranquille et aussi honnête que celle de sa compagne, remit en marche son cheval. Pour abriter quelque peu du soleil la jeune fille, l'excellente fermière lui avait fait une sorte de large coiffe avec un journal. Ourida se sentait très faible, mais elle éprouvait un réconfort, un apaisement à se trouver près de ces braves gens. De plus, au bout d'un kilomètre, la route passait entre des bois, des escarpements rocheux qui répandaient une ombre fort appréciable. Quand elle se sentit un peu remise, Ourida s'informa de la distance qui lui restait à parcourir, une fois à la Volande, pour gagner Châtel-Sablon.

– Ça fera bien huit bons kilomètres, à mon avis, répondit la fermière. Est-ce que vous auriez idée d'aller jusque-là aujourd'hui ?

– Il le faut bien... Je ne puis m'arrêter en route...

La femme hocha la tête.



– Ça, ma petite demoiselle, je vous dis que vous ne pourrez pas le faire... On voit bien que vous êtes tout au bout de vos forces.

Hélas ! elle s'en rendait bien compte, pauvre Ourida ! Elle songeait avec terreur :

« Que vais-je devenir, seule, sans argent, si je ne puis continuer mon chemin ? »

La fermière, qui voyait se refléter cette angoisse sur le joli visage, dit avec sympathie :

– Écoutez, peut-être y aurait-il moyen d'arranger ça. J'ai des cousins, à la Volande... des braves gens qui seront contents de vous rendre service. Peut-être bien qu'ils connaîtront quelqu'un allant vers Châtel-Sablou et qui accepterait de vous emmener.

– Oh ! j'en serais bien heureuse !

Puis, rougissant un peu, Ourida ajouta :

– Mais je n'ai pas d'argent... pour le moment, du moins.

– Ne vous embarrassez pas de ça, ma jolie demoiselle. Ces petits services-là, on les rend avec plaisir, dans nos campagnes.

Un peu rassurée, Ourida ferma les yeux et, engourdie par la fatigue, se laissa cahoter sur la route assez mal entretenue. À la Volande, la fermière la conduisit chez sa cousine, Marie Simon, femme du forgeron de l'endroit. Celle-ci promit de s'informer si quelque habitant de Châtel-Sablon ou des proches alentours se trouvait à la Volande. En attendant, Ourida fut invitée à entrer dans une petite salle sombre et fraîche, très proprement tenue. M<sup>me</sup> Simon proposa :

– Vous allez bien boire quelque chose, mademoiselle ? Par ce temps chaud, on a grand-soif...

Ourida refusa en rougissant de nouveau. Et pourtant, combien elle était altérée, en effet, la pauvre enfant !

Mais la fermière, qui la regardait attentivement, dit avec autorité à sa cousine :

– Si fait, Marie, donne-lui quelque chose de bon et de réconfortant... Ce qui la gêne, cette pauvre petite demoiselle, c'est qu'elle n'a pas de quoi te payer. Mais, Dieu merci, on a coutume de

rendre service au prochain, dans notre famille... Et elle mangerait bien aussi quelque chose, j'en suis sûre ?

Ourida essaya de protester. Mais déjà M<sup>me</sup> Simon avait disparu. Elle revint peu après, apportant un bol de lait, du café, du beurre.

La fermière prit alors congé de sa protégée, qui la remercia chaleureusement.

– Dites-moi votre nom ? demanda Ourida. Si, plus tard, je passais de ce côté, j'irais vous faire une petite visite.

– Mélanie Chambon, à la Grangelière... Pour sûr que je serai bien contente de vous revoir, mademoiselle !

Ourida était si accablée par la faiblesse et la fatigue qu'elle put seulement boire le lait préparé par l'obligeante Marie. Celle-ci, visiblement apitoyée par la mine de la jeune fille, l'installa dans un fauteuil de paille avec un tabouret sous les pieds, puis elle retourna à ses occupations. Mais un peu après, elle vint avertir Ourida que la Méjan, une fermière des environs de Châtel-

Sablon, partirait de la Volande à cinq heures pour retourner chez elle et qu'elle acceptait d'emmener la jeune étrangère.

Après cela, dans la pièce fraîche et silencieuse, la fugitive somnola, jusqu'au moment où la femme du forgeron vint la prévenir que la fermière attendait.

En dépit des protestations de la jeune fille, Marie Simon mit dans son panier un paquet contenant deux tartines beurrées et un morceau de fromage.

– Les Méjan sont des gens honnêtes, mais très regardants, lui confia-t-elle, et il est bien possible qu'ils ne songent pas à vous offrir à souper. Alors, comme ça, vous aurez de quoi manger avant de monter jusqu'à Aigueblande.

La Méjan était une grosse femme entre deux âges, dont la mine sournoise déplut aussitôt à Ourida. Elle dévisagea curieusement la voyageuse, qui s'était à nouveau enveloppée de son voile. Et une fois en route, elle commença de la questionner, insidieusement.

Ainsi, elle allait à Aigueblande ? Un bien beau château, où le nouveau maître avait dû dépenser joliment d'argent ! Mais on le disait si riche, ce prince Falnerra ! Et il y avait un train, là-dedans !... Des domestiques, des voitures. Encore on prétendait que le prince en avait laissé une grande partie à Paris...

– Ah ! dame, c'est un grand personnage ! et un fameux beau garçon ! Hier, à l'église, il était dans le banc des anciens seigneurs d'Aigueblande... et je vous assure que toutes les femmes n'avaient d'yeux que pour lui !

Puis, avec un petit sourire entendu, la fermière ajouta :

– Mais vous le connaissez sans doute, mademoiselle ?

Froissée par l'indiscrete curiosité de cette femme, désagréablement impressionnée par ce quelque chose d'indéfinissable pour elle qui existait dans ses paroles, dans son accent, dans le regard de ses yeux narquois, Ourida répondit froidement :

– Un peu, oui, madame.

– Et comme ça, vous allez chez lui ?

– Certainement.

La brièveté de la réponse, l'air lassé de la jeune fille n'invitaient pas à continuer les questions. La Méjan se tut en couvrant la jeune fille d'un regard d'ironique malveillance.

Il fallait deux heures pour atteindre Châtel-Sablou, car la route montait et elle était en outre passablement mauvaise. La montre de la Méjan marquait plus de sept heures, quand le char à bancs s'arrêta devant les bâtiments d'une ferme qui semblait assez mal tenue.

– Vous voilà tout près de Châtel-Sablou, dit la Méjan. Tenez, on voit les premières maisons du village, derrière ces arbres... Mais vous n'avez pas besoin d'aller jusque-là. Prenez ce petit chemin, à gauche... Vous arriverez à une route, pas très large, mais assez bonne. C'est celle que le prince a fait faire l'année dernière pour arriver plus facilement à Aigueblande... Vous n'aurez qu'à monter, tout droit, et vous atteindrez le

château.

Ourida descendit de voiture, remercia poliment, mais sans chaleur et s'engagea dans le chemin désigné, d'un pas chancelant.

La fermière la suivit un instant des yeux, puis, s'adressant à son mari qui se tenait dans la cour, appuyé sur le manche d'une fourche, elle ricana.

– M'est avis qu'en voilà une qui va se faire mettre à la porte, là-haut.

– Pourquoi ça ?

– Eh ! tu sais bien ce qu'a dit un des domestiques italiens, le grand qui s'arrête toujours pour boire à la « Pomme de Pin », quand il passe par le village ? Le prince, pour ne pas être ennuyé par les femmes qui sont toquées de lui, – et il n'en manque pas, à ce que raconte l'Italien ! – a donné l'ordre de répondre toujours qu'il ne recevait pas, quand il s'en présentait une demandant à lui parler.

– Tu crois que celle-ci ?...

– Probable... Elle a un air fiérot, et n'a pas écarté son voile un seul moment. Mais elle paraît

très fatiguée... Ah ! dame, on ne sait pas... Ces beaux seigneurs, ça s'amuse... et puis ça laisse en plan des pauvres créatures...

Le fermier fit judicieusement observer :

– Il n'y a pas que les beaux seigneurs pour faire cela... Mais cette personne est peut-être une parente du secrétaire, ou d'un des domestiques. Elle ne t'a pas dit qu'elle avait affaire au prince ?

– Non, bien sûr... elle ne me l'a pas dit... mais...

– Mais tu arranges une histoire tout de suite. Ah ! tu n'es jamais en peine pour ça !

Et, bougonnant, Méjan retourna à son ouvrage, tandis que sa femme, les lèvres pincées, levait les épaules en marmottant :

– Avec ça que je ne tombe pas juste, la plupart du temps !



### 3

La longue, l'exténuante montée entre les bois de hêtres et de pins !... Plus d'une fois, Ourida dut s'asseoir, et elle songeait alors avec désespoir :

« Je ne pourrai plus continuer... non, je ne pourrai plus ! »

Cependant, en se traînant, elle réussit à atteindre l'entrée du château. Dans la pâle lueur du crépuscule, elle vit une arcade ouverte sur une cour discrètement éclairée par des lampadaires électriques. Lentement, elle s'avança. La cour était vaste, formant un carré presque régulier. Faisant face à l'arcade d'entrée, un bâtiment s'étendait, d'une rare élégance avec ses colonnades légères surmontées d'un étage décoré de sculptures. À droite se dressait le principal corps de logis, formé au rez-de-chaussée par d'élégantes arcades sur lesquelles ouvraient les

portes aux vitres brillamment éclairées.

Ce fut de ce côté que se dirigea Ourida. Elle distinguait, derrière une des portes, deux domestiques occupés à jouer aux cartes. Doucement, elle frappa. Les valets levèrent la tête et l'un d'eux, quittant sa place, vint ouvrir.

D'un ton peu avenant, il s'informa, en toisant l'étrangère :

– Que demandez-vous ?

– Le prince Falnerra, s'il vous plaît ?

– Son Altesse ne reçoit pas à cette heure.

– Dites-lui, je vous prie, que j'ai absolument besoin de lui parler.

– Il est inutile que je dérange Son Altesse dont les ordres sont absolus à ce sujet.

D'une voix tremblante, la jeune fille insista :

– Je vous assure que si vous lui disiez mon nom... M<sup>lle</sup> Ourida...

Le valet riposta d'un ton gouailleur :

– M<sup>lle</sup> Ourida ou une autre, ce sera tout pareil...

Et si vous voulez suivre mon conseil, vous vous

dispenserez de revenir, parce que, demain, la réponse serait semblable.

Ourida se recula et, les jambes fléchissantes, se dirigea vers la sortie de la cour.

Le valet referma la porte, puis, se tournant vers son compagnon, dit ironiquement :

– Elle en a un aplomb, crois-tu ? Je me demande qui ça peut être ? Elle est si bien voilée qu'on ne voit rien de sa figure. Avec ça, une cape comme les paysannes.

– Jeune ?

– À la voix, il m'a paru... Eh ! nous reprenons notre partie, Laurent ?

– Oui... Mais, dis donc, Giuseppe, tu aurais dû voir... la faire parler un peu... Si quelquefois tu te trompais et que Son Altesse, ensuite, se fâche ?...

Giuseppe leva les épaules.

– Allons donc ! J'ai le coup d'œil, et ce n'est pas la première fois que j'entends l'antienne : « Si vous lui dites mon nom il me recevra... »  
Vrai, mon cher, si j'avais écouté toutes celles qui m'ont raconté ça, je serais depuis longtemps mis

à la porte par Son Altesse !

En se traînant sur ses jambes tremblantes, Ourida gagnait la route. Elle avait hâte d'être loin de ce valet à mine insolente, dont le ton et le regard insultants l'avaient fait fuir aussitôt en frémissant jusqu'au fond de l'être. Mais c'était fini, elle avait usé ses dernières forces pour atteindre le château. Comme une pauvre biche sur ses fins, elle entra sous le couvert du bois et se laissa tomber au pied d'un hêtre.

Une immense faiblesse, une sorte d'anéantissement s'emparait de la pauvre enfant. Elle songeait, le cœur déchiré :

« Il est là, tout près... et je ne peux pas le voir... Oh ! s'il me savait ici, il ne me renverrait pas, lui, j'en suis sûre !... Mais ce sont ses domestiques... Que vais-je faire ?... Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi ! »

Un frisson d'angoisse la secoua et des larmes lourdes, chaudes, commencèrent de couler sur ses joues pâles, entre les paupières demi-closes.

La présence à la Roche-Soreix de Brigida, complice de la comtesse Angelica de Varouze, inquiétait et impatientait le prince don Salvatore, parce qu'elle retardait le moment où il pourrait délivrer Ourida du joug qui pesait sur elle.

« Qui sait, pensait-il, ce que peuvent méditer ces femmes sans scrupules ? Elles ont bien fait disparaître autrefois le petit garçon... Aujourd'hui, elles ne regarderaient vraisemblablement pas à faire de même pour cette pauvre enfant, si elles voient de ce côté quelque danger... Ainsi donc, Ourida court peut-être en ce moment un péril sérieux... peut-être un péril de mort... »

À cette idée, il frémissait d'émotion et d'angoisse. Mais que tenter pour prévenir ce qu'il redoutait ? Il ne pouvait cependant pas faire irruption à la Roche-Soreix, se poser en défenseur de la jeune fille, laquelle après tout, n'était peut-être pas du tout menacée pour le moment.

Ce fut préoccupé de ces pensées que Salvatore s'habilla pour sa promenade à cheval et descendit dans la cour où attendaient son cheval et celui de

Michelino. Le prince avait fait, en effet, apprendre l'équitation à son protégé, qui l'accompagnait dans ses promenades, depuis qu'il se trouvait à Aigueblande.

Giuseppe, remarquant la physionomie plutôt sombre de son maître, dit entre ses dents :

– Eh ! il ne s'agirait pas de rien faire aujourd'hui qui déplût à Son Altesse ! Celui-là prendrait quelque chose de salé !

Puis le regard haineux du valet se tourna vers Michelino et suivit, jusqu'à ce qu'il eût passé l'arcade, le jeune garçon élégamment vêtu, bien campé sur son cheval.

« Ah ! songeait Giuseppe avec fureur, il a trop de chance ce petit rien du tout ! Le voilà favori du maître, servi par nous autres... alors qu'il y a quelques mois il était l'un des plus infimes parmi nous... Ah ! si je peux lui faire payer ça quelque jour ! »

Le prince et Michelino s'engageaient sur la route conduisant au village. Le jour était gris, une brume enveloppait les bois, et les hauteurs qui

s'étendaient au loin restaient complètement invisibles, derrière ce voile qu'aucun rayon de soleil ne semblait près de percer.

À une courte distance du château, un homme qui paraissait pressé surgit d'un étroit sentier. C'était un des gardes de la surveillance des bois, devenus depuis deux ans la propriété du prince Falnerra.

À la vue de son maître, l'homme s'arrêta en saluant.

Don Salvatore, retenant son cheval, demanda :

– Qu'avez-vous, Monin ? Où courez-vous ainsi ?

– Je vais demander du secours au château, Votre Altesse. Je viens de trouver par là une jeune fille sans connaissance, quasiment morte.

– Bien, je vais voir...

Et, sautant à terre, Salvatore jeta la bride de son cheval à Michelino. Puis il suivit le garde qui rebroussait chemin. Au bout d'une trentaine de mètres, ils s'arrêtèrent devant le corps d'une femme étendue au pied d'un hêtre. Le voile

entourant son chapeau était écarté, laissant voir un jeune et délicieux visage aux yeux clos, d'une impressionnante pâleur.

Don Salvatore jeta un cri de stupéfaction et d'angoisse :

– Ourida !

Il s'élança vers elle, mit un genou sur l'herbe et souleva doucement la tête inerte.

À ce moment, les paupières battirent légèrement, puis se soulevèrent. Les beaux yeux noirs apparurent, inquiets d'abord, puis aussitôt éclairés d'une lueur de bonheur en rencontrant le regard de Salvatore, si ardemment inquiet. Et de nouveau les paupières se refermèrent. Ourida sembla retomber dans l'insensibilité.

– Vite, Monin, ordonna le prince, aidez-moi à porter celle pauvre jeune fille au château. Il faut qu'on lui donne immédiatement des soins.

Quelques instants plus tard, Michelino voyait arriver sur la route don Salvatore et le garde emportant Ourida. Le prince dit au passage :

– Nous ne ferons pas de promenade



aujourd'hui, Michelino. Lâche mon cheval, il suivra le tien jusqu'au château.

Giuseppe, qui se tenait au seuil du grand vestibule d'entrée sentit le sang qui lui montait brusquement au visage, quand il vit la jeune personne si cavalièrement repoussée la veille revenir vers le logis dont il lui avait refusé la porte. Le prince la portait avec les plus attentives précautions. Il était presque aussi pâle qu'elle et attachait un regard de profonde angoisse sur la tête charmante qui reposait contre son épaule.

– Une automobile, à l'instant... et qu'on aille sans tarder chercher le plus proche médecin, ordonna don Salvatore.

Giuseppe se précipita. C'était bien le moment ou jamais de montrer du zèle ! Ah ! la gaffe ! l'affreuse gaffe ! Il avait bien raison, Laurent ! Mais aussi, pouvait-on penser que justement c'était celle-là qu'il ne fallait pas renvoyer ?

Don Salvatore et le garde déposèrent la jeune fille sur un large canapé, dans un des salons. Là, elle ouvrit presque aussitôt les yeux. Un éclair de joie y apparut encore, à la vue du prince qui

pressait doucement la petite main glacée.

Elle murmura, si bas qu'il l'entendit à peine :

– Enfin, je suis arrivée !

– Oui, vous êtes chez moi... chez le plus dévoué des amis. Ne craignez rien, ma pauvre enfant, ici, vous serez protégée contre tous ceux qui chercheraient à vous nuire.

Elle le remercia du regard en ébauchant un faible sourire.

Sur l'ordre de Salvatore, un domestique apporta du vin d'Espagne, que le prince fit boire lentement à Ourida.

Il se tenait assis près d'elle et son bras entourant ses épaules la soulevait un peu, tandis que de l'autre main il aidait la main défaillante de la jeune fille à soutenir le verre. Le voile s'était complètement défait, le vieux petit chapeau de feutre glissait hors du canapé et la merveilleuse chevelure fauve se répandait en boucles soyeuses sur les épaules d'Ourida, sur le bras de Salvatore. Celui-ci, frémissant d'une émotion profonde, songeait :

« Comment vais-je arranger cela ? Elle vient en toute simplicité se réfugier près de moi, la malheureuse enfant, mais je sais trop ce qu'on dira, ce qu'on imaginera... Pauvre petite Ourida, elle se ne doute pas de toutes les complications de la vie ! »

Cependant, il fallait avant toute chose faire soigner la fugitive, dont l'état de faiblesse paraissait extrême. Comme il n'y avait au château qu'un personnel masculin, don Salvatore fit appeler la femme du gardien d'Aigueblande, afin qu'elle s'occupât de la jeune fille. Puis celle-ci fut transportée dans une chambre du bâtiment qui faisait retour sur le corps de logis principal. Après quoi, Salvatore, alla attendre l'arrivée du médecin en faisant les cent pas sur la terrasse.

Il était fort préoccupé, se demandant ce qui s'était produit, pourquoi Ourida s'était ainsi enfuie de la Roche-Soreix car, de toute évidence, c'était là l'explication de cette arrivée inattendue. Elle avait essayé de lui donner quelques éclaircissements, mais il l'avait interrompue, voyant que cet effort la fatiguait. Il fallait

attendre qu'elle fût plus forte pour connaître la vérité.

Quand le médecin quitta la chambre de la malade, il fut introduit près du prince Falnerra et lui fit part de son diagnostic. La grande faiblesse de la jeune fille était due à une assez forte anémie sur laquelle étaient venus se greffer des excès de fatigue et une insuffisance d'alimentation, depuis la veille surtout.

– ... Peut-être, aussi, faudrait-il y joindre des causes morales. J'ai cru comprendre que cette personne avait eu beaucoup d'épreuves...

– En effet... Mais croyez-vous sa vie en danger ?

– Non pas, si elle est immédiatement soignée, si elle a tous les fortifiants nécessaires. Les organes sont en excellent état, il s'agit seulement de remonter une constitution très anémiée, je le répète. J'ai fait une ordonnance à ce sujet, et donné à la femme qui se trouve près d'elle les indications pour sa nourriture.

– Très bien. Ne négligez rien de ce qui peut lui

être utile, je vous prie. La pauvre enfant, persécutée par de misérables créatures, est venue chercher un refuge ici, et elle y recevra tous les soins nécessaires.

Le vieux docteur Lartigues s'inclina, tout en songeant :

« Hum ! le refuge n'est peut-être pas très bien choisi ! Elle est admirablement jolie, cette pauvre petite... et lui !... Hum ! ce que ça fera jaser, cette histoire-là ! »

Dès le départ du médecin, don Salvatore fit expédier un télégramme à sa mère pour la prier de lui envoyer une de ses femmes de chambre, qui soignerait Ourida. En quelques mots, il lui expliquait succinctement ce qui s'était passé. La princesse comprendrait, car elle était au courant du but principal qu'il poursuivait en venant séjourner à Aigueblande. En outre, il envoya également à Manet, l'avocat, une dépêche signée d'un nom convenu, pour l'avertir de laisser là son enquête à Champuis et de revenir sans tarder, car il avait besoin de lui.

Cela fait, le prince ne se trouva pas en

disposition de se mettre au travail. Il alla s'asseoir dans le salon des Cerfs, où il se tenait de préférence, et ouvrit des journaux qu'il parcourut le plus distraitemment du monde. Sans cesse, il avait devant les yeux la vision de la jeune fille si délicieusement touchante, avec son pâle visage aux grands yeux profonds, pleins de pathétique douceur et cette masse de boucles brunes aux magnifiques tons fauves qui couvraient son bras. Une ardente compassion dominait en lui, se mêlant à la plus violente indignation contre M<sup>me</sup> de Varouze et sa servante.

« Que lui ont-elles fait ? Qu'ont-elles pu lui faire pour qu'elle fuie de cette manière ? » se répétait-il une fois de plus.

Tout à coup, voyant passer devant une porte-fenêtre la silhouette de Michelino, don Salvatore appela :

– Viens ici, Michelino.

Le jeune garçon entra et s'approcha de son maître. Il avait encore un peu grandi, en ces derniers temps, et tout en restant élancé, il avait perdu sa maigreur. La santé, le tranquille bonheur

se lisaient sur son fin visage un peu rosé, dans les yeux bleus qui s'attachaient sur le prince avec une fervente tendresse.

– Dis-moi, mon petit, tu as vu tout à l'heure cette pauvre jeune fille ? M<sup>lle</sup> de Varouze ?

– Oui, Altesse. Oh ! comme elle avait l'air malade ! Va-t-elle mieux, s'il plaît à Votre Altesse de me le dire ?

– Le médecin ne paraît pas trop inquiet. Mais je voudrais savoir, Michelino, si la vue de cette jeune personne ne t'a rien rappelé ?

Michelino ouvrit des yeux surpris.

– Rien du tout, Altesse.

– Réfléchis bien... souviens-toi... Un vieux château... une ancienne maison, très sombre... une jeune femme toujours malade... une petite fille aux yeux noirs, aux bondes fauves, qui s'appelait Ourida et qui aimait beaucoup son petit frère Étienne...

Michelino cherchait. Mais, en secouant la tête, il répondit :

– Non. Tout cela ne me rappelle rien, Altesse.

– Bien... je n'ai plus besoin de toi, mon cher enfant.

Et Salvatore reprit sa songerie, qui maintenant se portait sur Michelino. Il s'étonnait que l'enfant, s'il était vraiment Étienne de Varouze, n'eût aucun souvenir, si vague fût-il, de sa mère, de sa sœur, de la Roche-Soreix.

Giorgio Templi, il est vrai, avait dit qu'il semblait tout abruti quand on l'avait amené chez lui, et que par la suite, jamais il n'avait recouvré la mémoire de son court passé, des personnes parmi lesquelles il vivait avant d'être confié au paysan sicilien. Sans doute ses ravisseurs lui avaient-ils fait absorber quelque drogue destinée à annihiler toute image d'autrefois, dans ce jeune cerveau... Et l'effet en était durable, puisque aujourd'hui encore Michelino ne se souvenait de rien.

« Je verrai l'effet produit sur Ourida, quand je la mettrai en présence de cet enfant, pensa donc Salvatore. Si vraiment je ne me trompe pas, si la ressemblance avec Gérard de Varouze n'est pas une imagination de ma part, elle en sera frappée,



elle qui a connu son père et qui se souvient sans doute aussi des traits, de la physionomie de son frère. »

Brigida, le lundi matin, s'était réveillée d'humeur fort maussade. Détestant Ourida de toutes les forces d'une âme basse et envieuse, elle était furieuse que la jeune fille, par sa beauté, eût attiré l'attention de Lionel. Il ne fallait rien moins, pour adoucir sa colère, que la pensée du tort et des tourments que causerait à la pauvre enfant la recherche de M. d'Artillac.

« Va, va, ma petite, songeait-elle avec une joie mauvaise, tu apprendras comme il est tenace, notre gentil Lionel, et qu'on est bien obligé d'en passer par où il veut... tout comme sa mère, quand elle a décidé de prendre le défunt comte dans ses filets... Ah ! ça n'a pas été long ! »

Brigida aurait pu se souvenir que si le comte de Varouze, nature quelque peu faible, s'était laissé facilement tomber dans la toile tissée par l'habile araignée qui avait nom Angelica, son

neveu, lui, beaucoup plus énergique et clairvoyant, avait vu clair dans le jeu de l'intrigante et s'était dérobé à ses pièges... Mais elle admirait aveuglément l'adresse, la subtile fourberie de Lionel, et elle ne doutait pas qu'il arrivât à ses fins pour quoi que ce fût. La preuve en était M<sup>lle</sup> de Vasselon, toute prête à devenir sa fiancée. Il avait voulu, tenacement, une union riche, aristocratique, de belles alliances, de nobles relations, une réputation d'honorabilité inattaquable ; tout cela, il l'aurait par son mariage avec cette jeune fille qui, en outre, serait une épouse très éprise.

« Oui, oui, il est adroit, notre Lionel ! songeait orgueilleusement la femme de charge. Mais, quand même, je lui dirai de prendre des précautions, car il ne faudrait pas que M<sup>lle</sup> de Vasselon apprît qu'il fait la cour à Claire. Voilà qui produirait plutôt mauvais effet... surtout si elle savait que la petite est si jolie... Dame, cent fois plus jolie qu'elle certainement ! »

Tout en se faisant ces réflexions, Brigida s'habillait tranquillement... Puis elle descendit

d'un pas sans hâte. La demie de cinq heures avait sonné depuis un moment, et Ourida devait attendre, sous la pluie fine qui tombait ce matin-là, qu'il plût à la femme de charge de lui ouvrir.

« Attends, attends, ma fille ! pensait la mégère avec une satisfaction haineuse. Ça te formera le caractère et te donnera une idée exacte de ta véritable situation, que tu ne m'as pas l'air de bien comprendre encore. »

Avec une lenteur calculée, elle tourna la clef dans la serrure, ouvrit la porte et jeta un coup d'œil au-dehors... Ourida n'y était pas.

« Par exemple, c'est trop fort ! gronda la femme de charge. Si elle se met à ne plus m'obéir, maintenant ! Nous allons bien voir ! »

Et, sans plus tarder, elle gagna la maison de Mahault.

Là, elle ouvrit avec la clef qu'elle avait en double, pour pouvoir faire irruption quand il lui plaisait chez les deux femmes... Poussant brusquement les portes, elle entra dans la chambre où M<sup>lle</sup> de Francueil, enlevée à une

lourde somnolence, sursauta péniblement.

D'un coup d'œil, Brigida constata l'absence de la jeune fille.

– Eh bien ! quoi ?... où est Claire ?

M<sup>lle</sup> Luce balbutia :

– Claire ?

– Eh bien ! oui, Claire !... Je lui avais dit d'être à cinq heures devant le château... et je ne trouve personne !... Ici, de même... Où est-elle allée ?

M<sup>lle</sup> Luce, soulevant ses paupières rougies par la fatigue de son travail de brodeuse et alourdie par le sommeil, jeta un regard autour de la chambre.

– Je l'ignore... Peut-être souffrait-elle de la tête, comme cela lui arrive parfois, et aura-t-elle été faire un tour dans le parc.

– Ce serait du toupet, par exemple !... Quand je lui ai dit de se trouver là pour se mettre sans tarder au travail !... Si elle revient ici avant d'aller au château, envoyez-la-moi promptement, mademoiselle.

Sèchement, M<sup>lle</sup> Luce répondit :

– Bien.

– Et je la recevrai de la bonne façon, la péronnelle qui se permet de se promener, au lieu de m'obéir !

Puis, avec une insolente brusquerie, la femme de charge ajouta :

– Allez-vous encore vous dorloter aujourd'hui, mademoiselle Luce ?... Il ne faut tout de même pas abuser ! N'oubliez pas que vous avez des tapisseries à finir, pour le petit salon de Madame.

– Je me trouve un peu mieux et je compte me lever tout à l'heure... Quant aux travaux d'aiguille, je crois qu'il ne faut plus compter sur moi pour les exécuter. Ma vue est très atteinte et la broderie, le petit point, tous ces ouvrages qui exigent des yeux excellents me deviendront absolument impossibles.

– Alors, vous comptez que l'on va, comme cela, vous nourrir pour rien ?

Avec une froide dignité, M<sup>lle</sup> Luce répliqua :

– Je suis assurée que la valeur des travaux

exécutés par moi, depuis dix-neuf ans, excède, et de beaucoup, ce qu'ont pu coûter à M<sup>me</sup> de Varouze ma frugale nourriture et mon entretien des plus modestes.

– Bien, nous verrons ce que Madame dira de ça !... Au reste, pour venir à bout de l'ouvrage qu'elle vous donne, il y a une chose bien simple : faites travailler double cette mijaurée de Claire. Elle a de bons yeux, elle... et quand ils seraient un peu abîmés, ça n'en vaudrait que mieux, car ils tourneraient peut-être un peu moins la tête aux jeunes gens.

M<sup>lle</sup> Luce tressaillit et se redressa en demandant avec un accent d'inquiétude :

– Que voulez-vous dire ?

Brigida ricana, en la regardant d'un air narquois.

– Cela vous intéresse ?... Vous craignez que la petite tourne mal ?... Eh ! c'est une chose qui pourrait bien arriver ! Elle a beau faire sa fiérotte... Il suffira qu'un jeune homme lui fasse des compliments pour qu'elle se laisse

prendre !... Et, ma foi, tant pis pour elle !

Sur cette conclusion, Brigida sortit, satisfaite d'avoir jeté l'inquiétude dans le cœur de cette femme qu'elle détestait presque autant qu'Ourida.

Inquiète, elle l'était effroyablement, tout à coup, M<sup>lle</sup> de Francueil... Qu'avait voulu dire Brigida ?... Était-ce simple parole en l'air, jetée par méchanceté ?... ou bien ?...

Un nom surgit tout à coup dans la pensée de M<sup>lle</sup> Luce... Lionel d'Artillac !... N'était-ce pas à lui que faisait allusion la femme de charge ?... Il avait vu Claire et la saisissante beauté de la jeune fille n'avait pu que le frapper... Peut-être avait-il fait à Brigida confidence de l'impression produite... peut-être même l'avait-il chargée de l'aider à réaliser son caprice. Et cette femme haineuse, mauvaise, ne pouvait que s'empresse pour toute chose susceptible de nuire à l'enfant détestée.

M<sup>lle</sup> Luce, frissonnante, joignit les mains en murmurant :



– Ô mon Dieu ! protégez-là, cette malheureuse enfant !

Puis elle songea :

« Où est-elle en ce moment ? Ne lui a-t-on pas tendu quelque piège ?... Et Brigida n'est-elle pas venue me faire une comédie, pour me donner le change ! »

Saisie par cette angoisse nouvelle, M<sup>lle</sup> Luce quitta son lit, s'habilla rapidement et, très affaiblie encore par la fatigue, se traîna jusqu'à la porte pour jeter un regard aux alentours.

Mais Claire n'apparaissait pas.

« Se sachant en retard, elle sera sans doute allée directement au château, pensa M<sup>lle</sup> de Francueil. Toutefois, il est étonnant qu'elle ne soit pas entrée au passage, pour voir si j'étais éveillée, pour s'informer de ma santé. Elle est toujours si attentive, la pauvre enfant ! »

Après quelques instants d'attente, M<sup>lle</sup> Luce rentra dans la pièce qui servait de salle à manger... En dépit des explications qu'elle essayait de se donner, son inquiétude n'était pas

dissipée, loin de là. Pourtant, rien autour d'elle n'était différent des matins précédents. Le lait, que Claire allait chercher chaque soir chez la concierge, était préparée dans une casserole, près du petit réchaud à alcool, pour que M<sup>lle</sup> Luce n'eut plus qu'à le faire chauffer... Sur la table se voyaient le bol de faïence grossière et la cuiller d'étain... Tout était rangé, d'une propreté parfaite... Tout était comme à l'ordinaire, absolument...

Et pourtant, de minute en minute, M<sup>lle</sup> de Francueil sentait un poids plus lourd tomber sur son cœur.

Elle s'était machinalement assise sur une chaise, devant la table... À un moment, sa main nerveuse écarta le bol, d'un geste distrait... Un papier apparut, plié en quatre... M<sup>lle</sup> de Francueil s'en saisit, l'ouvrit et lut...

Son visage se décomposa... Pendant quelques secondes, la stupéfaction, l'épouvante, dilatèrent ses prunelles... Sa gorge se serrait, presque à l'étouffer... Enfin elle put bégayer :

– Partie !... Elle est partie !... Où ?...

Comment ?... Et moi... que vais-je devenir ?

Elle restait là, immobile, comme assommée. Les idées se mêlaient tumultueusement dans son cerveau. Puis, peu à peu, elle se domina... Il fallait qu'elle fût forte pour tenir tête au danger qui l'attendait... Car Claire, en la quittant, avait peut-être signé ce qui était pour elle bien pire qu'un arrêt de mort : le déshonneur du nom de Francueil.

Mais elle ne savait pas, pauvre petite !... et quand même, Luce de Francueil n'aurait pas eu le droit de l'arrêter, de l'enchaîner à son affreux esclavage... Oh ! non, elle ne lui en voulait pas !... Trop bien, hélas ! surtout après les paroles de Brigida, elle comprenait le genre de péril auquel faisait allusion la jeune fille !... Et celle-ci, avec l'intuition de la douloureuse situation faite à sa compagne, n'avait pas voulu rien lui dire de ses angoisses, de ses résolutions. Ainsi, M<sup>lle</sup> Luce pourrait hautement affirmer qu'elle n'était en aucun point complice dans cette fuite de l'orpheline confiée à ses soins.

« Hélas ! hélas ! elles n'en croiront rien !... ou

du moins feindront de n'en rien croire ! songeait désespérément la malheureuse femme. Peut-être, après m'avoir infligé pendant près de vingt ans toute les tortures morales, n'attendent-elles qu'une occasion pour me donner le coup de grâce, en rendant inutile mon long martyre. »

De nouveau, elle lut le billet laissé par Ourida... Il prouvait que M<sup>lle</sup> de Francueil ignorait son dessein. Mais Brigida dirait certainement qu'il avait été écrit de connivence entre les deux femmes, pour mettre à couvert l'ex-institutrice.

« N'importe, il faut que j'aille prévenir Brigida et que je lui montre ceci », pensa M<sup>lle</sup> Luce.

Péniblement, elle se traîna jusqu'au château... La femme de charge, occupée à essuyer de menus objets dans la bibliothèque, eut une exclamation en la voyant apparaître au seuil de cette pièce.

– Vous ?... Qu'y a-t-il ?... Vous avez une tête toute bouleversée !

– Claire... est partie.

– Hein ! quoi ?... partie ?

Dans son saisissement, Brigida manquait de laisser tomber la potiche japonaise qu'elle tenait en mains.

– ... Qu'est-ce que vous racontez là ?...  
Partie... pour où ?

– Je l'ignore... Voici ce qu'elle a laissé...

Brigida saisit le billet que lui tendait M<sup>lle</sup> Luce et le lut rapidement... Alors, elle éclata :

– Eh bien ! c'est du joli !... Votre affaire est bonne, et vous, qui avez laissé faire ce petit serpent... qui l'avez même aidée probablement !

– Je vous affirme, sur tout ce que j'ai de plus sacré que j'ignorais les projets de cette enfant !

– À d'autres !... On sait que vous l'avez en affection, cette maudite créature. Vous avez comploté ça ensemble... Claire ne connaît personne ; il fallait bien qu'elle soit aidée, qu'on lui indique un endroit où elle puisse se retirer. En outre, elle n'avait pas d'argent. Vous lui avez donné quelques économies...

– Des économies !... Je n'en ai plus, depuis longtemps !

– Voilà encore ce qu’il faudrait prouver... Enfin, de deux choses l’une : ou Claire est partie avec votre aide, ou bien elle court je ne sais où, en compagnie de je ne sais qui...

M<sup>lle</sup> de Francueil se redressa, en un mouvement de violente protestation :

– Cela, non !... j’en répons !

– Eh bien ! quoi, alors ?... Comment aurait-elle eu l’idée de s’en aller, si elle n’avait pas été aidée, si elle ne savait pas à l’avance où elle trouverait un refuge ?

– Voilà ce que, moi aussi, je trouve incompréhensible... Claire n’a jamais parlé à personne du dehors. Je l’ai toujours accompagnée dans ses sorties hors de la Roche-Soreix, qui se réduisent à se rendre chaque dimanche à l’église... et les concierges sont là pour assurer que personne ne vient nous rendre visite.

– Eh ! nous en revenons donc à dire que vous seule avez pu aider cette mauvaise graine dans sa fuite !... Aussi bien, nous ne tarderons pas à le savoir. Car on ne sera pas long à la rattraper,

voire protégée, mademoiselle Luce... et on l'enfermera solidement, de façon qu'elle n'ait plus l'idée de nous fausser compagnie. Quant à vous... ça regardera Madame... et surtout la *signora* Clesini.

Sur ces mots, accompagnés d'un ricanement sinistre, la femme de charge tourna le dos à M<sup>lle</sup> de Francueil et alla poser sur la table la potiche qu'elle tenait à la main.

M<sup>lle</sup> Luce quitta le château en chancelant. La menace contenue dans les derniers mots de Brigida l'avait fait frissonner jusqu'au fond de l'être... Et à cette angoisse atroce, une autre se mêlait : où avait pu aller Claire ?... à qui songeait-elle à demander aide et refuge ?

Pas un instant, M<sup>lle</sup> Luce ne s'arrêtait à l'opinion malveillante émise par Brigida. Elle connaissait assez son élève pour se tenir assurée que jamais cette enfant à l'âme si délicate, si élevée, n'aurait volontairement cédé au mal. Mais sa grande jeunesse, son extraordinaire beauté, sa complète inexpérience de la vie, représentaient pour elle de terribles dangers... En dépit de la

surveillance que sa compagne exerçait sur elle, l'orpheline avait-elle réussi à entrer en rapport avec quelqu'un ? Et qui était-il, ce quelqu'un s'intéressant à la jeune fille pauvre, sans famille, sans appui, pourvue de sa beauté comme seule recommandation ?

« Ma pauvre petite fille ! songeait en frémissant M<sup>lle</sup> Luce. Pauvre agneau qui a peut-être, dans son effroi, couru se jeter dans la gueule du loup !... Il est vrai qu'ici un autre péril l'attendait sans doute... Mais je l'aurais défendue... »

Elle hocha la tête, douloureusement... Non, hélas ! elle n'aurait rien pu contre Lionel, malheureuse qu'elle était ! Des liens étroits... des liens terribles la ligotaient, depuis des années. Mais jamais elle n'en avait senti aussi bien l'horreur que depuis quelque temps. Elle voyait Claire grandir, devenir jeune fille, elle avait deviné en partie l'affreuse intrigue qui s'était ourdie contre la veuve et les orphelins, elle savait la criminelle injustice du sort que l'on destinait à la soi-disant Claire Lambert... et, seul témoin



capable de la servir efficacement, seule affection susceptible de la défendre, elle se trouvait obligée de garder le silence, d'accepter tacitement une sorte de complicité avec les coupables, de surveiller comme une geôlière l'enfant spoliée, injustement traitée, dont on lui avait confié la garde. En la voyant approcher de ses dix-huit ans, elle avait plus d'une fois songé avec un pénible malaise : « Je devrais lui apprendre qu'elle aurait droit de demander son émancipation, qu'elle pourrait ainsi se libérer d'une tutelle odieuse... Mais cela même m'est interdit, car mes misérables persécuteurs diraient aussitôt : « Claire n'a pu connaître ses droits que par vous. »... Et l'âme honnête, prise dans un terrible dilemme, avait souffert dans le secret des tourments que prévoyait bien pour elle Sephora Clesini, quand elle disait à Angelica, peu de jours auparavant :

– Nous sommes assurées qu'elle se pliera à tout... qu'elle ne nous refusera rien et fera taire sa conscience si nous l'exigeons.

Elle avait plié en effet, jusqu'ici... mais, avec

épouvante, elle se demandait si les exigences de ses ennemies ne deviendraient pas telles que son âme en révolte se refuserait à les satisfaire.

Alors ?... Ô terrifiante perspective !

Et, dans la chambre où elle était arrivée enfin, après avoir cru plusieurs fois que ses jambes fléchissantes allaient se dérober sous elle, la malheureuse femme tomba sur un siège, en couvrant de ses mains tremblantes son visage défait, bouleversé par l'affreuse angoisse.

## 5

Tandis que M<sup>lle</sup> Luce rentrait à son triste logis, Brigida, précipitamment, montait à la chambre de Lionel... Le jeune homme, qui était encore couché, dit avec surprise à la vue de la femme de charge dont la physionomie témoignait de quelque bouleversement :

– Eh ! qu’y a-t-il donc ?

– Il y a que Claire a décampé cette nuit !

Lionel se redressa brusquement.

– Hein ?... tu dis ?

– Oui, elle est partie, la méchante vipère... M<sup>lle</sup> Luce vient de venir me l’apprendre, en produisant à l’appui de sa propre innocence dans cette affaire un billet de la petite, où celle-ci lui dit qu’elle est obligée de fuir pour échapper à de grands dangers, où elle lui demande pardon de la quitter ainsi... des sornettes, enfin, qui ont été

combinées entre elles.

Lionel, les sourcils froncés, demeura un moment songeur... Et il dit enfin :

– Sur ce point, je ne suis pas de ton avis.. Mademoiselle Luce, avec la menace suspendue sur sa tête, n'aurait jamais osé se faire la complice de cette fuite.

– On ne sait pas !... Elle s'est attachée à cette Claire, ça se voit.

– Oui... mais entre Claire et l'honneur de son nom, il ne peut y avoir d'hésitation, pour une femme qui a déjà tant sacrifié afin que ce nom ne soit pas honteusement éclaboussé, afin que son aîné puisse avoir une existence heureuse et honorée, en continuant dignement la lignée des Francueil... Non, Brigida, M<sup>lle</sup> Luce n'a pas aidé Claire à exécuter ses projets.

– En tout cas, elle est coupable de l'avoir mal surveillée !

– Ceci est autre chose, et peut se soutenir... Mais voyons, ne perdons pas notre temps... car il faut la reprendre, cette fugitive ! Bien que

n'ayant aucune preuve à l'appui de ses dires, elle est si charmante qu'elle serait capable d'intéresser quelqu'un à son sort... d'où ennuis possibles pour nous.

Brigida s'exclama, d'une voix tremblante de colère :

– Hein ! quand j'avais dit à ta mère de la supprimer ?...

– C'est bon, c'est bon !... De tels moyens ne sont pas recommandables tant qu'on peut agir autrement... Voyons, M<sup>lle</sup> Luce a-t-elle idée de l'endroit où elle peut s'être réfugiée, des gens dont elle a pu faire la connaissance ?

– Elle prétend que non... mais tu penses bien que si elle sait quelque chose elle ne nous le dira pas !

– Je pense le contraire... en lui parlant de certaine façon... Tiens, je vais m'habiller et j'irai lui dire un mot à ce sujet. Puis je ferai une enquête aux alentours, pour retrouver la piste. En même temps, je porterai à la poste une dépêche prévenant ma mère de l'aventure.

– Ah ! elle va être contente, Angelica !... Il est probable que nous allons la voir arriver tout de suite.

– Oui, en effet...

Lionel répliquait ainsi distraitement. Une soudaine pensée venait de surgir en son esprit... Arrêtant du geste Brigida qui allait quitter la chambre, il dit avec un peu d'agitation :

– Sais-tu l'idée qui me vient ?... C'est que, peut-être, ce que nous craignons s'est produit... Claire – ou plutôt Ourida de Varouze – est entrée en rapport avec le prince Falnerra...

La femme de charge l'interrompt par une exclamation, en levant les bras au plafond.

– Alors, ce serait la catastrophe !... Mais comment cela aurait-il pu se faire ?

– Voilà ce qui paraît difficilement explicable... mais enfin, c'est encore ce qui paraîtrait le plus plausible, étant donné la présence du prince non loin d'ici et celle, chez lui, de ce maudit Étienne... Ah ! par exemple, celui-là, si je pensais qu'il serait jamais venu se mettre sur notre

chemin !

Brigida étendit ses doigts maigres, dans un geste de pythonisse, et sa voix s'éleva, aigre et sinistre :

– Quand je te disais, hier, que seuls les morts ne parlent pas, ne réclament pas !

Lionel leva les épaules.

– On ne pouvait pourtant pas supprimer tout le monde !... Déjà, ma mère et toi avez certainement « avancé » la mort du comte... Oh ! tu n'as pas besoin de faire ce geste de dénégation ! J'ai parfaitement deviné ce qui s'est passé... Il le fallait d'ailleurs, puisqu'il avait cessé d'être aveugle... Mais pour en revenir à notre sujet, je dis qu'en toute prudence il nous faut dès maintenant nous garder du côté Falnerra. Dès que j'aurai interrogé M<sup>lle</sup> Luce, je descends au village, et alors, en avant l'enquête !

Quand, une demi-heure plus tard, Lionel se trouva en présence de M<sup>lle</sup> de Francueil, il lui tint ce petit discours, de son accent le plus doux, de son

avec l'accompagnement d'un aimable sourire :

– Chère mademoiselle, la fuite de Claire va terriblement mécontenter ma mère. Elle vous avait confié cette enfant, avec les plus expresses recommandations de surveillance...

M<sup>lle</sup> de Francueil l'interrompit nerveusement :

– Mais enfin, monsieur, à moins de la tenir en complète prison, je ne pouvais pas empêcher...

– Vous pouviez veiller de plus près... mieux étudier cette nature, attirer sa confiance, pour qu'elle vous fit part de ses projets... et que vous ayez ainsi la possibilité de les déjouer...

Elle eut un mouvement de protestation indignée :

– Oh ! cela, non !

– Eh ! eh ! vous voyez bien, vous êtes coupable de n'avoir pas employé tous les moyens utiles... Et ceci est l'hypothèse la plus favorable pour vous... car, autrement, nous n'avons plus que celle de la complicité...

M<sup>lle</sup> Luce répliqua d'une voix dont elle essayait de raffermir l'accent frémissant :



– Brigida a dû vous dire...

– Oui, elle m’a répété ce que vous avanciez pour votre défense. Mais il n’y a là aucune preuve... et ma mère en jugera certainement ainsi. Elle sera furieuse... elle vous en voudra mortellement... et son amie Sephora prendra fait et cause pour elle...

M<sup>lle</sup> de Francueil mordait ses lèvres pâles et faisait un surhumain effort pour rester impassible, sous le regard félin, cruellement ironique de ce jeune homme qui semblait en ce moment un fauve jouant avec sa proie et la martyrisant lentement de ses griffes sans pitié.

Lionel poursuivit, d’un ton plus doux encore :

– Je crains que vous n’ayez à ce sujet beaucoup d’ennuis, chère mademoiselle... de très grands ennuis... Peut-être pourriez-vous y obvier quelque peu, si vous nous donniez des indications susceptibles de nous faire retrouver la protégée de ma mère...

– Et quelles indications voulez-vous que je vous donne, quand moi-même je me trouve dans

la plus complète ignorance à ce sujet ?

– Cependant, il faut bien que Claire ait connaissance d'un lieu de refuge ?... Il faut qu'elle ait eu des accointances avec le dehors ?... Et, dans ce cas, vous avez dû vous apercevoir de quelque chose ?

– De rien absolument.

– Je le regrette pour vous... je le regrette fort, car vous auriez ainsi atténué votre faute... Tandis que je me demande vraiment si ma mère, dans sa juste colère, ne va pas vous renvoyer à la *signora* Clesini, qui ne vous recevra sans doute pas très aimablement... car, chère mademoiselle Luce, elle a pour vous une haine étrange, que rien ne semble assouvir.

M<sup>lle</sup> Luce devenait d'une pâleur presque livide. Mais elle se raidissait, elle regardait avec un froid mépris le tourmenteur... et ce fut d'une voix presque calme qu'elle répliqua :

– À la *signora* Clesini elle-même, je ne pourrais répondre autre chose que ce que vous venez d'entendre. J'ignore tout des projets de

Claire, car rien, dans ses paroles ou dans sa manière d'être, n'a pu me donner de soupçons à ce sujet.

– En ce cas, mademoiselle, je me retire, pour aller à la recherche de la fugitive.

Tandis que Lionel quittait le vieux logis, M<sup>lle</sup> de Francueil, en se tordant les mains, songeait douloureusement :

« Que dois-je souhaiter ?... Qu'on la retrouve et la ramène ici ?... ou bien qu'elle échappe aux recherches ?... Hélas ! ici, avec cet être faux, ce misérable Lionel, la pauvre enfant ne serait-elle pas aussi en danger qu'elle peut l'être en ce moment ? Et, de plus, quelles souffrances nouvelles n'imagineront pas, pour la punir, M<sup>me</sup> de Varouze et cette affreuse Brigida ? »

Lionel, un instant plus tard, confiait à la femme de charge :

– Je crois que M<sup>lle</sup> Luce est sincère, en assurant qu'elle n'a rien soupçonné des projets de sa compagne, et qu'elle ne peut me fournir

aucune indication. La petite, qui paraît tout autre chose qu'une sottise, aura fort bien compris le danger de confier lesdits projets à une personne aussi dépendante de ma mère que l'est celle-ci... Mais, en ce cas, l'hypothèse de l'intervention du prince Falnerra prend plus d'importance.

– Tout de même, Lionel, comment auraient-ils pu se voir, se parler sans qu'on s'en aperçoive ?... Et par où Claire a-t-elle pu fuir ?... Car toutes les portes sont fermées, bien fermées. Les concierges sont des gens sûrs...

Lionel hocha la tête.

– Sûrs jusqu'à un certain point... Le prince Falnerra peut payer leur complicité d'un tel prix que l'hésitation entre nous et lui ne leur soit pas possible... Tâche de les interroger adroitement. Moi, je cours à Champuis... Malheureusement, si ce que je crains est vrai, le prince l'aura enlevée en automobile. Alors, pas moyen de changer mes soupçons en certitude... Enfin, peut-être trouverai-je malgré tout un indice là-bas.

L'enquête à laquelle le jeune homme se livra, au village, n'amena aucun résultat. Personne

n'avait vu ce matin-là d'automobile à Champuis, en dehors de celles qui y circulent normalement. Et pas davantage on n'avait aperçu la fugitive.

Lionel ne se tint pas pour battu, d'autant mieux qu'il avait son idée. Il gagna la route, par laquelle on se dirigeait vers Châtel-Sablon et, avisant une femme en bordure du chemin, s'en approcha... Un homme, dans la cour, attelait des bœufs à une charrette... M. d'Artillac l'interpella :

– J'aurais un renseignement à vous demander, s'il vous plaît... N'avez-vous pas vu, ce matin, passer une automobile... une belle voiture qui devait être fermée ?

L'homme secoua la tête.

– Non, je n'ai rien vu, monsieur. Pourtant, je suis levé depuis l'aube et je travaillais dans le champ à côté.

– Vous n'avez pas vu non plus une jeune fille, très jolie ?

De nouveau, le paysan secoua négativement la tête.

Mais une voix s'éleva, disant :

– Moi, j'ai vu la jeune fille qui habite au château avec une vieille demoiselle...

Sur le seuil apparaissait la fermière, qui jetait vers Lionel un regard curieux.

M. d'Artillac dit vivement :

– Vraiment, vous êtes sûre, madame ?

– Oh ! très sûre ! Je la connais bien pour l'avoir vue plus d'une fois à la messe, le dimanche. Elle était voilée, comme toujours, elle avait une grande cape et portait un petit panier... En passant, elle m'a demandé son chemin...

– Quel chemin ?

– Celui de Châtel-Sablon.

Le paysan se frappa le front.

– Ah ! oui, je me rappelle bien que tu es venue me demander la route exacte...

Lionel remercia aimablement et revint sur ses pas. Les fermiers le suivaient des yeux, et la femme fit observer :

– Il est bien gentil, pas fier, le fils de M<sup>me</sup> la

comtesse. Mais c'est-il donc que la jeune fille se sera sauvée ? Il a l'air d'être à sa recherche...

– Sûrement. Ça serait du joli... Une petite que M<sup>me</sup> de Varouze a recueillie, fait élever... dont elle a soigné la mère, à ce qu'il paraît... Ah ! bien, ce serait une fameuse ingratitude !

Lionel, lui, regagnait rapidement la Roche-Soreix. Au passage, il lança l'ordre au concierge d'atteler une voiture. Puis il s'en alla à la recherche de Brigida qu'il trouva dans la cuisine en train de s'administrer un fort café.

– J'avais bien deviné, Brigida !... Elle a pris la route de Châtel-Sablon !

– Ah ! c'est trop fort !... Et elle était seule ?

– Oui... Voilà ce qui me semble étrange... Il est vrai que peut-être une voiture l'attendait plus loin... Le prince a sans doute jugé bon de prendre des précautions pour n'être pas découvert, car un enlèvement de mineure est affaire sérieuse. Une chose est étonnante, cependant : c'est que Claire ait été obligée de demander son chemin.

Comment n'avait-elle pas été exactement informée de celui qu'elle devait prendre pour rejoindre son... sauveur ?

– Moi, je peux te dire en tout cas par où elle est partie, la petite peste. Pendant que tu étais là-haut, j'ai longé les clôtures du parc et je suis arrivée à une ouverture par laquelle, sûrement, est sortie Claire. D'ailleurs, on voit fort bien les traces de ses pas sur la terre mouillée, dans le parc et à l'extérieur, jusqu'au sentier.

– Bien, nous voilà déjà fixés sur ce point. Les concierges sont donc inattaquables. Eh bien ! il ne me reste qu'une chose à faire : me rendre à Châtel-Sablon. Là, je continuerai mon enquête... et peut-être apprendrai-je des choses intéressantes. Prépare-moi une valise, car il se peut que j'y reste quelques jours.

Une heure plus tard, assis dans un dog-car qu'il conduisait lui-même, Lionel d'Artillac prenait la route de Châtel-Sablon.



## 6

En s'éveillant, au lendemain de son arrivée à Aigueblande, Ourida crut continuer quelque rêve féerique. La veille, sa fatigue, sa prostration étaient si grandes qu'elle n'avait pu attacher son attention sur ce qui l'entourait. Mais ce matin, singulièrement réconfortée après une bonne nuit, elle remarquait la délicate splendeur de la décoration, du mobilier, des moindres objets. Tout ce que l'art français du XVI<sup>e</sup> siècle a produit de plus parfait, de plus raffiné, concourait à orner cette pièce qui ouvrait par trois larges portes vitrées sur une terrasse dominant des jardins établis sur d'étroits gradins, au long de l'assise rocheuse sur laquelle reposait Aigueblande.

« Mais oui, je rêve... je rêve ! » songeait la jeune fille en palpant les draps d'une extrême finesse, ornés d'admirables broderies, si différents de ceux faits de pièces assemblées dont

devaient se contenter M<sup>lle</sup> Luce et sa jeune compagne.

Non, elle ne rêvait pas ! Bien réellement, hier, elle avait vu se pencher sur elle le visage anxieux du prince Falnerra. Elle avait rencontré ce regard si beau, plein d'une profonde angoisse, et sa tête avait reposé sur le bras qui la soutenait avec tant de sollicitude, pendant que don Salvatore l'aidait à boire le vin réconfortant.

Elle était chez lui, elle était loin des misérables qu'elle avait dû fuir. À cette pensée, une délicieuse impression de quiétude et de joie l'envahissait. Chez lui, son seul ami, son défenseur. Ah ! comme elle savait bien qu'il l'accueillerait avec bonté, celui vers qui allaient toute sa confiance, toute sa reconnaissance fervente !

On frappa à la porte et Julienne, la femme du gardien, entra, portant sur un plateau le petit déjeuner. C'était une bonne créature, de peu d'intelligence, mais propre et active. La veille, elle avait entouré la jeune fille des plus grands soins. Et comme, ce matin, Ourida la remerciait,

elle déclara, d'un ton plein de déférence :

– Ah ! c'est que le maître m'a fait tant de recommandations au sujet de Mademoiselle !... Et maintenant, je vais aller trouver un des valets de chambre pour qu'il transmette des nouvelles de Mademoiselle à Son Altesse qui m'en a fait donner l'ordre hier soir.

Le cœur d'Ourida battit avec plus de force, tandis que ses joues se rosaient légèrement. Cette bonté, cet intérêt, cette sollicitude étaient bien faits pour charmer l'âme jusqu'alors si durement traitée par la vie.

La jeune fille but un chocolat exquis dans une tasse d'argent niellé qui était un chef-d'œuvre des vieux orfèvres italiens. Ceci, encore, apparaissait bien différent des bols de grosse faïence où M<sup>lle</sup> Luce et elle buvaient un lait à la vérité excellent, mais parcimonieusement mesuré par la concierge.

Pauvre M<sup>lle</sup> Luce ! La pensée d'Ourida, émue et attristée, s'en allait vers elle. Comme elle se trouverait seule, dans le sombre logis ! Ah ! il faudrait absolument qu'elle fût délivrée, elle aussi ! Elle ne pouvait rester indéfiniment sous le

joug de la comtesse. Ourida en parlerait à don Salvatore et lui saurait bien trouver un moyen pour libérer la malheureuse femme.

Ce souci de sa compagne, à laquelle son cœur aimant s'était attaché en ces neuf années, fut le seul qui tourmenta la jeune fille au cours de cette paisible journée. Toute autre préoccupation s'évanouissait, maintenant qu'elle se trouvait sous la protection du prince Falnerra. Car lui saurait la défendre, prendre en main sa cause et faire rendre justice à l'orpheline. Ah ! oui, elle était sûre de n'avoir plus rien à craindre, près de cet ami chevaleresque et généreux dont le souvenir charmeur demeurait sans cesse présent à son esprit.

Le docteur Lartigues fut surpris, en la revoyant ce jour-là, de trouver son état de faiblesse en si bonne voie d'amélioration.

— C'est une petite nature étonnamment vigoureuse, sous une apparence délicate, dit-il au prince qui l'avait fait appeler près de lui, après sa visite à Ourida. Avec une bonne nourriture et de la tranquillité morale, elle sera bien vite remise.

Ce soir-là arriva au château la seconde femme de chambre de la princesse Falnerra, que celle-ci envoyait pour soigner la fille de ce Gérard de Varouze à qui elle avait, comme son fils, conservé un souvenir de gratitude. Alberta, une Florentine maigre, se montrait fort dévouée à sa maîtresse et aurait passé à travers les flammes pour satisfaire un désir de don Salvatore, dont elle était la sœur de lait. Aussi écouta-t-elle religieusement les instructions du prince, relatives à la jeune fille qu'elle était chargée de soigner et de servir.

Salvatore conclut en disant :

– Cet après-midi, une automobile t'emmènera à Clermont, où tu feras tous les achats nécessaires pour M<sup>lle</sup> de Varouze, qui a dû s'enfuir de chez ses ennemis sans pouvoir rien emporter. Il faut qu'elle ne manque de rien, comprends-tu, Alberta ?... Et en même temps il convient d'agir avec beaucoup de tact, car la présence de cette jeune fille ici crée une situation fort délicate.

C'était bien ce que pensait en elle-même Alberta... ce qu'elle pensa bien plus encore

quand, au matin, elle se présenta chez Ourida et vit la jeune fille d'une si ravissante beauté qui reposait dans le lit d'ébène aux incrustations d'ivoire et d'argent.

– Je n'ai jamais rien vu d'aussi charmant ! confiait-elle un peu après à Hardel, le premier valet de chambre du prince. Le regard, le sourire, la moindre expression, tout chez elle est séduction. Et ces merveilleux yeux noirs !... Et cette chevelure admirable !... Monsieur Hardel, notre prince ne peut manquer de devenir amoureux fou, cette fois !

Hardel secoua la tête en répliquant avec un sourire discret :

– Son Altesse n'est peut-être pas si inflammable, *signorina*. Quant à moi, n'ayant pas encore vu la jeune personne, je ne puis me prononcer sur son degré de charme.

Toutefois, ce que le valet de chambre ne disait pas, c'est qu'il avait remarqué la très vive préoccupation de son maître, et l'intérêt non moins vif qu'il témoignait pour les nouvelles de la jeune malade, que, sur son ordre, lui

transmettait deux fois par jour la femme chargée de la soigner. Or, Hardel le connaissait assez pour en conclure qu'il était, sinon encore amoureux, du moins très près de le devenir.

Le docteur Lartigues ayant permis qu'Ourida se levât quelques heures dans l'après-midi de ce jour, Alberta installa la jeune fille dans le salon attenant à sa chambre, avant de partir pour Clermont où elle allait faire les achats prescrits par don Salvatore. Auparavant, elle l'informa que le prince demandait si elle pourrait le recevoir quelques instants, ce à quoi Ourida répondit affirmativement avec une joie candide qui amena cette réflexion à l'esprit d'Alberta :

« Eh ! la pauvre mignonne *signorina*, bien sûr qu'elle est déjà tout enamourée de notre prince !... C'est un malheur pour elle, pauvre enfant ! un grand malheur ! Mais il était impossible qu'il en fût autrement ! Ah ! que voilà une chose triste, d'être toute seule au monde, sans personne pour vous conseiller, pour vous empêcher de faire des imprudences ! Car enfin, c'en est une, et une bien grande, ce qu'elle a fait

là, cette chère innocente ! »

Vers trois heures, Ourida vit apparaître don Salvatore. Il serra longuement la petite main qui, tout à coup, tremblait un peu, complimenta sur sa bonne mine, en souriant, la jeune fille qui était devenue très rose à son entrée. Puis il s'assit près d'elle et interrompit ses remerciements, qu'accompagnait le plus expressif regard de gratitude.

– Je vous en prie, ne parlons pas de cela ! Vous me donnez l'occasion de vous être utile, à vous, la fille d'un homme qui m'a rendu un grand service : ainsi donc, c'est une véritable joie que vous me procurez... En outre, quel plaisir pour moi de vous enlever à cette misérable femme qui vous exploitait et de faire rendre gorge à cette bande de voleurs ! Car j'ai l'intuition que le fils ne doit pas valoir mieux que la mère.

Ourida frissonna en murmurant :

– Oh ! non.

– Vous en avez eu quelque preuve ?

– Oui... et c'est même pour cela que je suis



partie.

Alors elle fit à Salvatore le récit des événements des jours précédents. Le prince écoutait en contenant une sourde colère qui se laissait voir dans son regard, mêlée à l'ardente compassion que lui inspirait la victime de la comtesse, de Lionel et de Brigida. Il avait repris la main de la jeune fille et la pressait entre ses doigts frémissants. Quand Ourida se tut, il dit avec émotion :

– Pauvre, pauvre enfant !... Ces êtres odieux ne vous auront donc rien épargné ? Ah ! que je voudrais découvrir quelque moyen de dévoiler leurs criminelles intrigues ! Manet, l'avocat chargé par moi de conduire cette affaire, est arrivé aujourd'hui de Champuis, où je l'avais envoyé faire une enquête. En voici le résultat : M<sup>me</sup> de Varouze jouit là-bas de la meilleure réputation, dans tous les partis, dans toutes les classes de la société. Le curé la tient pour une personne chrétienne et charitable ; le médecin, un nommé Blaisac, en fait des éloges dithyrambiques ; le maire également... les

châtelains des alentours regrettent l'absence d'une femme si charmante, les paysans chantent ses louanges, car elle était « aimable et pas fière »... Il n'existe aucun soupçon contre elle. Et pourtant, des renseignements obtenus par Manet, il résulte que, plusieurs semaines avant la mort du comte, personne n'était introduit près de lui. Prêtre et médecin sont arrivés quand il avait déjà rendu le dernier soupir. La séquestration, pour nous, apparaît donc évidente. Mais, jusqu'ici, les gens de Champuis n'y ont pas songé, car ils ont été hypnotisés par les vertus et l'amabilité de la comtesse. Manet, sans avoir l'air de rien, a fait remarquer à quelques-uns d'entre eux ce qu'avait de singulier, d'un peu suspect, la façon dont M<sup>me</sup> de Varouze avait chambré son mari, dans les derniers temps de sa vie. L'idée, je l'espère, fera quelque chemin... Et j'ai pensé aussi qu'il devait se trouver un domestique près du comte ? Cet homme a dû voir et comprendre bien des choses et il nous serait utile de le retrouver. Peut-être est-il encore au service de cette femme ?

– Je l'ignore... C'était un nommé Martin... une vilaine physionomie, très sournoise.

– Je ferai prendre des renseignements à ce sujet. Mais vous m’avez dit tout à l’heure, mademoiselle, que vous aviez lu le testament de votre grand-oncle ? Vous serait-il possible de m’en redire à peu près les termes !

– Je me souviens très exactement de tout, car j’ai bonne mémoire.

« Au cas où l’on empêcherait le notaire, que j’ai l’intention de demander, d’arriver jusqu’à moi, j’écris ici mes dernières volontés.

« Je lègue à ma petite-nièce Ourida de Varouze, fille de mon cher neveu Gérard, la partie de la forêt dite « les Hautes Buttes » et la ferme de la Hêtraie, à son frère Étienne une somme de cinq cent mille francs et le château de la Roche-Soreix avec ses dépendances et ses meubles, sauf ceux acquis depuis mon second mariage.

« Tout le reste de ma fortune, meubles et immeubles, appartiendra à ma fille Lea.

« Ce testament annule toutes dispositions prises antérieurement en faveur de la comtesse de

Varouze et de son fils. »

Salvatore eut une exclamation de vive satisfaction.

– Mais cette dernière phrase et celle qui commence le testament ont une valeur énorme ! Elles prouvent que M. de Varouze se sentait prisonnier, qu'il tenait sa femme et son beau-fils pour des ennemis... Ah ! mademoiselle, il faut que nous entrions le plus tôt possible en possession de cette pièce de toute première importance !

– Pourvu qu'on ne la découvre pas en nettoyant et bouleversant l'appartement de ce pauvre oncle !

– Espérons que non ! En tout cas, il faut agir sans tarder. Je vais m'entendre avec Manet à ce sujet.

– Quel mal je vous donne ! Et la princesse qui s'est privée pour moi de sa femme de chambre ! Comment reconnaître jamais une telle bonté !

– Ma mère a été certainement très heureuse de le faire. Je lui avais parlé, voici longtemps, de la

petite fille au nom arabe qui avait une si jolie voix. Dans la lettre que je lui ai écrite hier, il est longuement question de vous... et elle ne manquera pas de s'associer à moi pour vous défendre, vous aider... pour vous faire oublier les jours d'épreuve que vous avez vécus, pauvre enfant ! Combien, dans votre état de fatigue, a dû être dure cette fuite, avec l'épuisante chaleur surtout !

– Oui, j'ai eu des moments bien pénibles ! Le plus affreux fut quand je tombai, absolument épuisée, au pied d'un arbre, là où votre garde m'a trouvée. Alors, j'ai bien cru que c'était fini et que j'allais mourir là... si près de votre demeure, dont on me refusait l'entrée !

Don Salvatore dit vivement :

– Comment, dont on vous refusait l'entrée ?...  
Que voulez-vous dire ?

Ourida rougit au souvenir de l'insultant accueil que lui avait fait le valet. Avec un sourire forcé, elle répondit :

– Votre domestique a dû me prendre pour une

vagabonde. Il a refusé de vous informer que je vous demandais et m'a dit qu'il serait inutile de me présenter le lendemain, parce que la réponse serait semblable. Ce fut le coup de grâce pour moi. Je me vis seule, sans secours... et c'est alors que je me traînai jusqu'à cet endroit où...

Elle s'interrompt en remarquant la soudaine irritation qui transformait la physionomie du prince.

– Comment, ce misérable a osé ? Dès aujourd'hui, il sera chassé d'ici. Mais cette exécution ne pourra malheureusement effacer tout ce que vous avez souffert par la sottise de cet imbécile !

– Je vous en prie, ne le renvoyez pas à cause de moi ! J'en serais si désolée ! Cet homme a cru bien faire... Il ne savait pas qui j'étais...

– En tout cas, il devait suffisamment voir que vous étiez à bout de forces et ne pas vous renvoyer inhumainement à cette heure, en un pays désert... De plus, je devais être informé de votre nom. Le coupable doit être puni... et il le sera, dès aujourd'hui.

Don Salvatore résista encore un instant, mais ces beaux yeux noirs possédaient une incroyable éloquence, et le prince dut céder, avec beaucoup de bonne grâce, d'ailleurs.

Il prit congé de la jeune fille et, le cœur singulièrement ému, regagna le salon des Cerfs. Là, il fit appeler M<sup>e</sup> Manet et lui rapporta ce qu'Ourida venait de lui apprendre.

– Mais c'est très, très important cela ! dit l'avocat. Nous avons la partie belle... Altesse, je vais m'occuper dès demain de requérir l'assistance d'un notaire et d'un juge de paix pour aller prendre connaissance de ce précieux testament. D'après ce que vous a dit M<sup>lle</sup> de Varouze, la statue en question se trouvait lundi à sa place habituelle. Sans aucun doute elle y est encore, la disparition de la jeune personne ayant dû suffisamment occuper l'esprit de la femme de charge pour que celle-ci ne songe pas pour l'instant au changement d'installation projeté. Donc, ce sera pour nous chose simple et rapide.

– Sans doute. Néanmoins, prenez toutes vos précautions, car je crois que vous aurez affaire à

forte partie. M<sup>me</sup> de Varouze doit avoir une rare puissance de dissimulation et être femme à lutter jusqu'au bout.

– Elle ne pourra rien contre le fait patent qui ressort de ce testament : c'est que M. de Varouze se sentait prisonnier et qu'il avait eu à se plaindre de sa femme. Mais il nous faut aussi hâter les démarches pour l'émancipation. La situation de cette jeune fille est difficile en ce moment. Le tuteur, tant que nous n'aurons rien relevé contre son honorabilité, peut exiger qu'elle quitte ce toit, qu'elle retourne à la Roche-Soreix.

Salvatore dit avec une sorte de violence :

– Cela, non, jamais ! Dès qu'elle sera mieux, elle partira pour Paris et ma mère se chargera de lui trouver un asile dans un couvent.

– Oui... mais enfin, le tuteur, Altesse ?

– Le tuteur !... Un homme de paille ! un cousin de cette femme et très probablement son complice. Donnez-moi l'adresse d'un bon détective, Manet, afin que je puisse me renseigner sur cet individu et par la même



occasion sur la famille, le passé de la comtesse de Varouze.

– Ce sera fort utile... Mais en attendant, je le répète, ce tuteur a le droit de faire reprendre, où qu'elle se trouve, la pupille qui s'est enfuie ainsi... Et dans la circonstance, il aura pour lui toutes les apparences... Votre Altesse doit s'en rendre compte ?

Salvatore eut un geste affirmatif. Les sourcils froncés, le regard assombri, il demeura un moment silencieux. Puis il dit brièvement :

– Je songerai à cela. Mais à aucun prix je ne laisserai cette enfant retomber entre les mains de ces coquins ou d'un de leurs complices.

Quand l'avocat, un peu après, eut pris congé de son noble client auquel il avait exposé en détail son plan de campagne, le prince demeura un long moment absorbé dans ses réflexions. Puis il sonna et demanda au valet qui se présenta :

– Qui était de service à l'entrée, lundi soir ?

– Giuseppe et moi, Votre Altesse.

– Lequel a répondu à M<sup>lle</sup> de Varouze que je

ne la recevrais pas ?

– Giuseppe, Votre Altesse.

– Eh bien ! dis-lui que je l'attends.

Laurent souriait d'un air narquois en s'en allant et pensait : « Ce Giuseppe qui veut toujours faire le malin ! À l'en croire, il a un œil extraordinaire pour juger les gens. Ah ! bien oui, il est joli, son œil !... Quelle danse il va recevoir, messeigneurs ! On me paierait cher pour changer ma place avec la sienne ! »

Giuseppe accueillit la communication de son collègue en blêmissant un peu. Il tenait énormément à sa place, d'abord à cause des gages très forts, ensuite parce que le service des princes Falnerra avait été de tout temps et restait encore une situation fort recherchée – en quelque sorte honorifique dans le monde de la domesticité italienne. De plus, don Salvatore, quand il était irrité, avait un certain regard et un ton de mordante dureté que redoutaient fort ses serviteurs.

La comparution du coupable fut courte ; mais

elle devait lui laisser un souvenir durable, car jamais le prince ne s'était montré aussi dur, aussi profondément courroucé. Giuseppe, plat devant la puissance autant qu'il se montrait arrogant devant la faiblesse, bégayait des excuses que son maître interrompit d'un ton de sec mépris :

– Tais-toi ! J'avais décidé que tu quitterais mon service dès aujourd'hui, car je n'ai que faire de gens de ton espèce. Mais M<sup>lle</sup> de Varouze, qui est toute charité, a eu l'indulgence d'intercéder pour toi. Sur ses instances, je consens donc à te garder. Mais surveille-toi ! car à la moindre sottise, je te chasse.

Giuseppe balbutia :

– Je remercie humblement Votre Altesse... et M<sup>lle</sup> de Varouze.

Il sortit, le dos courbé. Mais dès qu'il fut hors de vue, sa taille se redressa et sa main s'étendit dans la direction du corps de logis où habitait Ourida. Entre ses dents, il murmura d'un ton haineux :

– Ah ! celle-là qui me fait attraper de la sorte !  
si je peux lui jouer un tour quelque jour, je ne  
m'en priverai pas !

Lionel avait dû se contenter, pour atteler au dog-car, d'un vieux cheval laissé dans les écuries du château, à la disposition des concierges pour leurs courses au village.

Aussi la bête ne put-elle fournir qu'une assez courte étape. Mais elle avait conduit M. d'Artillac jusqu'à un village où passait un chemin de fer départemental qui, de là, s'en allait vers le chef-lieu de canton dont dépendait Châtel-Sablon. Ce fut ainsi que, le soir même, vers neuf heures, Lionel, après avoir fait à pied les cinq kilomètres séparant le bourg de ce dernier village, arrivait avec sa valise à l'auberge de la Pomme de Pin.

Dans ce modeste établissement, il se présenta comme un touriste désireux de séjourner quarante-huit heures, et peut-être davantage, s'il trouvait d'agréables excursions à faire aux

alentours.

L'hôtesse, une jeune femme rousse et prétentieuse, lui donna le lendemain, tandis qu'il prenait son déjeuner du matin, les renseignements à ce sujet. Et elle ajouta :

– Ce qui est bien dommage, par exemple, c'est que vous ne pourrez pas visiter le château d'Aigueblande. Le propriétaire, le prince Falnerra, y habite en ce moment.

Lionel demanda négligemment, tout en se servant de l'omelette au lard :

– Vraiment intéressant, ce château ?

– Magnifique, monsieur ! Le prince l'a fait restaurer, puis décorer, meubler comme un vrai palais ! Il est bâti au bord du plateau, là-haut... et derrière lui la forêt commence tout de suite. Ce n'est pas gai, comme situation. Aussi depuis bien longtemps il n'était pas habité. Mais on dit que le prince Falnerra est un artiste qui n'a pas les idées de tout le monde...

Après une pause, l'hôtesse ajouta avec un accent d'enthousiasme :

– En tout cas, il est joliment bien ! Et riche ! Des millions et des millions, à ce que disent les domestiques.

– Il n'est pas français, ce prince ? Falnerra, c'est un nom étranger.

– Lui est italien, et sa mère française.

– Il n'est pas marié ?

– Non, pas encore... Pour sûr qu'il n'aura que l'embarras du choix ! Mais il aime sans doute bien mieux garder sa liberté.

Elle eut un sourire entendu, puis ajouta :

– M. Giuseppe, un de ses valets qui vient toujours boire un verre ici quand il descend au village, m'a raconté des histoires amusantes au sujet des admiratrices de son maître, qui emploient, dit-il, toutes sortes de ruses pour être reçues. Quand il viendra, il faudra que je lui demande ce que c'était que cette jeune personne qui est montée hier soir à Aigueblande.

Lionel réprima un tressaillement. Il dit avec un sourire amusé :

– Encore une admiratrice, vous croyez ?

– Peut-être bien,.. Une fiérotte, en tout cas, m’a dit la fermière qui l’a amenée dans sa voiture. Elle était voilée, si bien qu’on ne pouvait rien voir de son visage, et elle répondait à peine aux questions de cette brave Méjan, qui avait eu la bonté de la trimbaler dans sa voiture pendant huit bons kilomètres. Habillée comme une quasi-pauvresse, avec ça...

Sur un ton bas, mystérieux, l’hôtesse ajouta :

– Nous avons pensé que c’était une jeune personne abandonnée par le prince et qui venait le supplier de lui venir en aide.

– Peut-être bien... Vous ne savez pas comment elle a été reçue ?

– Non, pas encore. Pour ça, il faut que je voie M. Giuseppe. Il n’y a que lui qui cause un peu. Quand il a bu quelques verres de vin blanc. Les autres ne viennent d’ailleurs presque jamais ici... Probablement, ils ne trouvent pas que ce soit assez bien pour les domestiques d’un prince.

Elle leva les épaules, pinça les lèvres et ajouta d’un ton de dépit mal contenu :



– Ces valets de grande maison, c'est quelquefois plus orgueilleux que leurs maîtres !

Dès ce matin-là, Lionel alla faire une reconnaissance vers Aigueblande. Il avançait avec précaution, ne voulant pas risquer une rencontre avec le prince Falnerra. Mais personne ne se montra sur la route montante, bien entretenue, et M. d'Artillac put arriver sans encombre en vue du mur percé de deux arcades donnant entrée dans la cour du château.

Quelque désir qu'il en eût, il ne poussa pas plus loin ses investigations, dans la crainte qu'un domestique ne l'aperçût. Ayant été reçu chez les Falnerra, quelques serviteurs de ceux-ci pouvaient se souvenir de lui. Or, il importait que sa présence aux alentours demeurât ignorée du prince.

Rentré à l'auberge, il réfléchit longuement sur la situation. Naturellement, il ne doutait pas qu'Ourida fût à Aigueblande. Ce que lui avait dit l'hôtesse de la jeune personne voilée s'accordait tout à fait avec le renseignement donné par la fermière voisine de Champuis. Qu'elle fût venue

d'elle-même, en s'enfuyant sans l'aide de don Salvatore, il commençait aussi à le penser, devant la façon dont la jeune fille semblait avoir exécuté ce trajet. À moins, comme il en avait déjà eu l'idée, que le prince n'eût combiné cela pour se mettre à couvert si on l'accusait d'enlèvement de mineure. Lionel était assez disposé à prêter aux autres les machiavéliques prudences dont il était coutumier.

Enfin, dans l'un ou l'autre cas, le résultat se présentait identique : Ourida de Varouze, la fille de Gérard, se trouvait à Aigueblande, sous la protection d'un homme puissant par sa fortune, par son rang, par ses relations, et dont le caractère énergique, la volonté ferme, la pénétrante intelligence pouvaient faire préjuger qu'il serait un terrible adversaire.

« Surtout pour défendre cette merveilleuse créature ! songeait Lionel en serrant les poings. Ah ! mais, je ne la lui laisserai pas !... Je la veux, cette Claire, cette Ourida ! Je la disputerai à celui qui devient maintenant notre ennemi – un des plus dangereux ennemis que nous puissions

avoir. »

La disputer ? de quelle manière ? Légalement, le tuteur en l'espèce Orso Manbelli – pouvait faire réintégrer à sa pupille le domicile qu'elle avait fui. Il résulterait même pour elle une grande déconsidération du fait qu'elle s'était réfugiée sous le toit d'un jeune célibataire – déconsidération qui ne pourrait qu'augmenter si celui-ci, comme il fallait y compter, se posait en défenseur. La situation donc, à ce point de vue, se présentait excellente. Mais elle ne le paraissait plus du tout dès que Lionel considérait la position particulière dans laquelle se trouvait sa mère, par rapport à la pseudo Claire Lambert.

Naturellement, Ourida avait raconté au prince Falnerra toute son histoire. La première chose qu'avait faite celui-ci était certainement de demander à Constantinople les pièces d'état civil concernant Gérard de Varouze, sa femme et ses enfants. Dans quelques jours, il les aurait à sa disposition. Évidemment, on pouvait prétendre que rien ne prouvait qu'elles se rapportassent à la femme et aux deux enfants qui, un après-midi,

avaient débarqué en gare de Champuis. Mais enfin, les coïncidences apparaîtraient trop frappantes... et l'intérêt de la comtesse de Varouze, trop évident pour que le soupçon ne pénétrât pas dans les esprits non prévenus. Qu'en outre don Salvatore eût son idée au sujet de Michelino, et qu'on remarquât une ressemblance entre l'enfant et son père, voire son grand-père... l'affaire deviendrait de plus en plus grave.

Et elle pouvait se corser encore, au cas où le prince songerait à faire fouiller dans le passé d'Angelica Manbelli, dans celui de son cousin Orso. Ce passé d'aventurière et de chevalier d'industrie, Lionel se doutait bien qu'il renfermait des passages périlleux, pendant lesquels les deux cousins, chacun de son côté, avaient risqué la chute infamante. Grâce à sa perfide habileté, Angelica, patiemment, avait réussi à se faire une situation inattaquable en apparence... et Orso, d'après ses conseils, avait confié à l'ingénieux et subtil Ricardo Clesini le soin de lui apprendre comment on gagne largement sa vie, sous un masque d'honnêteté, en se servant de la sottise, de la faiblesse et des

misères humaines. L'un et l'autre se croyaient donc désormais à l'abri de toute fâcheuse recherche. Mais voilà qu'un danger se levait pour eux. Et Lionel était trop avisé pour ne pas l'apercevoir aussitôt.

« Il ne faut à aucun prix que la justice mette le nez dans cette affaire ! songeait-il en frémissant de rage et d'inquiétude. Mais comment pourrions-nous empêcher cela ? Naturellement, le prince, qui ne peut manquer d'admirer cette jeune personne si intéressante, doit être tout feu tout flamme pour sa défense, et par conséquent furieux contre nous. Tel que je le connais, il serait inutile de plaider notre cause près de lui. Alors, que faire ? »

Dans l'après-midi, Lionel s'en alla promener sa très vive préoccupation aux alentours de Châtel-Sablon. Il avait auparavant écrit à Brigida pour l'informer à mots couverts du résultat de son expédition, à savoir qu'Ourida était bien réellement venue jusqu'à Aigueblande, et que, selon toute vraisemblance, elle y avait reçu l'hospitalité. Il disait aussi qu'il resterait sans

doute un jour ou deux à Châtel-Sablou pour savoir s'il n'y aurait pas moyen de se procurer une intelligence dans la place.

Un espoir, en effet, avait germé en son esprit. Ce valet du prince Falnerra qui, d'après les dires de l'aubergiste, semblait assez ami de la bouteille, ne pourrait-on parvenir à s'en faire un allié en y mettant le prix ? C'était à voir... et vraiment, le résultat, si Lionel y atteignait, valait bien la peine de demeurer un peu plus longtemps à la Pomme de Pin.

Quand M. d'Artillac rentra à l'auberge, l'hôtesse pérorait devant sa porte avec d'autres femmes, parmi lesquelles se trouvait la Méjan. Celle-ci leur apprenait que le docteur Lartigues était monté ce matin à Aigueblande.

– Je l'ai vu passer dans son cabriolet. Ça serait-il pour la jeune personne d'hier ? Tout de même, si elle est tombée quasi morte à sa porte, le prince n'a pas pu la mettre dehors !

Lionel entendit cela au passage, et sa conviction de la présence d'Ourida à Aigueblande en fut renforcée.

Pour guetter le valet que l'aubergiste de la Pomme de Pin appelait avec déférence M. Giuseppe, M. d'Artillac s'installa toute la journée du lendemain, hors les heures de repas, dans un pré d'où il pouvait apercevoir le débouché du chemin montant vers Aigueblande. Là, étendu sur l'herbe, un livre à la main, il avait l'air d'un honnête flâneur humant l'air parfumé de la senteur des foins coupés. Il s'était fait adroitement donner par l'aubergiste le signalement du valet en question. Mais des deux domestiques descendus d'Aigueblande, ce jour-là, l'un était un grand blond au type flamand, l'autre, plus petit, présentait seulement par la nuance de son teint et de ses cheveux, quelque analogie avec « le grand brun au visage très mat » dont l'hôtesse avait parlé à Lionel.

« Je ne pourrai cependant pas attendre indéfiniment qu'il plaise à cet individu de venir ici, pensait Lionel avec une sourde impatience. Ma mère, certainement, va prendre le train pour Champuis, dès le reçu de ma dépêche. Il faut donc que je rentre là-bas, dès après-demain, pour que nous tenions conseil. »

Il alla reprendre son poste dans le pré, le lendemain jeudi. Et, cette fois, son attente ne fut pas déçue. Vers dix heures, il vit déboucher du chemin un grand gaillard très brun, vêtu de l'élégante et sobre livrée des Falnerra. L'excellente vue de Lionel lui permit de remarquer la mine sombre du valet, et son air de colère sournoise qu'il ne cherchait pas à dissimuler, ne croyant pas être aperçu.

D'un peu loin, M. d'Artillac suivit le personnage. Il le vit dépasser l'auberge, entrer dans l'épicerie... Lionel songea : « Il s'arrêtera pour boire au retour... » Et, revenant sur ses pas, le jeune homme pénétra dans la salle de l'auberge, où il s'installa près d'une fenêtre, le dos tourné à la porte et un journal déployé entre ses mains pour dérober son visage à l'examen de l'homme, s'il entra ici.

Dix minutes plus tard, un pas se fit entendre sur le chemin, et la grande silhouette du valet apparut au seuil de l'auberge. Mais Giuseppe se contenta d'appeler, sans entrer : « Eh ! madame Faurie ! »... Puis il s'assit à l'extérieur, devant



une des tables préparées sous le berceau de chèvrefeuille et de vigne vierge qui précédait l'auberge.

L'hôtesse accourut, très empressée, le salua d'un cordial « Bonjour, monsieur Giuseppe » et lui apporta une bouteille de vin blanc.

Près de la fenêtre entrouverte, Lionel, l'oreille tendue, écoutait en feignant de s'absorber dans sa lecture.

– C'est du bon que vous me servez là, madame Faurie ? s'informa le valet, parce que, l'autre jour, il ne valait pas grand-chose, votre petit vin blanc.

– Eh bien ! goûtez celui-ci, monsieur Giuseppe, et vous m'en direz des nouvelles !... Ça va vous ragaillardir... et m'est avis que vous en avez plutôt besoin, ce matin, car votre mine est toute drôle... Est-ce que vous seriez malade ?

L'autre grommela :

– Malade... non, bien sûr. Je ne suis jamais malade, moi.

L'hôtesse dit d'un ton insinuant :

– Alors, ce n'est pas pour vous que le médecin est monté là-haut, hier ?... Pas pour le prince non plus, je pense ?

Giuseppe mâchonna :

– Bien sûr que non. Depuis que je suis au service de Son Altesse, je ne l'ai jamais vu avoir affaire à un médecin.

– Il a donc toutes les chances, votre maître ?

– Pour cela, on peut le dire !... Ce n'est pas comme moi !

La voix de M<sup>me</sup> Faurie se fit compatissante.

– Qu'y a-t-il donc, monsieur Giuseppe ?... Vous paraissez tout chose, ce matin ?... Auriez-vous eu des ennuis avec votre maître ?

– Des ennuis ?

Giuseppe assena sur la table un coup de poing qui fit trembler verre et bouteille.

– ... C'est-à-dire que j'ai été à deux doigts du renvoi !... Et tout ça pour une de ces mijaurées de femmes que le diable emporte !

– Comment !... Quelle femme ?

Mais le valet, se souvenant sans doute que la discrétion comptait parmi les qualités exigées chez les serviteurs du prince Falnerra, répondit évasi­vement :

– Bah ! ça ne vous intéresserait guère, madame Faurie... Vous ne connaissez pas la personne... Et puis, Son Altesse n'aime pas qu'on bavarde sur ses affaires. Vous comprenez, je sors d'en prendre... et je n'ai pas du tout envie de recommencer la petite séance d'hier !

La fine mouche n'insista pas... Mais, tout en allant et venant, elle continua d'échanger quelques propos avec le valet... Celui-ci, d'abord assez sombre, s'animait peu à peu. L'hôtesse le poussait à boire... et quand elle le vit légèrement allumé, elle revint à la charge.

– Ç'aurait tout de même été dur, si vous aviez été renvoyé comme ça, monsieur Giuseppe !... Et pour rien du tout !

– Je vous crois !... pour avoir rempli trop strictement la consigne donnée par Son Altesse !... Est-ce que je pouvais savoir, moi, que cette inconnue voilée, mal vêtue, était une

personne à laquelle s'intéressait le prince ?... Là, franchement, madame Faurie, est-ce que je pouvais le savoir ?

– Bien sûr que non !... Est-elle jolie, cette personne ?... et jeune ?

– Elle m'a paru toute jeune et très jolie... autant que j'ai pu voir quand Son Altesse et Monin, le garde, l'ont rapportée au château... Car, pensez donc, j'avais eu la maladresse, lundi soir, de l'envoyer promener quand elle demandait à voir le prince Falnerra ! Alors la maligne créature s'est avisée d'aller coucher dans le bois et, au matin, quand Monin est passé par là, elle a fait semblant de se trouver mal. Monin court au château pour demander de l'aide... et il tombe sur le prince qui s'en allait faire une promenade à cheval avec son fameux favori... ce Michelino que je voudrais voir au fond des enfers...

La haine qui vibrait dans l'accent du valet provoqua chez Lionel, de plus en plus attentif, un tressaillement de joie.

Giuseppe but une rasade et reprit :

– Vous voyez la suite ?... Son Altesse reconnaît la jeune fille – où l'a-t-il connue, je n'en sais rien – et l'emporte chez lui avec l'aide de Monin. On l'installe dans un des plus beaux appartements du château, on fait venir près d'elle, pour la soigner, la femme du gardien, en attendant qu'arrive la seconde femme de chambre de la princesse, mandée par télégramme... Et Son Altesse a l'air fort préoccupée... Pourtant, à ce qu'on dit, elle ne s'est jamais fait grand souci à cause des femmes. Probablement que celle-ci lui tient davantage au cœur. Les deux personnes qui s'occupent d'elle disent qu'elle est tout ce qu'on peut rêver de plus séduisant.

– Mais enfin, qui peut-elle être ?

– J'ignore... Le prince, en parlant d'elle, dit « M<sup>lle</sup> de Varouze »... Varouze... Varouze... Ce nom-là, c'est celui d'une dame qui est reçue chez Leurs Altesses. Je me souviens bien d'elle et de son fils, M. d'Artillac, un brun, assez joli garçon... La demoiselle en question est-elle leur parente ? Ça se peut... Mais qu'elle soit ce qu'elle voudra, je lui garde une fameuse dent, pour s'être

plainte de moi au prince et avoir été cause de l'abattage que j'ai reçu hier. Aussi me suis-je promis, si l'occasion se présentait, de lui jouer quelque tour, de ne pas la laisser échapper, à condition, naturellement, que Son Altesse n'en puisse rien savoir.

Là-dessus, Giuseppe vida son verre, l'emplit de nouveau et en avala le contenu. Puis il fit claquer sa langue.

– Oui, celui-là est bon. Donne m'en encore la prochaine fois...

Lionel n'entendit pas le reste. Il s'était doucement levé et avec cette souplesse féline qu'il tenait de sa mère, gagnait sans bruit la cuisine, vide en ce moment. De là, il sortit dans le jardin de l'auberge, puis sur la route et alla s'engager dans le chemin d'Aigueblande. Avisant un endroit où le taillis paraissait plus épais, il s'y cacha et, à demi étendu, attendit patiemment.

Un quart d'heure plus tard, Giuseppe parut dans le chemin. Il marchait sans hâte, en sifflotant... Quand il fut à la hauteur de l'endroit où se tenait Lionel, celui-ci sortit de sa cachette,

et, délibérément, marcha vers le valet.

Giuseppe eut un mouvement de surprise... puis murmura d'un ton stupéfait...

– Monsieur d'Artillac !

– Oui, lui-même... J'ai à vous parler très sérieusement et de façon que personne ne puisse nous entendre. Enfonçons-nous sous bois.

Giuseppe le regardait avec quelque ébahissement. Mais il obéit et disparut à sa suite dans le taillis.

Don Salvatore s'abstint, en cette journée du jeudi, d'aller rendre visite à Ourida. Non, certes, qu'il n'en fût vivement sollicité, dans le secret de son cœur si profondément conquis par tant de charme, d'innocence et de malheur. Mais il se rendait compte qu'il devait prendre des précautions pour ne pas compromettre davantage la jeune fille, qui déjà le serait tant aux yeux du monde par son séjour dans cette demeure et la protection qu'elle était venue demander en toute simplicité au prince Falnerra.

Dans l'après-midi du vendredi seulement, Salvatore se fit annoncer chez elle... Il la trouva assise sur la terrasse, ayant à la main un des livres qu'il lui avait fait remettre par Alberta.

Celle-ci avait revêtu la jeune fille d'une robe rapportée l'avant-veille de Clermont, toilette simple mais bien coupée, dont la nuance d'un



bleu gris un peu pâle faisait ressortir la blancheur nacrée du ravissant visage. La chevelure aux tons fauves gracieusement disposée par la femme de chambre, retombait en boucles soyeuses sur le cou délicatement satiné, que découvrait la discrète échancrure du corsage... À l'apparition de Salvatore, le teint devint rosé, les yeux noirs brillèrent de joie profonde, les lèvres charmantes s'entrouvrirent dans le plus doux, le plus enivrant des sourires.

– Oh ! don Salvatore, que vous êtes bon de vous déranger pour moi !

Et, en lui tendant sa main, elle ajouta ingénument :

– Je suis si heureuse de vous voir !

Il murmura quelques mots, sans trop savoir ce qu'il disait. Lui, l'homme du monde, accoutumé de répondre avec une ironie légère aux avances dont il était l'objet, il se sentait troublé jusqu'au fond de l'âme par cette candeur enfantine... et aussi par cette beauté qui lui apparaissait plus admirable, plus saisissante que jamais dans le cadre nouveau où se trouvait placée Ourida.

Il s'assit près d'elle, s'informa de ses nouvelles, lui parla du livre qu'elle venait de poser près d'elle. C'était un recueil d'anciens contes toscans, d'une poésie originale et fine. Ourida les lisait couramment dans le texte, car M<sup>lle</sup> de Francueil lui avait appris en secret la langue italienne, ainsi que l'anglais.

– Je vois que cette digne demoiselle a fait de vous une perfection, dit Salvatore avec une gaieté qui voilait son émotion.

Des larmes vinrent aux yeux de la jeune fille.

– Ma pauvre demoiselle Luce !... J'espère qu'elle n'est pas trop fâchée contre moi... Non, elle comprendra, car elle est très intelligente et très juste.

– Vraiment, sa situation me semble tout à fait inexplicable !... Pourquoi paraît-elle enchaînée à la volonté de M<sup>me</sup> de Varouze ?... Pourquoi a-t-elle accepté de devenir en quelque sorte la complice de cette femme ?

– Je me le suis demandé aussi bien des fois !... Parfois, je pense qu'il s'agit peut-être d'une

somme d'argent... d'une très grosse somme qu'elle doit à la comtesse et qu'elle a toujours été trop pauvre pour lui payer. Alors, M<sup>me</sup> de Varouze l'exploite, en lui faisant confectionner sans relâche des ouvrages qui sont des chefs-d'œuvre et dont la valeur doit représenter un vrai capital, d'après ce que M<sup>lle</sup> Luce elle-même m'en a dit un jour.

Salvatore hocha la tête.

– De ce que vous m'avez dit au sujet de son attitude, de sa manière d'agir et de son caractère, je conclus qu'il doit y avoir autre chose... un motif beaucoup plus grave... un secret pénible pour M<sup>lle</sup> de Francueil, peut-être, et que détient cette intrigante.

– Moi aussi, j'ai eu parfois cette idée.

Ils s'entretenaient un moment encore de M<sup>lle</sup> Luce, de l'existence menée par son élève et elle à la Roche-Soreix, du plan qu'allait commencer de mettre à exécution M<sup>e</sup> Manet, pour que justice fût rendue à l'orpheline.

– Je vous l'aurais présenté aujourd'hui, cet

excellent homme, s'il n'avait dû partir aussitôt pour engager opportunément l'affaire, dit Salvatore. Il m'est profondément utile en pareille occurrence... Et dès que vous serez mise en possession de vos droits, mademoiselle, je le chargerai de rechercher la trace du petit Étienne.

Ourida joignit les mains, et pâlit un peu en murmurant :

– Pourvu qu'on ne l'ait pas tué !

– Je ne le pense pas. Un meurtre peut avoir des conséquences devant lesquelles a dû reculer une personne aussi adroite et prudente que me paraît l'être cette femme.

La jeune fille dit sourdement :

– Il y a des moyens sans danger... Croyez-vous donc, par exemple, que l'on n'escomptait pas le chagrin, la tristesse, l'insuffisance d'alimentation pour atteindre irrémédiablement ma santé... De telle sorte qu'on fût débarrassé de moi dans un temps plus ou moins court ? J'ai résisté, quoique délicate d'apparence... et sans doute qu'en ce moment mes ennemis déplorent amèrement de ne

pas m'avoir supprimée, quand je n'étais qu'une petite fille dont personne ne se souciait.

Sa voix frémissait d'émotion douloureuse et la tragique réminiscence des jours de souffrance mettait une ombre sur les yeux noirs dont la pure lumière, l'ardente beauté, faisaient frissonner d'un émoi jusqu'alors inconnu le prince Falnerra.

Salvatore saisit les petites mains jointes et les pressa entre les siennes.

– Ne pensez plus à ces tristes heures, Ourida !... Maintenant, je ne laisserai personne vous nuire... et je ferai tout au monde pour vous rendre votre frère, je vous le promets !

– Vous êtes si bon !... si bon !... Jamais je ne pourrai vous le dire assez !... Jamais je ne pourrai vous remercier...

Elle attachait sur lui un regard de reconnaissance fervente... de reconnaissance trop passionnée, dans sa complète candeur, pour que Salvatore pût se méprendre sur les sentiments de ce cœur virginal, qui s'ignorait encore.

Il eut un éblouissement... D'un geste ardent, il

éleva les mains délicates demeurées entre les siennes et y appuya ses lèvres.

– Ourida, c'est moi que vous rendez heureux... oui, si heureux de vous enlever à cette existence !... de vous défendre, petite rose charmante !

Elle rougissait, surprise, troublée... mais sous le charme de cette voix vibrante de passion, de ce regard dont elle avait aimé dès le premier jour la beauté impérieuse, l'ardente et fière douceur, et qui en ce moment étincelait de la plus amoureuse admiration.

Il reprit d'ailleurs presque aussitôt conscience de la situation. Laisant retomber doucement la main tiède et frémissante, déroband sous les paupières à demi baissées les trop chaudes lueurs de son regard, il dit en souriant :

– Je vous considère un peu comme une jeune pupille dont j'ai momentanément la tutelle, mademoiselle de Varouze... ou, plutôt, comme une jeune sœur que je suis chargé de défendre, de protéger. Chez ma mère aussi, vous trouverez une affection très maternelle, je puis m'en porter

garant à l'avance... Mais ne m'avez-vous pas dit que le docteur Lartigues avait permis aujourd'hui une courte promenade dans les jardins ?

Sur la réponse affirmative d'Ourida, le prince se leva en disant :

– Eh bien ! je vais vous en faire les honneurs... Et vous prendrez votre collation en un endroit qui vous plaira, j'en suis sûr. En même temps, j'aurai le plaisir de vous présenter Michelino, mon petit chanteur... votre futur partenaire dans l'oratorio dont je rêve de vous voir interpréter tous deux les principales parties.

Ils longèrent la terrasse qui, par une arcade élégante décorée de sculptures, communiquait avec les jardins. Ceux-ci s'étendaient en longueur, bornés au fond et à gauche par la forêt, à droite par l'escarpement rocheux qui, formant gradins au-dessous de la terrasse, continuait ensuite presque à pic.

Des parterres disposés dans le goût du XVI<sup>e</sup> siècle et admirablement fleuris, quelques statues, quelques vases anciens dont le marbre portait la patine du temps, une orangerie en partie

recouverte d'une opulente vigne vierge, deux bassins reflétant le ciel d'un bleu nuageux dans leur eau paisible, des bosquets pleins d'ombre et de mystère... tels se montraient ces jardins composant un ensemble d'une harmonie très noble, d'une grâce patricienne qui complétait le charme imprévu de cette demeure bâtie en un site de sévère beauté par l'aïeul français du prince Falnerra.

Don Salvatore avait offert l'appui de son bras à Ourida. Les sloughis, flairant leur maître, accoururent de la cour où ils paressaient au soleil et vinrent bondir autour des deux jeunes gens. Le prince les calma de quelques mots brefs et Ourida caressa leur tête fine, en les admirant beaucoup.

– Comme ils vous obéissent vite ! dit-elle en souriant.

– C'est qu'ils savent bien que je ne cède jamais. Les animaux sentent cela... et les gens également, d'ailleurs.

– Je pense que c'est peut-être aussi parce qu'ils vous aiment beaucoup.



Il sourit en répliquant :

– Peut-être... Nero et Lulla me sont en effet très attachés.

– Comment pourrait-il en être autrement ?... Tout le monde doit vous aimer...

De nouveau, Salvatore voyait se lever sur lui ce regard d'amour fervent et candide... ce regard qui lui donnait le vertige. Il eut l'énergie, cette fois, de détourner le sien, pour qu'Ourida n'y lût pas la réponse trop éloquente. Sur un ton de gaieté affectée, il répliqua :

– Tout le monde ?... J'en doute !... Très certainement, j'ai des ennemis... Mais, n'ignorant pas que je saurais me défendre, ils rentrent prudemment leurs griffes.

À pas lents, ils avançaient dans les allées sablées. Jamais plus beau couple n'avait dû passer par là. Ourida considérait avec ravissement l'harmonieuse beauté du décor... et Salvatore ne voyait qu'elle, appuyée à son bras, avançant d'une allure dont l'élégance noble et souple rappelait son ascendance arabe.

Ils atteignirent ainsi une colonnade de pierre, contemporaine du château. C'était là encore une fantaisie de ce Jacques de Montendry qui s'était, pour un peu de temps, si fort entiché du site d'Aigueblande. Les sculptures des chapiteaux présentaient d'ailleurs un réel intérêt, et l'ensemble ne manquait pas d'élégance ni d'imprévu... Car cette colonnade était placée au bord du plateau, juste en face d'une étroite coupée pratiquée par les érosions séculaires dans les roches sombres dressées de l'autre côté de la vallée.

– Je suppose que mon original ancêtre devait venir ici pour mieux contempler ces rocs sauvages dont il s'était épris, dit Salvatore en conduisant la jeune fille à quelque distance du bord, que ne protégeait aucune balustrade. On raconte aussi qu'il fit édifier cette colonnade pour que sa femme, malade de la poitrine, pût demeurer à l'air pendant l'été sans craindre les rayons du soleil... Ce Montendry du XVI<sup>e</sup> siècle aurait-il donc eu l'intuition des méthodes qu'emploie notre médecine contemporaine ?... Pourquoi pas ?... La chronique ajoute même que

la jeune femme ayant succombé malgré tout, sa famille et l'opinion publique accusèrent le mari d'avoir causé sa mort, volontairement, par ce mode de traitement « barbare et criminel »... Les mots sont en toutes lettres dans ladite chronique, retrouvée par moi en un vieux chartrier du château... Et voilà comment un excellent mari peut passer pour un assassin.

Ourida étendit sa main vers les rocs sombres qui, à cette heure, étaient envahis par l'ombre, sauf à leur sommet sur lequel planait encore la lumière d'un soleil un peu pâle, voilé par de légers nuages blancs.

– Si l'air était ici pur à souhait, la vue n'était peut-être pas ce qu'il eût fallu pour une malade... Qu'en dites-vous, don Salvatore ?

– Je suis de votre avis, Aigueblande est une résidence originale, intéressante, où l'on peut se plaire quelques semaines, pendant la belle saison. Mais, entre la forêt et ces rochers, la sensation d'étouffement doit venir vite... Jusqu'ici, je ne l'ai pas encore éprouvée. Il est vrai que depuis mon arrivée ici j'ai été fort occupé... par mon

travail... et aussi à cause d'une jeune prisonnière que je souhaitais fort délivrer le plus tôt possible...

Ils échangèrent un sourire, un regard où, de nouveau, passa toute leur amoureuse émotion.

Ourida dit avec un accent frémissant :

– Quel mal je vous donne !

– Ne dites jamais cela !... Vous ne savez pas...

Les mots brûlants, les mots de passion qu'il n'avait jamais encore adressés à aucune femme, montaient à ses lèvres. Une ivresse inconnue le pénétrait jusqu'aux moelles... Il ferma les paupières à demi, pour ne plus voir ces yeux aux mystérieuses et ardentes profondeurs, ce sourire d'enivrante douceur, ces boucles fauves tombant sur le cou blanc et encadrant le visage aux traits si purs dont l'épiderme satiné palpait, se rosissait sous l'afflux d'une vive émotion.

Un pas léger fit craquer le gravier d'une allée, non loin de là... Salvatore se détourna et dit en raffermissant quelque peu sa voix qui frémissait :

– Voici Michelino... Je lui avais donné rendez-

vous ici, pour vous le présenter.

Ils firent quelques pas sous la colonnade... Michelino contournait un bosquet tout proche et, subitement, il apparut dans la claire lumière, en face du prince et d'Ourida.

La jeune fille eut une sourde exclamation... Sa main, d'un geste instinctif, saisit le bras de Salvatore, tandis que son regard s'attachait éperdument sur le fin visage aux yeux rêveurs et doux, sur la chevelure blonde teintée de fauve.

Le prince, qui la considérait avec une vive attention, demanda à mi-voix :

– Qu'avez-vous ?

– Ce jeune garçon... oh ! comme il ressemble à mon père !

– Vous trouvez, réellement ?

– Oui... Je me souviens bien de ce pauvre père, tel qu'il était avant la dernière phase de sa maladie... Et cet enfant... je suis folle, vraiment !... cet enfant a les yeux de mon petit Étienne !

– Eh bien ! moi aussi, j'ai trouvé cette

ressemblance avec M. de Varouze. Ma mère également... Nous ne sommes donc, ni les uns ni les autres, dupes de notre imagination. Cette ressemblance existe... De plus, je vous ai raconté le mystère qui enveloppe l'origine, les premières années de Michelino. Tout ceci mérite une sérieuse attention, et nous pouvons espérer trouver là une bonne voie pour nos recherches. Mais prenons garde toutefois de nous faire trop d'illusions. Les ressemblances trompent parfois... En dehors de celle que nous trouvons ici, il n'existe aucun autre indice pouvant nous donner quelque assurance au sujet de l'identité que nous soupçonnons seulement. Ne disons donc rien de nos espoirs à ce petit Michelino, qui a l'âme sensible, qui souffre, je l'ai compris, de sa situation d'enfant abandonné et qui serait très durement touché par une déception.

Michelino, demeuré à quelques pas des deux jeunes gens, attendait respectueusement le bon plaisir de son maître. Il attachait ses beaux yeux bleus sur Ourida, avec une sympathie mêlée d'admiration... Le prince dit en souriant :

– Approche, Michelino... viens saluer M<sup>lle</sup> de Varouze. Vous serez tous deux mes plus précieux interprètes, et je compte que vous vous entendrez bien ensemble.

– Oh ! Altesse !... je serai si heureux ! balbutia Michelino.

Il prit la main que lui tendait Ourida... Son regard allait du visage souriant de son maître à celui, très ému, de la jeune fille.

Salvatore dit gaiement :

– Si vous le voulez bien, mademoiselle, mon petit chanteur partagera votre collation... C'est un gentil compagnon, qui vous distraira un peu.

Elle répondit spontanément :

– Ce sera un grand plaisir pour moi !

– Alors, venez que je vous installe.

Salvatore la conduisit jusqu'à un fauteuil placé près d'une table déjà garnie pour la collation. Soigneusement, il mit un coussin derrière elle, en glissa un autre sous ses pieds. Elle le remerciait, confuse et visiblement heureuse. Lui s'attardait, demandant si la courte promenade ne l'avait pas

fatiguée, s'inquiétant si elle ne sentait pas un peu de fraîcheur... Un domestique apparut, portant sur un plateau la chocolatière et une jatte de vieux Sèvres remplie de crème moussue. Salvatore prit la main de la jeune fille en disant :

– À bientôt... à un de ces jours.

Elle demanda, avec une prière au fond de ses yeux si merveilleusement expressifs :

– Vous ne goûtez pas avec nous ?

– Non... pas aujourd'hui.

Et, laissant retomber la petite main palpitante, il s'enfuit presque, craignant de n'avoir plus le courage de quitter celle qui éveillait en lui des sentiments si nouveaux, si fougueux, dont tout son être semblait pénétré, comme enivré.

Dans le salon des Cerfs, il s'assit et, machinalement, alluma une cigarette... Toute sa pensée demeurait près d'Ourida. À quoi bon se le dissimuler ? Il l'aimait... du plus profond, du plus ardent amour. Son cœur, jusque-là indifférent, battait avec violence, captif de cette toute jeune fille aux yeux de pure lumière et au sourire



d'enchanteresse.

Situation vertigineuse que la sienne... et pour laquelle il lui fallait faire appel à toute sa loyauté d'honnête homme, à toute la force morale qu'avait laissée en lui une éducation chrétienne, quelles qu'eussent été, par la suite, les défaillances de sa vie.

Il se leva, fit quelques pas à travers la pièce où le soleil, à cette heure, pénétrait largement... Une fièvre soudaine faisait battre ses artères, colorait son teint mat... Le visage tendu, les yeux étincelants de volonté passionnée dans l'ombre des cils bruns demi baissés, il s'arrêta devant une des fenêtres ouvertes et se trouva enveloppé du rayonnement pâle de ce soleil voilé qui, tout à l'heure, avait éclairé dans les jardins d'Aigueblande Ourida de Varouze et le prince Falnerra, son hôte et son défenseur.

Un très compromettant défenseur, il le savait mieux que personne. Vraiment, M<sup>me</sup> de Varouze aurait beau jeu pour se venger, à clabauder contre la réputation de la jeune fille qui était allée demander l'hospitalité à ce prince Falnerra dont

toutes les femmes, ou à peu près, avaient la tête tournée ! Comment l'opinion publique, jugeant sur les apparences, admettrait-elle la parfaite innocence d'Ourida et le respect chevaleresque de son hôte ?

Et lui-même ne venait-il pas de comprendre tout à l'heure sur quelle pente périlleuse ils se trouvaient tous deux ?

Elle l'aimait, sans le savoir encore... Et lui !... Ah ! ce cœur plein d'indifférence et de secret dédain, comme il s'ouvrait tout à coup aux chauds effluves de l'amour !

Avec l'esprit de décision qui lui était habituel. Salvatore venait d'envisager la situation... Et de toute son âme il concluait sans hésiter :

« Elle sera ma femme. »

Aucun obstacle, en effet, ne s'opposait à cette résolution. Les Varouze appartenaient à la vieille aristocratie française et, d'après ce qu'en avait dit Ourida, son grand-père maternel était un de ces cheiks arabes dont la noblesse est plusieurs fois séculaire. Sans mésalliance, un prince Falnerra

pouvait donc s'unir à la fille de Gérard de Varouze et de Medjine... *Dona* Teresa accueillerait chaleureusement la fiancée choisie par son fils bien-aimé. Ourida ne pouvait d'ailleurs manquer de la charmer car, physiquement et moralement, elle réalisait les dons les plus rares... Le tuteur, le conseil de famille ?... Les révélations qui se préparaient ne manqueraient pas d'aplanir toutes difficultés de ce côté.

Ainsi donc, la situation devenait fort nette. Ourida de Varouze, pour fuir l'insultante recherche de M. d'Artillac, pour échapper aux dangers qu'elle prévoyait, s'était réfugiée chez son fiancé, comme étant son défenseur naturel et le seul auquel, dans son isolement, elle pût avoir recours. Dès qu'elle serait en état de voyager, il la ferait conduire près de *Dona* Teresa qui lui choisirait une retraite dans un couvent, où elle demeurerait jusqu'au jour de son mariage... Et personne n'oserait élever une calomnie contre la fiancée du prince Falnerra, contre celle que la princesse Teresa accueillerait comme sa fille.

Avec un frémissement de joie profonde,  
Salvatore murmura :

« Oui, ma belle petite rose, vous serez à  
moi !... vous serez mon seul amour. »

Ce même jour, vendredi, M<sup>me</sup> d'Artillac, arrivée à la Roche-Soreix dans la journée de mardi, tenait conseil avec son fils, revenu dans la matinée de son expédition à Châtel-Sablou et, naturellement, avec l'indispensable Brigida.

Le coup était fort rude pour Angelica. L'intervention du prince Falnerra menaçait de faire crouler, en partie tout au moins, l'édifice de mensonges et d'intrigues si laborieusement élevé. Depuis deux jours qu'elle se trouvait à la Roche-Soreix, l'aventurière cherchait en vain un moyen d'éviter la catastrophe. Le prince n'était pas homme à se laisser leurrer. Il mettrait tout en œuvre – et il en avait à sa disposition tous les moyens – pour faire rendre justice à la jeune fille qui était venue se mettre sous sa protection.

– Mais comment ont-ils pu entrer en rapport ? répétait la comtesse avec rage, tandis qu'elle

s'entretenait avec sa confidente. Cette Luce affirme, en dépit de mes menaces, qu'elle a tout ignoré, qu'elle n'a rien vu, rien deviné. Réellement, je crois qu'elle dit vrai, car elle n'aurait pas osé... puis elle paraît sincère dans ses dénégations. C'est pourquoi, jusqu'à nouvel ordre, j'ai suspendu pour elle le châtiment, car elle peut encore nous être utile... Mais alors, où et comment ont-ils pu se voir ?

– Eh ! il sera entré dans le parc et l'aura cherchée, tout simplement ! Il y a un endroit de la clôture où l'on passe très bien, quand on est mince et adroit comme lui. C'est par là que cette maudite Claire est partie, elle aussi, n'en doutons pas... Ah ! il avait bien combiné son plan, le beau prince ! Pas moyen de l'accuser... Il n'a pas enlevé la jeune personne... elle s'est enfuie d'elle-même... et cet imbécile de Lionel lui a donné des armes, car elle ne manquera pas de raconter qu'elle a dû quitter la Roche-Soreix pour lui échapper.

– On peut toujours nier.

– Oui... mais cela paraîtra très vraisemblable.

– M<sup>lle</sup> de Francueil dira qu'elle ne s'est aperçue de rien et que Claire ne s'est pas plainte à elle des poursuites de Lionel.

Brigida marmotta :

– M<sup>lle</sup> de Francueil... Je m'en méfie toujours, de celle-là. On a beau la tenir...

En conférant un peu plus tard avec Lionel, en entendant celui-ci développer les considérations qu'il s'était faites à lui-même pendant son séjour à Châtel-Sablon, M<sup>me</sup> de Varouze se rembrunit de plus en plus. Bien mieux encore que son fils, elle savait quelles conséquences fâcheuses résulteraient pour elle de recherches trop attentives dans son existence passée, comme dans celle de sa famille.

– Alors, que faire ?... Voyons, Lionel, as-tu une idée ?

– Je cherche... et je ne vois rien, avec un adversaire de cette force.

– Oui... il faut que ce soit lui... à lui que cette Ourida ait eu recours !

Elle crispa les poings, et son visage se

contractait sous l'empire d'une sourde fureur. En ce moment, elle n'avait plus rien de séraphique, la charmante Angelica. C'est que tous ses rêves menaçaient de s'écrouler... c'est que déjà le plus grisant et le plus fou d'entre eux gisait à terre. Lea, sa blonde Lea ne serait jamais princesse Falnerra.

Aussi quelle haine gonflait l'âme de cette femme pour celle qui était la cause de cet effondrement ! Et en face d'elle, Brigida, Lionel, les yeux pleins de rage, disaient :

– Il faut du moins essayer de lutter, puis nous nous vengerons d'elle plus tard.

– Lutter ? Comment le pourrions-nous ?

– Claire n'apporte pas de preuves à l'appui de ses assertions. Ces papiers d'état civil que, vraisemblablement, le prince va faire demander au consulat, à Constantinople, personne ne peut affirmer qu'ils concernent la femme et les enfants recueillis par toi un après-midi, en gare de Champuis. Ceux que cette femme avait emportés n'existent plus, ni rien de ce qui pouvait faire reconnaître son identité. Ce nom de Lambert, elle



te l'a donné elle-même. Tu affirmeras qu'elle était une aventurière et que ton mari, quand tu lui avais parlé d'elle, s'était refusé à la recevoir. Par charité seulement, tu l'avais gardée avec ses enfants. La fille, une fois sortie de l'enfance, essaye de rééditer les prétentions de la mère. Elle dit s'appeler Ourida de Varouze, être la petite-nièce du défunt châtelain... C'est une jeune personne douée de beaucoup d'aplomb et d'une effronterie sans égale, puisqu'elle n'a pas craint d'aller demander l'hospitalité fort compromettante d'un homme comme le prince Falnerra... Voilà, semble-t-il, le thème sur lequel il nous faudra travailler pour nous défendre contre l'attaque dont nous sommes menacés.

– Nous n'en avons pas d'autre, en effet... Mais allons-nous faire agir Orso pour obliger Claire à réintégrer notre demeure ?

– Non... pas pour le moment du moins. Il faut éviter d'irriter le prince. Tu lui écriras un mot très correct en lui disant que tu viens d'apprendre où se trouvait ta protégée, que tu ne doutes pas qu'il veuille te faciliter la tâche de la ramener dans le

devoir... enfin quelque chose de bien, de flatteur, et qui en même temps montre Claire comme une enfant exaltée, un peu surnoise, se plaignant volontiers de tout et de tous...

Brigida eut un rire sardonique.

– Tu peux penser qu’il s’en moquera, de tout ça ! La petite est trop jolie et lui fera des yeux trop doux pour qu’il accepte de nous la rendre.

Une lueur de haineuse fureur traversa le regard de Lionel. D’une voix dont il contenait les vibrations de colère, le jeune homme répliqua :

– Eh bien ! il se mettrait alors dans son tort, et nous pourrions agir légalement. Comme je vous le disais tout à l’heure, Claire n’a pas de preuves à présenter pour appuyer ses dires.

Angelica dit sourdement :

– Oui, cela irait si elle était seule... ou si elle avait un défenseur ordinaire. Mais j’ai peur du prince Falnerra ! Il est doué d’une énergie peu commune, d’un esprit très pénétrant. Ses relations, son immense fortune lui donnent une puissance presque illimitée. En souvenir de

Gérault, il prendra fait et cause pour celle qui se dit sa fille, et avec d'autant plus de décision que la beauté de Claire, surtout en des circonstances romanesques comme celles-là, ne le laissera probablement pas indifférent.

Lionel serra les poings en murmurant sourdement :

– Ah ! j'en répons !

Sa mère lui jeta un coup d'œil irrité.

– Tu aurais bien dû, toi, ne pas t'occuper d'elle ! Sans la crainte que tu lui as inspirée, elle serait encore ici... et nous n'aurions pas à nous débattre pour sortir de cette terrible impasse !

Lionel leva irrespectueusement les épaules. Brigida intervint sur un ton de colère auquel se mêlait une nuance de triomphe.

– C'est votre faute à tous les deux ! Toi, Angelica, si tu m'avais écoutée autrefois, tu ne craindrais pas aujourd'hui d'être mordue par ce maudit serpenteau. Il se retourne contre toi, maintenant qu'il a grandi. C'était bien à prévoir, avec une nature comme celle de cette petite. Mais

voilà, on a peur des grands moyens... on veut faire des combinaisons, des finesses...

Angelica interrompit la servante d'une voix impatiente et dure :

– Assez ! assez ! Pas de considérations inutiles ! J'ai peut-être eu tort, en effet. Mais sait-on si la suppression pure et simple ne m'aurait pas amené d'autres ennuis ? Après la mort de sa mère, la disparition de son frère, je trouvais le jeu très gros à jouer. Enfin, ce qui est fait est fait ! Il faut tâcher de faire face le mieux possible à la situation, très difficile, mais non désespérée.

Lionel inclina la tête d'un mouvement approbateur.

– Vous dites bien, ma mère... Au pis aller, que peut-on contre vous ? Admettons que Claire se fasse reconnaître comme la fille de Gérard et qu'elle obtienne son émancipation ? Vous soutiendrez toujours énergiquement le point de vue dont je vous parlais tout à l'heure et rien ne pourra prouver que vous n'étiez pas de bonne foi. Quant à la fortune, elle n'y a aucun droit. Ainsi donc, votre honorabilité restera complète.

– Oui. Mais nos relations avec les Falnerra se trouveront brisées... irrémédiablement ! Songe à ce que cette misérable créature a pu raconter au prince ! Et ce n'est pas tout ! Quand on verra que le prince Falnerra et sa mère nous tournent le dos, nous ferons aussitôt figure de pestiférés dans le monde aristocratique où nous avons pris si bien pied. Adieu ton mariage avec M<sup>lle</sup> de Vasselon, Lionel ! Adieu tout... tout ce que nous avons obtenu par des années de patient travail !

Elle tremblait de sourde colère... Et Lionel, très pâle, les lèvres serrées, arpentait la pièce d'un pas saccadé.

Il s'arrêta devant sa mère en disant d'une voix sourde :

– Tirons tout au moins du jeu ce que nous pouvons... c'est-à-dire la fortune et, après tout, une honorabilité intacte, puisque nulle preuve ne sera fournie contre nous. Avec ces appoints, nous agissons ailleurs... N'est-ce pas votre avis ?

– Il le faut bien !... Ah ! quelle atroce déception pour Lea ! Que vais-je lui raconter pour lui expliquer notre rupture avec le prince

Falnerra ?

Lionel eut un sourire cynique.

– Eh bien ! tu lui raconteras toute l’histoire !... Ne faut-il pas qu’elle soit au courant des affaires de la famille ? Elle en a déjà deviné quelque chose, car elle n’est pas sotte... Et les scrupules exagérés ne sont pas son fait, grâce à l’éducation que tu lui as donnée.

Le regard d’Angelica s’assombrit. Si pervertie que fût cette femme, elle reculait devant la perspective de faire connaître à sa fille les moyens employés autrefois pour écarter du comte de Varouze sa nièce et ses petits-neveux.

Lionel sourit de nouveau.

– Je m’en chargerai, moi. Lea, jusqu’ici, n’a été qu’une enfant gâtée. Il est temps qu’elle connaisse un peu les difficultés de la vie et comment on les résout.

M<sup>me</sup> de Varouze ne protesta pas et Brigida approuva d’un énergique mouvement de tête.

Lionel ajouta :

– Donc, ne nous agitions pas, ne nous

inquiétons pas outre mesure. Nous avons envisagé le pire, c'est-à-dire de problématiques recherches dans le passé. En réalité, nous n'avons à craindre que la rupture avec le prince Falnerra. C'est une chose pénible pour notre amour-propre, et fort dure par les conséquences qu'elle entraîne à l'égard d'une partie de nos relations. Néanmoins, nous devons nous estimer heureux de pouvoir nous en tirer à ce compte-là étant donné ce qui existe au fond de cette affaire. En outre, avec ce Giuseppe, qui déteste à la fois Ourida et le soi-disant Michelino, nous avons maintenant un complice dans la place... Quant à la question du petit garçon, elle est heureusement close à jamais, celle-là ! Nous sommes gardés de ce côté. Pas de trace... rien. Orso s'était grimé pour le conduire là-bas... Et le nom du comte Dorghèse a dû égarer les soupçons vers cet estimable gentilhomme, dont l'existence aventureuse n'est un mystère pour personne.

– Cependant, la ressemblance...

– Qu'est-ce que cela signifie, la ressemblance ? Ce n'est pas une preuve, en

justice... Et d'ailleurs, que Claire le reconnaisse pour son frère, si elle veut ! Que nous importe ! Personne ne peut prouver, personne ne prouvera jamais que c'est nous qui l'avons fait enlever... que c'est Orso qui l'a emmené chez Clara Clesini et de là conduit en Sicile. Nous sommes inattaquables de ce côté, je le répète.

Avec un rire aigu, le jeune homme ajouta :

– Le prince peut bien baptiser, s'il le veut, son chanteur Étienne de Varouze... il peut bien faire de la belle Ourida sa favorite... Nous gardons notre secret... et la fortune.

Mais les paroles de Lionel se trouvaient démenties par son regard où s'amoncelaient une rage sourde et la haine... la haine qui bouillonnait en lui contre don Salvatore, depuis qu'il connaissait la présence d'Ourida à Aigueblande.



Dans l'après-midi de ce jour, vers quatre heures, la femme du concierge arriva au château et annonça :

– M. Roux est là, avec trois autres messieurs. Ils demandent à parler à Madame la comtesse.

Angelica, occupée à écrire la lettre pour le prince Falnerra, qu'elle venait de rédiger avec l'aide de son fils, leva la tête et dit avec surprise :

– Trois messieurs, dites-vous ?... Et vous ne les connaissez pas ?

– Il y en a un que j'ai aperçu l'autre jour, devant l'hôtel de Champuis... un grand chauve. Les autres, je ne les ai jamais vus.

M<sup>me</sup> de Varouze échangea un coup d'œil inquiet avec Lionel. Et, raffermissant sa voix, elle ordonna :

– Eh bien, faites-les entrer.

Quand la femme fut sortie, Angelica dit avec un peu d'agitation :

– Que penses-tu que ce soit, Lionel ?... Le prince prendrait-il déjà l'offensive ?

– C'est à craindre...

Un peu pâle, les traits tendus, M. d'Artillac se leva et marcha vers la porte qu'il ouvrit. Quatre hommes entraient dans la pièce voisine. En tête marchait M. Roux, le notaire de Champuis. Ce digne homme semblait quelque peu embarrassé... Il salua Lionel avec une gêne évidente et dit en esquissant une sorte de sourire qui se changea en grimace :

– Nous vous dérangeons, monsieur d'Artillac... Mais il est indispensable...

– Ne vous excusez pas, cher monsieur. Nous sommes tout à votre disposition, ma mère et moi.

Très calme, très maître de lui, avec son sourire le plus doucereux, Lionel saluait les étrangers et s'effaçait pour leur montrer l'entrée de la bibliothèque.

Le notaire s'inclina devant M<sup>me</sup> de Varouze en

balbutiant une nouvelle excuse. Puis il se tourna vers ses compagnons et les présenta successivement :

– M<sup>e</sup> Manet, avocat au barreau de Paris..  
M. Blanguy le juge de paix de notre canton... M<sup>e</sup>  
Legay, notaire à Clermont.

Les trois hommes saluèrent avec quelque raideur. La comtesse, gracieuse et aussi tranquille d'apparence que son fils, demanda :

– Que désirez-vous, messieurs ?... Veuillez vous asseoir et m'expliquer...

M<sup>e</sup> Manet fit quelques pas en avant et dit de sa voix nette, un peu coupante :

– M<sup>lle</sup> Ourida de Varouze m'a chargé de ses intérêts et c'est en son nom que je suis ici aujourd'hui pour les défendre.

La comtesse feignit un étonnement extrême – avec une science consommée, d'ailleurs.

– M<sup>lle</sup> Ourida de Varouze ?... Que me racontez-vous là, monsieur ? J'ignore de qui vous parlez !

Imperturbable, l'avocat répliqua :

– Celle que vous appelez Claire Lambert, si vous le voulez.

– Ah ! Claire !... Cette malheureuse enfant qui s'est enfuie !... Nos recherches nous ont appris qu'elle se trouvait chez le prince Falnerra... Hélas ! pauvre créature ingrate et insensée !

Joignant les mains, Angelica leva au plafond un pathétique regard.

M<sup>e</sup> Manet n'en parut aucunement ému. Il poursuivit :

– La jeune personne en question affirme avoir droit au nom d'Ourida de Varouze, étant fille légitime de Gérard de Varouze, née de son mariage avec une Arabe du nom de Medjine...

Angelica bondit comme sous le coup de l'indignation.

– Comment, elle ose ?... elle ose reprendre à son compte les divagations de sa malheureuse mère ?... Ah ! comme me voilà récompensée du bien que je lui ai fait ! Cette enfant que j'ai recueillie, nourrie, élevée... dont j'ai soigné la mère jusqu'au dernier jour... cette enfant déverse

maintenant sur moi la calomnie... Car, naturellement, elle doit m'accuser d'avoir caché son nom, d'avoir empêché que mon mari la connût ?

– Elle vous accuse, madame, de bien des choses... Mais cela n'est pas l'affaire qui nous amène ici aujourd'hui. M<sup>lle</sup> de Varouze nous a affirmé qu'il existe un testament du comte de Varouze daté du jour de sa mort, écrit en la présence de ladite demoiselle...

Blême tout à coup, les yeux dilatés, M<sup>me</sup> de Varouze se redressa brusquement.

– Que signifie ?...

Lionel, raidi, aussi pâle que sa mère, attachait sur l'avocat des yeux stupéfaits où montait l'angoisse.

Tranquillement, M<sup>e</sup> Manet acheva :

– Nous venons donc le rechercher et en prendre connaissance.

La comtesse protesta d'une voix étranglée par la stupéfaction et une fureur qu'elle contenait avec peine :

– Mais, monsieur, quel conte venez-vous me faire là ?... Mon mari n'avait rien de caché pour moi, et je suis bien certaine qu'il n'a fait aucun testament postérieur à celui que connaît M<sup>e</sup> Roux.

– Nous venons précisément nous en assurer, madame... et vous prions, à cet effet, de nous mener à l'appartement qui fut celui de M. de Varouze.

Devant la froide assurance de l'avocat, M<sup>me</sup> de Varouze et Lionel sentaient l'angoisse les envahir de plus en plus... Cet homme semblait sûr de son fait... Et pourtant, ce qu'il racontait là était impossible ! Comment le comte aurait-il pu écrire ce testament ?... Comment Ourida aurait-elle pu pénétrer près de lui ?

Angelica, se redressant brusquement, dit avec un accent de dignité outragée :

– Venez donc, messieurs, puisque vous avez cru devoir écouter les racontars calomnieux de cette enfant pétrie d'ingratitude... et, je le crains bien, hélas ! complètement dévoyée ! Mais je vous avertis que, une fois ses mensonges bien constatés, M<sup>lle</sup> Claire Lambert, devenue indigne

de ma pitié, sera poursuivie par moi en diffamation !

– C'est entendu, madame.

Le ton sèchement narquois de M<sup>e</sup> Manet fit tressaillir Angelica. Sans rien ajouter de plus, elle précéda l'avocat et ses compagnons que suivit Lionel. Brigida, qui se tenait près de la porte et avait tout entendu, se joignit au cortège. À l'oreille du jeune homme, elle chuchota :

– Crois-tu que c'est vrai ?

Il répondit, les dents serrées :

– Cet homme-là paraît trop sûr de lui pour qu'il n'y ait pas quelque chose de sérieux là-dessous.

L'escalier gravi dans un complet silence, Angelica se dirigea vers l'appartement du défunt, ouvrit la porte du fumoir et dit à ceux qui la suivaient :

– C'est ici.

Ils entrèrent, M<sup>e</sup> Manet le premier. Celui-ci demanda :

– La chambre est à côté ?

M<sup>me</sup> de Varouze répondit affirmativement... Alors l'avocat se dirigea vers la portière, la souleva et s'avança jusqu'au milieu de la vaste pièce, dont il fit le tour d'un coup d'œil rapide qui s'arrêta sur l'une des statues ornant la cheminée, de chaque côté d'une fort belle pendule Louis XVI en marbre décoré de bronzes.

Se tournant vers ses compagnons, il dit gravement :

– Voici, messieurs, la statue de la Justice qui garde le dépôt dudit testament... Maître Roux, vous qui avez été le notaire du défunt, voulez-vous bien en prendre connaissance ?

Le notaire de Champuis s'avança, la mine un peu ahurie... M<sup>e</sup> Manet saisit alors la statue, et la renversant, présenta le dessous du socle au regard du tabellion... Celui-ci lut tout bas... puis eut un haut-le-corps, une exclamation étouffée...

Angelica et Lionel, les traits crispés, attachaient sur la statue des yeux où passait une angoisse affolée.



M<sup>e</sup> Manet, toujours impassible, se tourna vers le notaire de Clermont, un grand vieillard à mine imposante, que la scène paraissait fortement intéresser.

– Maître Legay, voulez-vous prendre connaissance de ce testament et nous en donner lecture à haute voix ?

M<sup>e</sup> Legay se rapprocha, parcourut rapidement les lignes inscrites sous le socle, puis lut posément, en détachant les syllabes avec netteté :

« Au cas où l'on empêcherait le notaire, que j'ai l'intention de demander, d'arriver jusqu'à moi, j'écris ici mes dernières volontés. Je lègue à ma petite-nièce Ourida de Varouze, fille de mon cher neveu Gérard, la partie de la forêt dite « les Hautes Buttes » et la ferme de la Hêtraie ; à son frère Étienne une somme de cinq cent mille francs et le château de la Roche-Soreix avec ses dépendances et ses meubles, sauf ceux acquis depuis mon second mariage. Tout le reste de ma fortune, meubles et immeubles, appartiendra à ma fille Lea. Ce testament annule toutes dispositions

prises antérieurement en faveur de la comtesse de Varouze et de son fils.

« 23 novembre 1900.

« Marcien, comte de VAROUZE. »

On entendit une sorte de grognement furieux. Brigida, debout entre la chambre et le fumoir, tenait d'une main la portière soulevée, tandis que l'autre se crispait sur le chambranle. Qui l'eût regardée en ce moment aurait vu un visage convulsé par la rage.

Angelica et Lionel, eux, restaient immobiles, comme rivés sur place. Tous deux étaient livides et, sous leurs paupières baissées, ils dissimulaient le désespoir et la terreur qui, les saisissant jusqu'aux moelles, se laissaient voir dans leur regard.

M<sup>e</sup> Manet fit observer avec une calme ironie :

– Eh ! voilà un homme qui ne paraissait pas avoir une excessive confiance dans son entourage !... Qu'en dites-vous, monsieur le juge de paix ?

M. Blanguy, petit homme bedonnant aux yeux vifs et scrutateurs, jeta vers la mère et le fils un coup d'œil méfiant.

– Je suis de votre avis, cher maître... C'est... hem ! c'est assez compromettant pour ledit entourage, ce testament-là !

Mais, déjà, M<sup>me</sup> de Varouze se ressaisissait. D'un mouvement brusque, elle s'avança, la tête redressée, une soudaine montée de sang aux joues. Sa voix s'éleva, frémissante, indignée.

– Quoi donc, c'est sur cet odieux écrit, sur ce faux criminel que vous prétendez bâtir votre invraisemblable et calomnieuse histoire, monsieur ?... Eh bien ! moi, j'affirme que cela n'a jamais été écrit par mon mari !

M<sup>e</sup> Manet se tourna vers le notaire de Champuis, dont l'attitude se faisait de plus en plus embarrassée.

– Maître Roux, reconnaissez-vous ici l'écriture de votre défunt client ?

– Il me semble... oui... vraiment... Elle est tremblée, comme celle d'un homme malade, très

affaibli... Les caractères sont très petits, par suite de la nécessité de faire tenir ce nombre de lignes dans un espace restreint... Il sera facile de comparer avec les pièces que j'ai dans mon étude... Mais la signature, en tout cas, ne laisse aucun doute. Elle est fort caractéristique, ainsi que vous pouvez le voir, messieurs...

Le juge de paix, qui s'était rapproché du notaire de Clermont pour examiner à son tour le singulier testament, eut un hochement de tête affirmatif.

– Écriture, signature, tout cela peut s'imiter, dit Angelica.

M<sup>e</sup> Manet riposta tranquillement :

– Le tribunal appréciera... Nous avons accompli notre mission, qui consistait à reconnaître et à mettre en lieu sûr le testament dont l'existence nous avait été affirmée par M<sup>lle</sup> de Varouze, ma cliente. Celle-ci le produira devant les juges qui statueront sur l'affaire.

Là-dessus, après un salut fort sec. M<sup>e</sup> Manet quitta la pièce, suivi de ses compagnons, dont M<sup>e</sup>

Legay portait sous son bras la statue de la Justice.

M<sup>e</sup> Roux venait en dernier... M<sup>me</sup> de Varouze s'élança vers lui et posa sur son poignet une main impérieuse.

– Ce testament est faux ! dit-elle d'une voix sifflante. C'est une odieuse tromperie !... Vous vous en rendrez compte monsieur... vous qui êtes le notaire de la famille et que n'aveugle pas le parti pris !

M<sup>e</sup> Roux balbutia :

– J'espère... oui, madame... sincèrement... Le fait est singulier, en effet... Mais la signature...

– Un testament semblable peut s'attaquer, en tout cas !... Il n'est certainement pas valable !

– Mais si... très valable... inattaquable... du moins à première vue... Peut-être, à l'examen... je vous salue, madame !

Et le notaire de Champuis s'empressa de rejoindre ses compagnons.

Machinalement, Angelica les suivit jusqu'à l'escalier. Là, elle les regarda descendre et disparaître. Alors elle se détourna, d'un

mouvement de somnambule. Son fils était derrière elle... et, un peu plus loin, Brigida s'appuyait au mur en tordant avec violence son tablier de toile bleue.

La voix d'Angelica s'éleva, rauque, méconnaissable :

– C'est pire que nous le pensions : elle avait des armes... et on lui enseigne à s'en servir...

Brigida haleta :

– La gueuse !... ah ! la gueuse !

Lionel, dont le visage était décomposé, parut faire un violent effort sur lui-même... Il passa la main sur son front en murmurant :

– Je crains qu'il n'y ait pas de lutte possible... Nous avons été joués... terriblement joués par cette petite fille.

– Mais comment a-t-elle pu arriver jusqu'au comte, à ce moment-là ?... Il y avait toujours quelqu'un dans les alentours... Brigida, Martin ou moi... Serait-ce Martin qui aurait trahi ?

Brigida secoua la tête.

– Qui sait !... Le misérable nous a pourtant soutiré de l’argent, depuis ce temps-là !

Angelica dit en frémissant :

– Il est capable, s’il nous voit pris, accusés, de révéler ce qu’il sait en se faisant payer par l’autre partie.

Lionel répliqua :

– Il s’en garderait bien, car il est fort compromis, lui aussi. N’a-t-il pas été votre complice dans cette séquestration ?... Et puis... je ne sais pas, moi, ce qui s’est passé au moment de la mort du comte... et si cet homme y a joué un rôle...

Angelica tressaillit. Mais la femme de charge dit avec une cynique franchise :

– Oui, il était là... il le tenait avec moi, quand ta mère l’a calmé pour toujours. Non, bien sûr, il ne dira rien.

Angelica, le visage blêmi, fit quelques pas sur le palier ; puis elle se tourna vers son fils :

– Il faut que nous retournions dès aujourd’hui à Paris. Ces misérables vont certainement porter

plainte contre nous et nous pouvons être arrêtées l'un de ces jours, Brigida et moi. Auparavant, il est indispensable de mettre en ordre nos affaires et d'avertir Orso pour qu'il disparaisse. En outre, Ricardo et Sephora pourront nous donner de bons conseils... Nous devons aussi emmener Luce de Francueil. Sa présence ici est maintenant inutile. Puis il est préférable qu'elle n'ait pas de rapports avec la justice... Je la remettrai entre les mains de Sephora, qui s'arrangera pour la dérober aux recherches dans le cas où les défenseurs d'Ourida s'aviseraient de demander son témoignage.

Brigida grommela en tendant le poing dans la direction de la maison de Mahault :

– Je suis bien sûre qu'elle savait quelque chose de tout ça, la Luce !... Cette Claire du diable n'a pas vécu avec elle pendant neuf ans sans lui raconter ses histoires !

– Il est certain que...

Angelica songea un moment, les sourcils froncés. Puis un éclair de menace et de fureur passa dans son regard, tandis qu'elle murmurait :



– Sephora lui fera payer ses trahisons... Car en admettant même qu’Ourida, se défiant d’elle, lui ait caché ce qu’elle projetait, ce qu’elle avait fait dans le passé, cette femme, qui nous hait, n’a certainement apporté aucun zèle à la surveillance que nous lui avons confiée et n’a pu que favoriser secrètement ce qui pouvait nous nuire. Donc, elle mérite un châtement... Sephora verra lequel doit lui être infligé.

Brigida demanda :

– Alors, je vais préparer notre départ ?

– Oui, nous prendrons le train ce soir.

– Dis donc, Angelica, il y a des choses qu’on pourrait emporter ?... Des choses qui valent cher...

– Impossible ! Oublies-tu que l’inventaire a été fait après la mort du comte ?... N’aggravons pas notre situation. Elle est déjà assez terrible comme cela... Mais, enfin, nous lutterons jusqu’au bout. Notre réputation est excellente, heureusement, car ce sera un bon atout. Au contraire, Ourida s’est mise dans son tort en

allant demander l'hospitalité, la protection du prince Falnerra. Nous avons, en outre, dans nos relations, des magistrats influents, des hommes politiques... La partie n'est pas encore perdue pour nous !

Après le premier moment d'effondrement, M<sup>me</sup> de Varouze se reprenait, redevenait la terrible jouteuse qui, jusqu'alors, patiemment, tenacement, avait renversé tous les obstacles pour atteindre au but rêvé... Elle mit sa main sur l'épaule de son fils en disant avec énergie :

– Allons, Lionel, à l'œuvre !... Préparons nos armes, nous aussi... défendons-nous. Cette fortune, nous ne l'abandonnerons pas ainsi, après des années de possession !... Et si nous sommes vaincus... souvenez-vous bien de cela, vous deux... que jamais, du moins, on ne sache la vérité sur la disparition du petit Étienne !... Ce sera notre vengeance ! Toujours Ourida ignorera que ce Michelino est son frère.

– Je ne dirai rien, tu peux en être sûre, déclara farouchement Brigida.

– Moi non plus, dit Lionel. Mais il ne faudrait

pas qu'Orso parle, lui.

– Je me charge de le lui défendre...  
Maintenant, au travail ! Je vais prévenir M<sup>lle</sup> Luce de son départ... Une nouvelle qui ne lui sera pas fort agréable, je pense !

Non, elle ne le fut pas pour la pauvre femme qui venait de subir tant d'angoisses en ces quelques jours... D'une voix un peu étouffée par la surprise et l'inquiétude elle répéta :

– Vous m'emmenez à Paris ?

– Oui, mademoiselle... Votre charmante Claire s'apprête à nous causer de graves ennuis. Se faisant passer pour la petite-nièce de mon mari, elle prétend, à l'aide d'un faux testament, nous contester la propriété d'une bonne partie de la fortune laissée par M. de Varouze... Mais tout cela, vous le savez probablement mieux que moi ?

Son regard scrutait la physionomie de son interlocutrice. Mais il n'y lut que le plus sincère étonnement.

– Un faux testament ?... Claire ?... Que

signifie ?

– Cela signifie que des hommes de loi, envoyés par le prince Falnerra, protecteur de cette jeune personne, viennent de venir pour saisir dans la chambre de mon mari une statue, sous le socle de laquelle une habile main de faussaire avait écrit un testament donnant à Claire et à son frère une considérable partie des biens du défunt comte... Mais ils se trompent, ces individus, s'ils croient que je ne saurai pas me défendre ! Je vais partir pour Paris, avec Brigida et mon fils... et je vous emmène, mademoiselle, car vous n'avez plus rien à faire ici, où du reste vous ne pourriez demeurer seule. Je vous remettrai entre les mains de la *signora* Clesini, qui s'occupera de voir clair dans vos rapports avec cette fille d'aventurière, et qui paraît bien marcher sur les traces de sa mère. Je ne vous cache pas que votre conduite, en cette affaire, me paraît fort suspecte... mais je laisserai à mon amie Sephora le soin d'en juger, car d'autres soucis me réclament.

M<sup>lle</sup> de Francueil eut un long frémissement. La tête un peu redressée, elle dit avec un accent de

froide sincérité :

– Je puis vous affirmer une fois de plus que je n'ai rien su... que Claire a gardé tous ses secrets.

– Mais vous avez bien dû les deviner ?... en partie du moins ?

– J'ai compris que ces enfants devaient être parents du comte de Varouze et que vous aviez intérêt à ce que celui-ci ne connût pas leur présence... Vous voyez que je vous parle en toute franchise. Mais j'ai toujours refusé, ne pouvant rien pour elle, d'entendre les confidences de Claire. Voilà pourquoi cette enfant ne m'a jamais dit un mot de ses projets, dont, je puis vous en faire le serment, je n'avais rien deviné.

Angelica fut sans doute convaincue, car elle n'insista pas. Elle dit brièvement :

– C'est bon... Préparez-vous. Brigida va vous apporter une petite malle.

Et elle quitta le vieux logis.

Restée seule, M<sup>lle</sup> de Francueil se laissa tomber au hasard sur une chaise. Voyons, rêvait-elle ?... Que signifiait cette histoire de testament ?... Un

testament écrit sous le socle d'une statue...  
Comment Claire en avait-elle eu connaissance ?

Il était faux, avait dit M<sup>me</sup> de Varouze... M<sup>lle</sup> Luce se doutait bien du contraire. Mais la comtesse ne lui ayant donné aucune explication, elle se trouvait en face d'une énigme impossible à résoudre.

Pourtant, de ce qui venait de lui être dit, et d'une certaine agitation qu'elle avait remarquée dans la physionomie d'Angelica, en dépit de ses efforts pour conserver un air tranquille, M<sup>lle</sup> de Francueil concluait que la soi-disant Claire Lambert avait dû prendre vigoureusement l'offensive... Claire, ou plutôt celui à qui elle était allée se confier.

Un frémissement d'angoisse agita le corps amaigri de M<sup>lle</sup> Luce. M<sup>me</sup> de Varouze, en venant au cours de ces derniers jours l'interroger, la presser de questions insidieuses, au sujet de sa jeune compagne, n'avait pas manqué de faire les remarques les plus malveillantes au sujet de la fugitive. M<sup>lle</sup> Luce, qui connaissait l'âme très noble et très délicate de la jeune fille, restait

persuadée que celle-ci n'avait songé, en quittant la Roche-Soreix, qu'à fuir un danger deviné, en même temps que l'oppression d'un joug insupportable. Mais vers quel autre péril avait-elle couru, sans le savoir, la malheureuse enfant ?... M<sup>lle</sup> de Francueil se souvenait du prince Falnerra qu'elle avait entrevu à la Roche-Soreix, neuf ans auparavant. Ce jeune homme de vingt ans était déjà l'être le plus séduisant qu'on pût imaginer... Aujourd'hui, dans sa pleine virilité, avec le prestige de son rang, de son génie musical, du cadre somptueux de son existence, il devait être passionnément aimé, recherché, adulé comme une idole... Et c'était à lui que la pauvre enfant se confiait, demandait secours et protection !... À lui, un viveur sans doute, et en tout cas, vu son âge et sa situation, le plus dangereux des défenseurs !

À cette pensée, M<sup>lle</sup> de Francueil sentait une poignante souffrance la serrer au cœur... Sa petite Claire, si pure et si complètement inexpérimentée !... Le prince Falnerra avait sans doute promis de lui faire rendre justice... et elle lui avait ingénument donné sa confiance, pauvre

enfant qui ne voyait autour d'elle aucun appui et qui avait dû accueillir avec tant de joie l'aide que lui offrait ce grand seigneur aimable et charmeur, dont son innocence ne pouvait suspecter le désintéressement.

Ah ! que n'avait-elle mieux veillé sur cette jeune et ravissante créature confiée à ses soins !... que n'avait-elle provoqué ses confidences, au lieu de les écarter !... Claire, si franche, lui aurait tout dit de ses projets... et elle, avec son expérience de la vie, aurait empêché la fatale imprudence de se commettre.

Oui... mais alors, il y aurait eu Lionel ?

Eh bien ! elle aurait défendu Claire contre lui... elle ne l'aurait pas quittée d'un instant...

Un gémissement s'étouffa dans la gorge de la pauvre femme. Non, hélas !... non, elle n'aurait pu rien faire... Claire, demeurant à la Roche-Soreix, eût été aussi bien en danger qu'en se réfugiant à Aigueblande.

« Seigneur, vous seul pouvez la sauver, ma pauvre petite ! » songea-t-elle en un grand élan



de foi et de douleur.

Et elle resta là, prostrée, le corps agité de frissons, pensant maintenant au changement d'existence qui se préparait pour elle ; son âme martyrisée tressaillit de répulsion et d'une sorte de terreur, à l'idée de revoir Sephora, la femme qui la torturait savamment depuis des années... parce que, jadis, Luce de Francueil avait eu le malheur d'être aimée d'un homme infidèle à ses serments envers Sephora Galbi, la belle danseuse devenue infirme.

Et la malheureuse victime songeait en frémissant d'effroi :

« Que va-t-elle imaginer encore pour me faire souffrir davantage ?... pour me mettre à nouveau, et peut-être plus cruellement encore, aux prises avec ma conscience, comme je l'ai été pendant ces années où il a fallu me faire en quelque sorte la complice de cette odieuse comtesse de Varouze, dans l'intrigue que je devinais autour de la pauvre jeune femme et de ses enfants ? »

Ourida ne vit pas don Salvatore, le lendemain de cet après-midi où il l'avait accompagnée dans les jardins. Mais le prince lui envoya Michelino et la jeune fille, de nouveau, ressentit l'impression très vive que lui avait produite la vue de cet enfant. Bien qu'elle fût toute jeune encore au moment où était mort son père, elle conservait très net dans sa mémoire le souvenir de la physionomie de Gérard, d'ailleurs fort caractéristique. Or, elle en retrouvait les traits, plus fins, encore dépourvus de virilité, dans celle de Michelino... Et la nuance de la chevelure achevait de rendre plus frappante la ressemblance. C'étaient bien là les cheveux fauves de Varouze, que possédait aussi Ourida, mais avec une teinte plus foncée, plus chaude que chez le jeune garçon.

« Ah ! il faudra qu'elles parlent !... qu'elles

disent ce qu'elles ont fait de mon frère, ces misérables ! songeait-elle fiévreusement. Et si c'était lui vraiment... si Michelino et Étienne ne font qu'un... ah ! quel bonheur ! »

Elle ajoutait aussitôt, avec un violent battement de cœur :

« Un bonheur que je « lui » devrais encore... car sans sa charité, son exquise générosité, que serait-il devenu, ce pauvre enfant ? »

Michelino, la veille, lui avait raconté en détail son histoire... et tous deux s'étaient trouvés d'accord pour célébrer avec un fervent enthousiasme la chevaleresque bonté de don Salvatore. Dès lors, la secrète sympathie qui les attirait l'un vers l'autre s'était augmentée encore et ils avaient éprouvé une grande joie à se retrouver le lendemain sous la colonnade, où Alberta, la femme de chambre, avait installé avec sollicitude la jeune fille confiée à ses soins.

Ourida espérait voir encore cet après-midi celui qui, sans qu'elle en eût conscience, occupait toute sa pensée. Involontairement, elle guettait l'apparition de l'élégante silhouette masculine...

Mais le prince ne parut pas. Ourida en ressentit une sorte de détresse. Elle éprouvait un singulier, un ardent désir de revoir ces fiers yeux bruns dont le regard l'émouvait si profondément... si étrangement... ces yeux qu'elle aimait, ce sourire qui donnait un tel charme au beau visage fin et viril à la fois... Et pourtant elle songeait, le cœur serré par une subite angoisse :

« Comment puis-je souhaiter qu'il se dérange ainsi pour moi ? Déjà le voilà engagé dans de tels ennuis, à cause d'une pauvre orpheline sans fortune, sans parenté, sans relations... alors que lui est un si haut personnage... »

Maintenant qu'elle se reprenait, après le saisissement des premiers jours, elle se rendait mieux compte de la situation qu'occupait dans le monde celui qui s'était constitué si généreusement son défenseur. Jusqu'alors, enfermée dans la triste et pauvre existence imposée par M<sup>me</sup> de Varouze, elle était fort ignorante de la vie... Mais tout à coup, elle se trouvait transportée dans un cadre de somptuosité patricienne, entourée du confort le plus raffiné.

Par Alberta, par Michelino, elle entendait parler du prince Falnerra avec la plus admirative déférence, et raconter les hommages, la considération dont il était l'objet dans les milieux les plus haut placés... Lui-même apparaissait autre que dans le parc de la Roche-Soreix, à la jeune fille anxieuse et troublée... Aujourd'hui surtout, quand elle songeait à lui, une sorte de crainte s'emparait d'elle, mêlée à une émotion profonde et presque douloureuse. S'il était venu en cette fin d'après-midi, elle n'aurait pu l'accueillir avec la spontanéité des jours précédents. Une gêne singulière, dont elle ne s'expliquait pas la nature, l'aurait paralysée devant celui qu'elle appelait du fond du cœur, avec une brûlante gratitude, « mon sauveur ».

Elle dormit fort peu cette nuit-là. Bien des pensées la tourmentaient... Elle songeait à M<sup>lle</sup> Luce... à Étienne... à la lutte qui était engagée maintenant. Qu'allait faire M<sup>me</sup> de Varouze ? qu'imaginerait-elle pour se défendre ? Puis l'orpheline se demandait quelle serait désormais son existence. Don Salvatore lui avait dit que sa mère chercherait un couvent où elle pût vivre

comme dame pensionnaire... Mais plus tard, que ferait-elle ? La princesse Falnerra, sans doute, s'occuperait d'elle... Peut-être voudrait-elle la marier... mais dans plusieurs années, naturellement. Elle était beaucoup trop jeune encore... Ah ! quelle tristesse d'être seule dans la vie, sans père, sans mère, sans personne sur qui s'appuyer ni répandre les réserves d'affection d'un cœur aimant, lui-même avide de tendresse !

Ourida enfouit dans l'oreiller son visage sur lequel glissaient des larmes... Et dans sa détresse, une seule figure surgissait comme une vision consolante : celle de don Salvatore, avec le regard qu'il avait eu la veille pour elle... le regard sous lequel le sien s'était baissé, involontairement. Pourvu qu'il restât son ami, toujours !... qu'il ne se lassât pas bientôt de cette petite Ourida si différente certainement des personnes de son entourage !

Oui, avec son amitié, elle ne se sentirait jamais seule, ni malheureuse... Mais s'il devait un jour s'écarter d'elle... la dédaigner...

À cette pensée, elle frissonna de nouveau et

eut l'impression d'un grand froid qui s'insinuait en elle.

Après cette nuit d'insomnie, la jeune fille se trouvait passablement nerveuse et fatiguée le lendemain matin, quand le docteur Lartigues vint la voir. Néanmoins, l'état général parut au médecin suffisamment amélioré pour autoriser le voyage jusqu'à Paris, ainsi qu'il en donna le prince Falnerra après sa visite à la convalescente.

– Dans les conditions ordinaires, je ne la jugerais pas assez forte encore, ajouta-t-il, mais votre Altesse m'a parlé l'autre jour de sleeping...

– Oui, j'en ai fait retenir un... Et une automobile ira la conduire directement à Clermont, où elle prendra le train avec la femme de chambre.

– Je ne vois en ce cas aucun inconvénient à permettre ce départ...

Et, à part lui, le docteur songeait que les avantages, par contre étaient indéniables. Excellent homme et bon père de famille, il n'avait pu voir cette enfant touchante et

délicieuse sans être profondément ému et charmé. La complète innocence de la fugitive ne faisait pour lui aucun doute. D'autre part, le châtelain d'Aigueblande se montrait en apparence, d'une correction parfaite... Mais le vieux médecin connaissait la vie et se disait avec une tristesse inquiète que deux êtres jeunes et séduisants entre tous, comme ceux-là, ne pouvaient manquer de voir l'amour surgir entre eux... Et quel pouvoir n'aurait-il pas, ce beau prince Falnerra au regard volontaire et terriblement charmeur, sur l'orpheline qui devait voir en lui son sauveur, et le seul ami qu'elle eût au monde ?

Comme s'il devinait les pensées qui hantaient l'esprit du docteur Lartigues, voilà que don Salvatore dit tout à coup, en regardant attentivement son interlocuteur :

– Vous devez trouver que la situation de M<sup>lle</sup> de Varouze est bien délicate, docteur ?

– Il est vrai, prince, que...

– Mais que vouliez-vous qu'elle fît, la pauvre enfant ? Et moi-même, pouvais-je lui refuser l'entrée de ma demeure ?



Le médecin dit vivement :

– Oh ! je ne blâme pas Votre Altesse !... et elle non plus, pauvre petite ! En de telles circonstances, ni elle, ni Votre Altesse ne pouviez agir autrement... Néanmoins, il se trouvera des gens pour trouver là matière à calomnie...

– Vous serez très aimable, docteur, de m'informer du nom de ces gens-là dès que vous le connaîtrez, car on ne calomniera pas impunément la fiancée du prince Falnerra.

Le docteur ouvrit des yeux stupéfaits.

– La fiancée de... ?

– Certainement. M<sup>lle</sup> de Varouze ne vous paraît-elle pas douce d'assez de perfections pour que je souhaite en faire ma femme ?

– Oh ! certes, certes !... On ne peut rêver plus de beauté, plus de charme... Votre Altesse me permettra de la féliciter de tout cœur... Et je suis bien heureux pour M<sup>lle</sup> de Varouze, qui m'inspire une si grande sympathie...

– Une sympathie fort méritée, car il n'est pas d'âme plus pure, plus idéalement belle... Aussi

ai-je pour elle le plus profond respect et me serais-je considéré comme le dernier des misérables, si j'avais profité de son inexpérience et de ma situation à son égard.

– Je suis très heureux, prince... très heureux de vous entendre dire cela...

Le docteur prit congé de don Salvatore avec une déférence plus grande qu'à l'ordinaire. La loyauté qu'il avait sentie chez lui, la noblesse chevaleresque de sa conduite enthousiasmaient secrètement le vieillard, toujours charmé quand il rencontrait un beau caractère.

« Je crois que M<sup>lle</sup> de Varouze ne sera pas à plaindre, songeait-il avec émotion. Quel rêve pour elle, pauvre enfant ! Un conte des *Mille et une Nuits* !... D'ailleurs, elle paraît fort digne d'une telle chance... Et quelle douche sur les calomniateurs, qui déjà sans doute apprêtent leurs flèches venimeuses ! Ah ! je ne leur conseille pas de s'y risquer !... car le prince Falnerra m'a l'air d'un homme avec lequel il ne fait pas bon d'avoir à lutter, quand il se fâche ! »

Dans l'après-midi de ce jour, Alberta vint

prévenir Ourida que le prince lui demandait quelques moments d'entretien... La jeune fille, assise sur la terrasse, laissa glisser d'entre ses doigts le livre qu'elle parcourait. Son teint pâli se colorait de rose et ses lèvres frémirent un peu en répondant :

– Dites à Son Altesse que je la recevrai quand il lui plaira.

Puis elle se leva, presque machinalement, et alla s'appuyer à la balustrade sur laquelle s'épanouissaient en floraison pourpre et rose d'énormes géraniums lierres.

Son cœur battait avec violence... Une gêne qu'elle n'avait jamais encore éprouvée se saisissait d'elle. Et pourtant, elle frémissait de joie à la pensée de « le » revoir.

Un instant plus tard, Salvatore apparaissait sur la terrasse. Il vint à la jeune fille qui se tournait vers lui, rougissante, les cils palpitants sur ses yeux pleins d'émoi, de lumière et laissant voir un embarras qui la rendait plus charmante encore.

– Je suis très heureux, mademoiselle, de venir

vous apporter une bonne nouvelle...

Il lui prenait la main et, très profondément troublé lui-même, attachait un regard d'ardente admiration sur ce visage dont l'enivrant souvenir ne l'avait pas quitté depuis deux jours.

– ... Par une dépêche envoyée hier, mais qui ne m'est parvenue que ce matin, M<sup>e</sup> Manet m'apprend que le testament de votre grand-oncle est en lieu sûr.

Ourida eut une exclamation de joie.

– Enfin !... Quel bonheur ! Le pauvre oncle, de là-haut, voit donc ses dernières volontés réalisées... et les coupables punis, ou en voie de l'être !

– Ils le sont déjà, par l'effondrement de leurs plans odieux.

– Oui, c'est vrai... Et grâce à Votre Altesse ! Qu'aurais-je pu, seule, contre ces êtres habiles et sans scrupules ?

Il sourit en la considérant avec une émotion profonde.

– Peu de chose, en effet. Vous aviez affaire à

trop forte partie, ma pauvre petite rose.

La chaude douceur avec laquelle ces mots furent prononcés, la caresse passionnée du regard firent courir dans les veines d'Ourida un frisson étrange. L'impression fut à la fois délicieuse et effrayante... Comme sous l'empire d'un vertige, la jeune fille ferma les yeux... La voix prenante, la voix dont elle aimait toute les inflexions, même les plus impérieuses, continuait :

– Nous aurons facilement gain de cause, avec cette pièce en notre possession... Bientôt, vous serez chez vous dans le château de vos ancêtres... chez vous ou chez votre frère, ce qui est la même chose. Nous verrons aussi à connaître la vérité pour ce pauvre Étienne que je voudrais tant rendre à votre affection...

Les cils bruns se levèrent lentement, découvrant ce regard de reconnaissance fervente qui, l'avant-veille, avait si profondément ému et troublé Salvatore... D'une voix qui tremblait, Ourida murmura :

– Votre Altesse me comble de ses bienfaits... Je demanderai à Dieu qu'il veuille bien acquitter

mon immense dette de gratitude...

Il l'interrompit d'un ton à la fois et impatient vibrant de chaude émotion :

– Voulez-vous bien me dire, mademoiselle de Varouze, ce que signifient ces appellations cérémonieuses ?... Je n'ai voulu être pour vous, dès notre première rencontre, que don Salvatore... votre ami le plus dévoué, le plus sincère. Auriez-vous donc maintenant cette amitié à charge, par hasard ?

– Oh ! pourriez-vous penser...

La protestation jaillissait des lèvres d'Ourida avec une spontanéité dont l'ardeur aurait suffi à éclairer Salvatore, s'il n'avait été déjà fixé sur les sentiments de la jeune fille à son égard.

– Alors, pourquoi me traitez-vous en étranger ?... Quelle idée a donc passé dans cette tête charmante ?

Elle baissa les yeux en devenant tout à coup très pâle. Le retard de Salvatore, sa voix qui frémissait de passion jetaient en elle un trouble, une sorte d'ivresse qui effrayaient son âme

délicate.

– ... Je vais vous le dire... car je devine toutes vos pensées, Ourida. Votre imagination est partie en campagne au sujet de ma situation, de mon rang, de mes habitudes, qui, songiez-vous, élevaient une barrière entre nous. Peut-être aussi vous êtes-vous dit : « Le prince Falnerra, si aimable en ce moment, aura vite fait de trouver ennuyeuse une petite fille comme moi et me laissera bientôt de côté... »

Une vive montée de sang vint colorer le visage d'Ourida... Salvatore rit doucement et, se penchant, entoura de son bras les épaules frissonnantes.

– Vous avez beau me cacher vos yeux... cela ne sert à rien, ma petite rose très aimée. Il sera fort désagréable, qu'en dites-vous, d'avoir un mari auquel vous ne pourrez rien dérober de vos pensées ?

Cette fois, elle les ouvrit très grands, ses beaux yeux pleins de stupéfaction et de joie éperdue, qui interrogeaient en même temps que la voix balbutiante :

– Un mari ?

– Mais oui... moi, si vous voulez bien m'accepter comme tel.

– Oh !... don Salvatore !

Il n'avait pas besoin d'autre réponse que cette exclamation de bonheur, et ce regard d'amour fervent, de confiance entière, sans limites.

– Ma chérie !... Ourida, je serai votre défenseur pour toute la vie.

Elle laissait tomber sa tête sur l'épaule de Salvatore, et celui-ci baisait les boucles fauves qui se trouvaient à portée de ses lèvres. Mais il retenait les mots trop passionnés qu'il ne se sentait pas le droit de prononcer encore, tant qu'Ourida serait sous son toit, sous sa seule protection... Et, dominant sa joie enivrante, il parlait à la jeune fille de son départ, qui aurait lieu le lendemain, de l'accueil maternel que lui ferait la princesse Teresa...

– Mais approuvera-t-elle notre mariage ? demandait Ourida avec inquiétude.

– Rassurez-vous, ma mère veut tout ce que je



veux... Et d'ailleurs, comment ne vous aimerait-elle pas, ma petite enchanteresse ?... Quant à moi, je prendrai la route de Paris dès que j'aurai vu M<sup>e</sup> Manet et conféré avec qui de droit au sujet de la plainte que vous allez déposer contre M<sup>me</sup> de Varouze. L'affaire sera, je pense, jugée dans ce département, où se sont passés les faits délictueux qui motiveront le procès... M<sup>e</sup> Manet, d'ailleurs, la prendra en main et la conduira selon toutes les règles, car il est très fort juriste... donc, ne vous faites aucun souci, chère Ourida. Vous avez un fiancé qui vous aime plus que tout au monde et qui souhaite ardemment vous faire oublier les tristes jours vécus par vous jusqu'ici. Bientôt, je l'espère, votre frère vous sera rendu... Et, de moi, vous ferez un homme heureux !...

La tête un peu relevée, elle l'écoutait avec une ardente émotion qui étincelait dans les admirables prunelles veloutées, où l'amour très pur et très confiant se laissait voir ingénument... Salvatore dit tout bas, si bas qu'elle ne l'entendit pas :

– Ma petite bien-aimée, vos yeux me rendent fou !

Et, détournant un peu son regard enivré, il conduisit Ourida à son fauteuil, s'assit près d'elle, causa avec une apparente liberté d'esprit... alors qu'il sentait en lui s'agiter un être nouveau, un homme qui venait d'abdiquer son indépendance pour se mettre sous le joug de l'amour, sous le joug de cette enfant aux yeux pleins de lumière, de candeur et de troublant mystère, qui serait demain une femme au charme incomparable, dont le pouvoir le dominerait, lui qui jusqu'alors avait gardé un cœur indépendant qu'aucun assaut n'avait pu ébranler.

Au mois de décembre de cette année-là, un sensationnel procès fut jugé aux assises de Clermont. Une femme, portant par son mariage un des noms les plus anciens de la province, et tenue elle-même, jusqu'alors, comme parfaitement honorable, était accusée d'avoir séquestré son mari infirme, dans les derniers temps de sa vie, pour empêcher qu'il ne connût la présence de la veuve et des enfants d'un neveu très aimé. Des présomptions plus graves pesaient même sur elle. Mais il manquait là une preuve que, jusqu'à ce jour, les avocats de la partie adverse n'avaient pu recueillir.

La personnalité de l'accusée, connue et estimée dans le pays, reçue à Paris dans les meilleurs milieux aurait suffi à motiver l'affluence des curieux dans la salle des assises, bondée comme aux plus grands jours. Mais celle

des accusateurs excitait plus encore l'intérêt de ceux qui étaient venus, non seulement de la ville et des alentours de la Roche-Soreix, mais de Paris même, pour voir juger cette affaire assez banale en apparence, et cependant passionnante par certains côtés... Car ces accusateurs n'étaient autres que le prince Falnerra et sa femme, née Ourida de Varouze.

Depuis son mariage, qui s'était accompli à Rome en grande solennité, trois mois auparavant, la jeune princesse avait très peu paru dans le monde, car les nouveaux époux prolongeaient leur lune de miel dans le domaine que le prince possédait en Toscane. On ne la connaissait donc pour ainsi dire pas à Paris. Sa beauté fut ainsi, pour la plupart de ceux qui se trouvaient là, une sensationnelle révélation... Quant aux avocats et aux juges, ils en perdirent visiblement quelque peu de leurs moyens, au secret amusement de M<sup>e</sup> Manet qui, assis près de l'avocat célèbre chargé de plaider pour la partie civile, se frottait parfois les mains avec une apparence de vive satisfaction.

Au banc des accusés, M<sup>me</sup> de Varouze gardait une attitude tranquille et digne... Mais parfois, sous les paupières demi-baissées, filtrait un regard de haine qui se dirigeait vers don Salvatore, et surtout vers Ourida.

La jeune femme, peu accoutumée encore à l'impression que produisait sa saisissante beauté, mise en valeur par une toilette d'une sobre élégance, avait peine à dominer sa confusion en se voyant l'objet de l'attention générale. La présence de Salvatore lui donnait heureusement un peu d'assurance, et ce fut de façon très nette, avec une émouvante simplicité, qu'elle répondit aux questions du président, quand vint le moment de sa déposition. De nouveau, et cette fois devant un auditoire palpitant d'intérêt, elle refit le récit de son existence, déjà entendu par le juge d'instruction. Sa voix frémissait d'émotion en parlant de sa mère, la douce Medjine morte de faiblesse et de chagrin, de son frère, mystérieusement disparu, de la vie si pénible que lui avait faite M<sup>me</sup> de Varouze et sa servante Brigida, assise elle aussi au banc des accusés. La salle tout entière se tint passionnément attentive

quand elle raconta de quelle façon elle avait pu arriver jusqu'au comte de Varouze, et comment le pauvre homme avait écrit ce testament qui, de l'avis général, contenait une accusation contre l'entourage du malade... c'est-à-dire sa femme, Brigida et le valet de chambre.

Ce dernier, qui vivait dans l'aisance à Asnières, avait été interrogé sans résultat. Il assurait n'avoir rien remarqué de suspect dans la conduite de la comtesse et de Brigida à l'égard de l'infirmes... Mais une enquête faite à son sujet révélait bientôt que cet homme s'était trouvé mêlé, une vingtaine d'années auparavant, à une affaire de faux, de détournements, compliquée d'un crime. Une influence mystérieuse avait écarté de lui les soupçons... Peu de temps après, il entra comme valet de chambre au service de la comtesse de Varouze.

D'autres domestiques, qui se trouvaient à la Roche-Soreix en même temps que lui et furent cités par le juge, affirmèrent que Martin avait toute la confiance de la comtesse, et, seul avec elle, soignait le châtelain. Ils déclarèrent en outre

que personne, en dehors dudit Martin, de M<sup>me</sup> de Varouze et de la femme de charge, n'avait vu l'infirmes depuis les premiers jours d'octobre jusqu'au 28 novembre, date de sa mort. Et ce témoignage fut corroboré par plusieurs personnes, entre autres le médecin et le curé de Champuis. Tous deux reconnurent avoir été appelés seulement une fois que tout était fini et n'avoir pas été admis près du malade depuis environ deux mois, la comtesse prétendant que son mari ne voulait plus voir de médecin et qu'il se sentait trop fatigué pour recevoir personne.

Le juge d'instruction, trouvant suffisantes les charges contre Martin, l'avait fait arrêter. Mais l'ancien valet ne se trouvait pas aujourd'hui près de celles dont il avait été le complice. Malade, il n'avait pu être transporté... D'ailleurs, il persistait dans ses dénégations et expliquait par des jeux de Bourse, pratiqués à l'aide des économies faites au service des Varouze, l'aisance dont il jouissait.

Un témoin, dont la déposition eût pu offrir une importance capitale, demeurait introuvable. M<sup>lle</sup> de Francueil, partie de la Roche-Soreix avec M<sup>me</sup>

de Varouze, son fils et la femme de charge, les avait quittés en arrivant à Paris « sans vouloir dire où elle se rendait », prétendait la comtesse.

Ourida et ses défenseurs n'étaient pas dupes de cette explication. Pour eux, M<sup>lle</sup> Luce avait été cachée, afin qu'on ne pût demander son témoignage – ce qui prouvait que les coupables craignaient celui-ci. L'avocat de la princesse Falnerra ne manqua pas de faire ressortir la singularité suspecte d'une disparition si opportune. En outre Orso Manbelli, le cousin de l'accusée, l'ex-tuteur d'Ourida, semblait s'être, lui aussi, complètement volatilisé. Pourtant, les renseignements obtenus sur lui par une enquête faite en Italie avaient démontré que le personnage pouvait à bon droit être soupçonné. On l'avait connu, à Rome, à Florence et dans d'autres villes, comme un chevalier d'industrie, prêt à toutes les besognes ni délicates pour se procurer l'argent nécessaire à sa passion du jeu. Cependant, soit chance, soit habileté, il avait toujours su échapper à l'action de la justice... depuis dix-neuf ans, il avait quitté son pays. Pendant quelques années, sa piste était perdue. On la retrouvait ensuite à



Paris, où il vivait largement, s'occupant « d'affaires »... mot élastique sous lequel peuvent se cacher les entreprises les plus malhonnêtes. Mais, là encore, la justice n'avait pu découvrir aucune preuve.

Quant à Angelica, les renseignements obtenus à son sujet avaient appris qu'elle était la fille d'une danseuse de dernière catégorie, la petite-fille d'un triste individu, voleur et faussaire, condamné au bagne pour la fin de ses jours. Coquette, insinuante, douée du plus dangereux esprit d'intrigue, elle avait réussi à se faire épouser par le faible et aveugle Félix d'Artillac, en le persuadant qu'elle était la fille adoptive d'un peintre en assez grand renom à Florence, lui-même subjugué par la fascinante créature au point de se prêter à tous ses plans machiavéliques... M. d'Artillac, de santé délicate, ayant abusé en outre de l'alcool et de la morphine, était mort sept ans plus tard, ne laissant en apparence à sa veuve et à son fils aucune fortune. Peu de temps, après, ceux-ci se présentaient à la Roche-Soreix où la plus généreuse hospitalité leur était offerte par le

comte de Varouze – la future victime d'Angelica.

Contre celle qui avait été la *signorina* Manbelli, les enquêteurs avaient recueilli des témoignages qui la montraient fausse, perfide, dépourvue de tous scrupules, prête à tous les expédients pour arriver à son but. Elle avait mené à Florence et à Rome une existence fort peu édifiante, mais en la dérochant sous des dehors de parfaite honnêteté... Enfin, diverses personnes, et parmi elles des camarades d'atelier de Félix, affirmaient que celui-ci, vers la fin de sa vie, demeurait invisible pour tous, sa femme déclarant qu'il ne voulait recevoir personne.

– Décidément, vous craigniez beaucoup pour vos deux maris les rapports avec le dehors ! fit observer le président à l'accusée, quand, aux assises, M<sup>e</sup> Baron, avocat de la partie civile, fit ressortir cette similitude au moins suspecte.

Angelica resta impassible en apparence, et répliqua posément qu'elle n'avait toujours eu en vue, dans l'un et l'autre cas, que d'épargner à de pauvres malades exténués d'inutiles fatigues.

Mais, au fond d'elle-même, quelle rage, quelle

terreur bouillonnaient !... Sa situation lui apparaissait dans toute sa gravité. On connaissait maintenant toute sa vie d'intrigues et d'hypocrisie, qui donnait une force nouvelle à l'accusation portée contre elle. Ainsi elle se voyait enserrée d'un réseau qu'elle ne pouvait briser, car les mailles en avaient été artistement tressées par les soins du prince Falnerra et de son collaborateur M<sup>e</sup> Manet, qui n'avaient pas ménagé la peine et l'argent pour recueillir tous les renseignements, tous les témoignages susceptibles d'aider à leur œuvre de justice.

Un nouveau coup fut porté à l'aventurière par la déposition des concierges de la Roche-Soreix. Ces gens, grassement payés pour surveiller à la fois M<sup>lle</sup> Luce et Ourida, et n'ayant plus rien à attendre de ce côté, racontèrent de quelle façon odieuse M<sup>me</sup> de Varouze exploitait l'ancienne institutrice et l'enfant qu'elle avait soi-disant recueillie, en leur imposant un travail au-dessus de leurs forces, avec une nourriture insuffisante. Les recommandations de la comtesse pour que personne du dehors ne pût entrer en rapport avec elles parurent aussi fort suspectes aux juges

quelles que fussent à ce sujet les explications de l'accusée.

– Tout cela témoignait d'une grande crainte que l'enfant parlât... racontât ce qui s'était passé, déclara le président.

Mais la comtesse riposta :

– Je connaissais les idées de M<sup>me</sup> Lambert, je savais qu'elle les avait inculquées à sa fille... Quoi d'étonnant à ce que je prisse mes précautions pour que cette enfant ne répandît pas ces mensonges, qui pouvaient me nuire gravement – ce qui m'est, hélas ! bien prouvé aujourd'hui !

Le président se tourna vers le prince Falnerra.

– Voici un témoin qui va nous éclairer... Voulez-vous nous dire, prince, dans quelle circonstance vous avez connu M<sup>lle</sup> de Varouze, il y a neuf ans ?

Don Salvatore fit alors le récit de sa rencontre avec la petite Ourida. Il nota combien lui avait paru singulière la crainte de l'enfant à l'égard de la comtesse, et cette défense qui lui avait été faite

au sujet de tout ce qui pouvait dénoncer son origine arabe.

– Qu’avez-vous alors supposé à ce sujet ? demanda le président.

– J’avoue n’avoir accordé à cet incident qu’une attention assez fugitive. La physionomie très remarquable de cette enfant, sa voix d’un timbre rare, m’avaient intéressé ; mais j’étais trop jeune encore pour pousser plus avant mes réflexions... et, en outre, je n’avais à ce moment aucun motif pour suspecter la bonne foi de M<sup>me</sup> de Varouze.

– Quand avez-vous commencé d’avoir des soupçons à ce sujet ?

– Il y a quelques mois, lorsque, cherchant une voix de femme pour interpréter une de mes œuvres, je me suis souvenu de cette mystérieuse petite fille. Ce qu’elle m’avait dit me frappa beaucoup plus alors qu’autrefois, et m’inspira une secrète méfiance contre M<sup>me</sup> de Varouze. Voilà pourquoi je résolus d’entrer directement en rapport avec elle...

Et don Salvatore raconta de quelle façon il avait atteint son but... puis comment il avait pris en main la défense de la jeune fille dont le père avait peut-être jadis sauvé sa vie et celle de sa mère en venant opportunément à leur aide.

Des murmures d'approbation se firent entendre dans la salle. L'assistance, à grande-peine, se retenait d'applaudir le chevaleresque grand seigneur qui, par lui-même et par le rôle qu'il avait joué dans cette affaire, excitait le plus vif enthousiasme.

Il était tard. Quelques témoins, cités pour ce jour-là, n'avaient pu arriver à temps. La fin de l'audience fut remise au lendemain... On emmena M<sup>me</sup> de Varouze, pâle mais toujours calme, et Brigida, très vieillie en ces quelques mois, affaissée moralement et physiquement. Cette créature, grossière et arrogante devant la faiblesse, perdait tout ressort en se voyant près de sa perte.

Le prince et sa femme montèrent dans l'automobile qui les attendait pour les emmener à Aigueblande. Une seconde voiture était destinée

à M<sup>e</sup> Baron et à M<sup>e</sup> Manet qui logeaient au château.

Fatiguée par la longue séance, et surtout par l'émotion, Ourida appuyait sa tête contre l'épaule de son mari... Et elle dit tout à coup en étouffant un soupir :

– Salvatore, nous ne saurons rien pour mon petit Étienne !... Ces femmes ne parleront pas !

M<sup>me</sup> de Varouze et Brigida avaient toujours, en effet, répondu obstinément quand on les interrogeait au sujet du petit garçon :

– Nous ignorons ce qu'il est devenu... Nous ne sommes pour rien dans sa disparition.

Salvatore répliqua, en baissant amoureusement les beaux yeux pleins d'angoisse qui se levaient sur lui :

– Ne te tourmente pas, chérie, nous y arriverons. Je mettrai en chasse les gens les plus habiles... et surtout je ferai rechercher cet Orso Manbelli... Car si cet homme a disparu, ne peut-on raisonnablement supposer qu'il devait avoir à son actif quelque acte délictueux se rapportant à

notre affaire ?

– En effet... Mais ce peut être autre chose que l'enlèvement d'Étienne.

– Évidemment. Toutefois, il y a beaucoup de chances pour que nous trouvions en lui l'auteur de cet enlèvement. Cousin d'Angelica Manbelli, autrefois son fiancé, comme nous l'a révélé l'enquête, il est ensuite devenu son complice, ainsi que nous le prouve le choix fait par elle de cet homme pour ta tutelle. Nous savons également, par le témoignage des domestiques de la comtesse, que ce Manbelli venait souvent la voir depuis son installation à Paris... Il est donc tout naturel d'imaginer que la comtesse, ayant besoin d'un complice pour faire disparaître ton frère, a eu recours à cet individu... Et, de plus, ne pouvons-nous penser qu'il a également aidé à la disparition de M<sup>lle</sup> de Francueil ?

– Pauvre M<sup>lle</sup> Luce !... Qu'en ont-ils fait ? Là encore, il n'y a pas moyen d'obtenir la vérité de ces misérables femmes !

– Nous arriverons aussi à la connaître, sois-en persuadée. Ses frères eux-mêmes la recherchent



de leur côté, ainsi qu'il ressort de la lettre que m'a écrite le vicomte de Francueil, après avoir vu son nom cité dans le cours du procès... Mais il faut convenir que ton ancienne compagne est une bien mystérieuse personne, ma petite Ourida ! Pourquoi cette subite disparition, il y a vingt ans ?... sans aucune explication pour ses frères, sans que ceux-ci aient jamais eu la moindre nouvelle d'elle ? Où se cachait-elle si bien qu'ils n'aient jamais pu la retrouver, en dépit de toutes les recherches ?

– Elle était à la Roche-Soreix... sous la domination et la surveillance de M<sup>me</sup> de Varouze.

– Oui... mais cela ne nous apprend pas le motif de ce silence à l'égard de ses frères, ni de l'esclavage accepté par elle.

– Non, je ne comprends pas... Jamais elle ne m'a parlé de sa famille. Mais je me souviens fort bien que Brigida, lors de son dernier séjour à la Roche-Soreix, lui a dit avec son air de méchanceté narquoise : « Eh bien ! mademoiselle, il marche bien, M. le vicomte ! Le voilà ambassadeur à Rome... Ce serait bien

dommage, savez-vous, de briser une si belle carrière ! » La pauvre demoiselle est devenue toute pâle et a fermé un instant les yeux. Mais elle n'a pas dit un mot... Et Brigida s'est mise à ricaner, en marmottant : « Elle sera toujours bien sage, avec ça. »

Salvatore hocha la tête.

– C'est étrange... excessivement étrange. Quand nous serons à Rome, je me mettrai en rapport avec M. de Francueil, et peut-être pourrons-nous arriver à éclaircir cette singulière situation.

Au début de l'audience, le lendemain, le président, qui tenait un papier à la main, déclara :

– Messieurs de la cour et du jury, je dois vous communiquer un document qui m'est parvenu il y a quelques heures... L'un des inculpés, le sieur Martin Dulaurier, est mort hier à l'infirmerie de Fresnes. Auparavant, il a fait des aveux complets, recueillis par un juge d'instruction qui m'en a envoyé immédiatement le texte.

On put voir, à cet instant, blêmir le teint d'Angelica. La femme de charge, elle, jeta vers les juges un regard d'animal traqué, dont l'éloquence était significative.

D'une voix posée, le président lut les aveux *in extremis* de l'ancien valet de chambre. Martin racontait comment, se trouvant compromis autrefois dans une vilaine affaire, il avait été sauvé par l'entremise d'un individu assez mystérieux, un Italien qu'on appelait Marco et qui se faisait volontiers la providence des gens ayant maille à partir avec la justice. Se trouvant sans situation, il avait peu de temps après été placé, par les soins du même individu, au service du comte de Varouze. « Poste de confiance », lui avait dit Marco... Martin saisit très vite ce qu'on attendait de lui et, peu scrupuleux, sachant d'ailleurs que son sauveur le tenait par une preuve de ses précédents méfaits qu'il lui suffisait de mettre entre les mains de la justice, il accepta de devenir le complice d'Angelica dans la surveillance qu'elle exerçait autour de son mari et les « soins » particuliers qu'elle lui donnait... Dans sa confession, le valet de chambre racontait

comment le pauvre homme avait été lentement intoxiqué. Une exceptionnelle force de résistance lui avait seule permis de tenir aussi longtemps... Mais voici que, pris sans doute de défiance, il s'était avisé de refuser les bienfaisants remèdes de sa femme. Alors celle-ci avait recouru aux grands moyens. Un soir, tandis que le malade semblait sommeiller, elle était doucement entrée dans sa chambre, avec Brigida et Martin, et, pendant que ceux-ci maintenaient les membres du malheureux, elle lui avait fait une piqûre massive de morphine. M. de Varouze avait eu le temps de reconnaître ceux qui étaient là et leur avait crié : « Assassins ! Assassins ! » Puis il était retombé sur son lit... et la mort était venue très vite.

« J'affirme que ceci est toute la vérité, ajoutait Martin, et devant Dieu qui va me juger, je regrette d'avoir été le complice d'un crime horrible envers un homme très bon, qui était pour moi un maître excellent. Mais j'aimais l'argent, et M<sup>me</sup> de Varouze me payait très largement les services que je lui rendais. Après la mort de M. le comte, j'ai reçu encore une grosse somme qui m'a permis de vivre dans l'aisance. Je désire que

L'on donne aux pauvres cette fortune mal acquise.

« Quant aux enfants qui vivaient avec leur mère dans la maison de Mahault, je n'ai jamais rien su de précis à leur sujet. Mais M<sup>me</sup> de Varouze m'avait bien recommandé de ne pas les laisser arriver jusqu'à son mari, en me donnant des raisons qui m'avaient bien paru des mensonges... Puis j'avais remarqué la ressemblance du petit garçon avec un jeune homme dont M. le comte avait la photographie dans un tiroir de son bureau, et aussi avec certains portraits de famille qui se trouvaient dans un des salons.

« Voilà tout ce que je sais, j'en fais le serment. »

Et sous ces aveux écrits de la main du juge, l'ancien valet avait péniblement tracé son nom : Martin Dulaurier.

Toute la salle, frémissante, avait écouté la lecture avec une attention ardente... Et quand le président se tut, les regards se tournèrent vers les accusés, s'appesantirent avec un mépris indigné sur Angelica, livide, frissonnante, visiblement

terrassée par ce coup final, et sur sa complice dont le teint devenait verdâtre, tandis qu'un frisson la parcourait des pieds à la tête.

Du fait de ces aveux, la tâche de l'avocat des accusés devenait plus difficile. Le jury ne se laissa pas émouvoir par une plaidoirie habile, qui ne pouvait effacer l'impression produite par les faits dont l'avocat de la partie civile sut mettre en relief toute l'odieuse duplicité, toute la criminelle préméditation... À l'unanimité, Angelica Manbelli, comtesse de Varouze, reconnue coupable d'avoir séquestré et fait mourir son mari, fut condamnée à la réclusion perpétuelle, et Brigida à vingt ans de la même peine, pour complicité active.

## **Deuxième partie**

# 1

Sur le Corso Vittorio-Emanuele, dans la lumière vibrante, les équipages se croisaient, à cette heure de l'après-midi qui était l'heure élégante, celle à laquelle les riches Palermitains et les étrangers fortunés avaient coutume de se montrer sur cette voie fréquentée. Les piétons, plus ou moins envieux, ou simplement curieux, se distraient de ce passage incessant, de la vue des toilettes portées par les élégantes étrangères ou les nobles dames siciliennes... Parmi eux, un jeune homme et une jeune fille, vêtus avec une certaine élégance, paraissaient vivement s'intéresser à ce va-et-vient, à cette atmosphère de luxe et de richesse. Dans leur regard luisait le désir avide et, parfois, la jeune fille laissait échapper une phrase dans ce genre :

– Dire que, sans cette misérable Ourida, je serais peut-être aujourd'hui la première entre



toutes ces grandes dames !

Son compagnon ne répondait pas ou levait légèrement les épaules. Mais sa physionomie s'assombrissait encore davantage et, instinctivement, son poing se crispait sur la canne qu'il tenait à la main.

La jeune fille dit tout à coup :

– Tiens, Lionel, voilà Marcia Tegrini.

Elle désignait, dans une voiture qui passait, la belle cantatrice vêtue de velours vert émeraude, coiffée d'un feutre blanc garni de plumes noires. Elle semblait lasse et soucieuse... Le jeune homme glissa vers elle un regard railleur et ricana légèrement.

– En voilà encore une qui ne doit pas porter en son cœur la princesse Falnerra !... Elle est ta sœur en désillusion... et probablement en rancune, Lea.

Une lueur haineuse jaillit des yeux bleus de la fille d'Angelica.

– Rancune n'est pas un mot assez fort... pour moi, du moins. Cette Ourida est cause de notre déchéance sociale, du brisement de tous nos

rêves. Sans elle, ma mère serait toujours libre et honorée... Tu aurais épousé Marie-Thérèse de Vasselon... et moi, peut-être...

Lionel ricana de nouveau.

– N’aie pas trop de regrets de ce côté. Le prince Falnerra n’était pas facile à prendre... Mais si, toi, tu accuses Ourida de nos malheurs, je suis plutôt porté à voir en lui le principal auteur de cette catastrophe... Car Ourida, seule, pauvre, inexpérimentée, n’aurait pu lutter contre nous si elle n’avait trouvé un tel défenseur.

Lea riposta, d’un ton de mauvaise humeur :

– Tu dis cela parce que tu as un caprice pour elle.

– Je ne le nie pas... C’est, d’ailleurs, un sentiment de ce genre qui te porterait à l’indulgence envers le prince. Mais nous ne pouvons nous y arrêter, ayant tous deux promis à notre mère de la venger.

Lea ne répliqua rien. Un peu pâle, les lèvres serrées, elle avança un moment en silence... Puis, paraissant secouer une absorbante préoccupation,

elle demanda :

– Ainsi, la Tegrini a été appelée par le prince Falnerra pour les répétitions de son oratorio ?

– Il paraît... Elle loge dans la villa de Tebani, qui appartient à don Salvatore.

– Je me demande ce qui intéresse tant Sefhora, dans cette nouvelle ?

– Peut-être, se doutant que cette femme doit détester Ourida, songe-t-elle à se servir d'elle pour parvenir à nos fins... Elle est très forte en combinaisons stratégiques, la *signora* Clesini !

– Pour le moment, elle ne nous a expliqué encore que bien peu de chose de son plan... Pourquoi, au fond, nous a-t-elle envoyés ici, Orso, toi et moi ?

– Tu sais bien que nous sommes chargés de « les » surveiller... de noter toutes les particularités favorables à notre cause. C'est ainsi que j'ai pu lui apprendre la récente arrivée du comte Dorghèse... Or, d'après ce qu'elle m'en a dit, celui-ci doit être le pire ennemi de son cousin le prince Falnerra.

Lea tressaillit et devint plus pâle encore.

Elle dit d'une voix troublée :

– Oui... parce qu'il est ruiné... et que, le prince mort, il deviendrait son seul héritier. Orso m'a parlé de cela, à mots couverts.

Lionel eut un sourire sardonique.

– Don Cesare a l'air de lui inspirer un singulier effroi, à ce brave Orso... Je m'imagine qu'il y a dû avoir autrefois quelque chose entre eux... quoique notre cousin le nie toujours. Mais après tout, cela le regarde, et...

Brusquement, Lea mit sa main sur le bras de son frère.

– Eux ! dit-elle d'une voix sifflante.

Une automobile passait, pilotée par un chauffeur qui, ainsi que le valet de pied assis près de lui, portait la livrée bleu sombre et blanche du prince Falnerra. Dans la voiture, dont l'arrière était découvert, se trouvaient don Salvatore et sa femme, très regardés, très admirés, salués avec le plus déférent empressement.

Deux regards de haine, pourtant, les

effleurèrent au passage. L'un, celui de Lionel, s'adressait au prince qui, juste à ce moment, se penchait pour adresser quelques mots à Ourida ; l'autre, celui de Lea, visait la jeune femme dont la beauté s'affirmait triomphalement, dans cette ambiance de lumière, de parfums, dans le cadre que lui faisaient le luxe aristocratique de l'équipage et l'élégance discrète de sa toilette.

Lionel eut une soudaine montée de fureur au cerveau en songeant :

« Dire qu'ils sont heureux !... qu'ils s'aiment... Ah ! les désunir !... les séparer !... « lui » prendre cette merveilleuse Ourida ! »

Lea, très pâle, avançait maintenant comme une somnambule. Elle emportait, pour en nourrir pendant des jours son désespoir et sa haineuse rancune, le souvenir du beau visage d'homme qui, en souriant, s'était penché vers la jeune femme aux yeux magnifiques... Le sourire, discrètement amoureux, était le plus charmeur qui se puisse voir. Et il avait enfoncé dans le cœur de Lea toutes les flèches de la plus atroce jalousie.

Le frère et la sœur, absorbés dans leurs pensées, avançaient maintenant en un complet silence. Ils sortirent ainsi de la ville et, à quelque distance, s'arrêtèrent près d'une légère automobile qui semblait attendre au bord de la route.

Sur le siège, lisant un journal, se tenait un homme entre deux âges, petit et maigre, aux cheveux un peu longs et à la grande barbe brune. À la vue des jeunes gens, il plia son journal et grommela :

– Eh bien ! vous m'avez fait attendre, vous autres !

Lionel riposta :

– Que voulez-vous, nous avons besoin d'un peu de distraction, mon bon Orso ! La vie n'est pas gaie, dans cette bicoque où nous attendons le bon plaisir de la *signora* Clesini !

– Vous ne l'attendrez plus longtemps maintenant.

– Que voulez-vous dire ?

En baissant la voix, Orso répondit :

– À peine étiez-vous partis que j’ai reçu une dépêche. Sephora s’annonce pour jeudi... avec M<sup>lle</sup> de Francueil.

Lea eut une exclamation et Lionel répéta d’un ton stupéfait :

– Avec M<sup>lle</sup> de Francueil ?... Eh ! que veut-elle faire de cette ruine ?

– Sans doute a-t-elle imaginé quelque diabolique combinaison, où la pauvre femme doit jouer un rôle.

Lionel jeta au cousin de sa mère un coup d’œil surpris et légèrement méfiant.

– Pourquoi dites-vous « la pauvre femme » ?

– Parce que Sephora, à mon avis, dépasse les bornes dans sa vengeance. Cette malheureuse est au fond complètement innocente. Le seul coupable est le comte Dorghèse... Or, celui-ci, la *signora* Clesini le laisse fort tranquille tandis qu’elle s’acharne sur M<sup>lle</sup> de Francueil. C’est une injustice criante... et une lâcheté.

Lionel eut un froid sourire.

– Mon cher, je vous conseille de ne jamais

dire pareille chose devant notre amie... Il suffirait même que je lui répète ce propos pour qu'elle vous ait en exécration. Et vous pouvez voir de quelle façon elle se venge, la belle Sephora !

Orso leva les épaules.

– Naturellement que je n'irai pas le lui dire en face, et que je ne parlerais pas ainsi devant des étrangers. Après tout, elle nous est fort utile, elle était dévouée à ta mère et j'apprécie son intelligence, son coup d'œil très prompt, son habileté à monter une combinaison... Mais cela ne m'empêche pas d'avoir mon avis sur certaines de ses façons d'agir.

– Vous êtes libre, en effet. Mais ma mère, elle, avait adopté avec enthousiasme les idées de son amie au sujet de Luce de Francueil.

La physionomie d'Orso s'assombrit... Entre ses dents, il murmura :

– Ce n'est pas ce qu'elle a fait de mieux... et je le lui ai dit un jour.

Tandis que les deux hommes échangeaient ces paroles, Lea s'était assise sur le siège de derrière.



Lionel prit place près d'Orso, et celui-ci remit en marche la légère voiture qui s'éloigna rapidement sur la route ensoleillée.

Le prince et la princesse Falnerra se trouvaient depuis deux mois dans leur palais de Sicile. Don Salvatore avait mis la dernière main à son oratorio et maintenant il s'occupait de le faire interpréter, avec le concours d'une des plus célèbres « scholas » romaines et celui d'artistes renommés, parmi lesquels, en dehors d'Ourida et de Michelino se trouvait Marcia Tegrini.

Ce n'était pas sans un violent combat contre elle-même que la belle Vénitienne avait décidé de répondre par l'affirmative à l'invitation du prince qui lui offrait l'hospitalité dans sa villa de Tebani, située à une dizaine de kilomètres du palais. Bien qu'à ce moment Ourida lui fût encore inconnue, elle haïssait à l'avance cette jeune femme dont le prince Falnerra était fou, disait-on. Mais le désir de revoir celui qu'elle aimait, de vivre pendant quelque temps dans la

même atmosphère, peut-être aussi l'âpre curiosité de connaître la femme qui avait enfin conquis ce cœur indifférent, l'emportèrent bientôt sur toute autre considération... Et Marcia s'installa à Tebani, pour le temps nécessaire aux répétitions de l'oratorio « Annonciation ».

Don Salvatore vint courtoisement lui souhaiter la bienvenue, le lendemain de son arrivée. Elle retrouva chez lui l'amabilité un peu hautaine de naguère, avec une nuance de réserve plus accentuée... Dès ce moment-là Marcia eut l'impression – confirmée par la suite – que tout flirt entre eux, même le plus banal, serait écarté par lui.

Elle fut reçue le lendemain au palais et présentée à la princesse. Devant cette jeune femme parée de toutes ses séductions, la Vénitienne crut défaillir de jalouse colère. Il lui fallut faire appel à toute son énergie pour répondre au gracieux accueil d'Ourida, pour dissimuler cet orage de passion désespérée qui s'agitait en elle, à la vue du beau couple amoureux... Toutefois, la jeune princesse eut la

sensation d'une hostilité venant de cette belle femme dont, par contre, le regard prenait une trop brûlante douceur en s'arrêtant sur don Salvatore.

– La *signora* Tegrini ne me plaît pas beaucoup, confia-t-elle à son mari, après le départ de la cantatrice, avec la spontanéité qui lui était habituelle.

Il sourit en répliquant :

– Tu changeras peut-être d'avis en la connaissant mieux... C'est une personne assez intelligente, de bonne tenue pour une femme de théâtre. Au reste, il ne s'agit pas d'avoir des relations suivies avec elle. Nous sommes en rapports d'artistes... et tu peux être assurée, ma petite rose chérie, que je ne supporterai pas près de toi une personnalité quelque peu équivoque.

– Oh ! je le sais bien, mon cher Salvatore !... Comme tu le dis, Marcia Tegrini me plaira mieux sans doute quand je la connaîtrai davantage.

Avec une grâce caressante, elle se blottissait entre les bras de son mari... Et lui, en la contemplant amoureusement, songeait avec un

mélange de dédain et de pitié un peu ironique :

« Cette pauvre Marcia, comme elle doit être jalouse !.. Mais elle devrait bien se surveiller pour qu'on ne s'en aperçoive pas. »

Et il ne s'attarda pas davantage sur cette pensée. Pourtant, il avait fort bien compris les sentiments qui agitaient la Vénitienne. Mais il n'y attachait pas d'importance. La souffrance des femmes qui l'aimaient l'avait toujours laissé indifférent. « Tant pis pour elles », pensait-il. Et maintenant il s'en souciait moins que jamais, étant tout absorbé dans sa passion pour Ourida.

En fait, les deux jeunes gens oubliaient volontiers le reste du monde. Depuis quelques mois, Ourida vivait dans un rêve enivrant. L'amour dominait cette âme ardente, si longtemps privée d'affection. Mais elle se laissait en outre griser par le pouvoir qu'elle possédait sur l'époux très épris, par le cadre et les détails de sa nouvelle existence. À celle-ci, elle s'était faite rapidement, la petite paria de la Roche-Soreix... et elle semblait se trouver dans son élément parmi les élégances raffinées qui plaisaient au prince

Falnerra. Certes, au fond, son âme restait pure et sérieuse ; mais l'adoration de son mari, les hommages admiratifs qui l'accueillaient dès qu'elle paraissait dans le monde, l'atmosphère de somptuosité princière où elle se mouvait en reine et maîtresse, une secrète joie orgueilleuse de se sentir belle entre toutes et de voir à ses pieds un homme tel que Salvatore... tout cela faisait passer un souffle d'ivresse en ce jeune cœur soudainement jeté de la solitude morale, qu'accompagnaient les privations physiques, dans la fournaise de l'amour le plus passionné, au milieu de tous les raffinements de l'existence.

Néanmoins les deux époux, dans leur félicité, n'oubliaient pas Michelino. Ils se montraient affectueux et pleins de sollicitude pour le jeune garçon, en qui Ourida, secrètement reconnaissait son frère... Aucun indice, pourtant, n'était venu la confirmer dans cette croyance. Obstinement, M<sup>me</sup> de Varouze et Brigida avaient continué d'affirmer que la disparition d'Étienne n'était pas leur fait, Orso Manbelli, que le prince soupçonnait d'avoir été le complice des deux femmes dans cette affaire, demeurait introuvable... Le paysan à qui,

jadis, avait été confié l'enfant, n'avait pu rien apprendre de nouveau... et don Salvatore, après une enquête approfondie, avait dû se convaincre que cet homme était de bonne foi. Tout espoir de faire la lumière sur le sort d'Étienne et sur les origines de Michelino semblait donc perdu... Aussi le prince et Ourida se félicitaient de n'avoir pas révélé leurs espoirs au jeune garçon, dont la sensibilité extrême eût vivement souffert d'une déception.

Il vivait calme et heureux, le blond Michelino, dans cette atmosphère si favorable à sa nature délicate et tendre, qui réunissait en un même culte don Salvatore et la jeune femme aux regards affectueux, à la parole pleine de douceur. Le père Gellini avait toujours en lui un excellent élève. Sous la direction du prince et de Lormès, le secrétaire, il continuait son éducation musicale et, assidûment, étudiait sa partie dans l'oratorio... La première fois que Marcia Tegrini l'entendit, elle s'exclama :

– Quelle voix ravissante !... Je comprends l'enthousiasme de Votre Altesse !

– N'est-ce pas ? dit le prince en souriant. Mais qu'allez-vous dire quand vous aurez entendu ma femme ?

La cantatrice glissa vers Ourida un regard très sombre. La jeune princesse, à quelques pas d'elle, était assise dans un grand fauteuil profond. Sa pose, d'une grâce très naturelle, un peu nonchalante, mettait en valeur la souple élégance de sa personne. Ses boucles fauves, retenues autour du front par une ferrennière d'or incrustée d'émeraudes, tombaient sur le cou d'une blancheur satinée qu'entourait un collier formé de perles d'un orient admirable... Accoudée à l'appui du fauteuil, la joue contre sa main, la jeune femme semblait rêver en regardant Marcia.

Don Salvatore demanda :

– Voulez-vous chanter maintenant votre duo avec Michelino, Ourida ?... La signora Tegrini jugera ainsi de quels interprètes j'ai le bonheur d'être pourvu.

– Non, mon ami, je n'y suis pas disposée aujourd'hui.



Il dit, inquiet déjà :

– Seriez-vous souffrante ?

– Mais pas le moins du monde. Je me sens paresseuse, cet après-midi...

Elle souriait en le regardant. Et le sourire, le regard d'Ourida suffisaient comme explication pour don Salvatore. Celui-ci n'insista donc pas bien qu'il éprouvât quelque surprise, la jeune femme, tout adulée qu'elle fût, ne s'étant jamais, jusqu'ici, montrée capricieuse.

Ourida elle-même ne se rendait pas bien compte de l'obscur sentiment qui l'avait portée à agir ainsi... à bien montrer, devant cette étrangère, son pouvoir sur le prince Falnerra, connu pour son caractère volontaire et son dédain des caprices féminins. Cependant, elle revint plusieurs fois à cette attitude, les jours suivants... Marcia lui inspirait une réelle antipathie, surtout depuis qu'elle avait remarqué certains regards trop passionnés dirigés vers don Salvatore. Pas un soupçon n'avait d'ailleurs effleuré l'âme confiante de la jeune femme. Elle avait trop bien l'impression que Salvatore lui appartenait

exclusivement pour ressentir de la jalousie. Mais un instinct la rendait défiante à l'égard de cette belle Vénitienne aux yeux trop parlants, qui avait pour le prince Falnerra de subtiles flatteries et possédait toutes les habiletés de la femme rompue à l'art de séduire.

– Elle ne te plaît donc toujours pas, cette pauvre Marcia ? disait en souriant Salvatore, qui lisait toutes les impressions de sa femme sur cette expressive physionomie.

– Non, décidément, mon ami... J'essaye pourtant d'avoir un peu de sympathie pour elle... mais je n'y réussis vraiment pas.

– Je regrette, en ce cas, de l'avoir engagée.

– Quelle idée ! Je n'aurais pas voulu, pour une impression sans fondement, que tu te privas d'une excellente interprète. Il ne s'agit ici, comme tu l'as dit, que de rapports entre artistes. Et la signora Tegrini est une femme bien élevée, à laquelle on ne peut reprocher que quelques audaces de toilette...

Ourida avait sur les lèvres ces mots ! « Et de

regards ». Mais elle les retint... Il lui déplaisait de montrer à Salvatore qu'elle n'ignorait pas les sentiments de la cantatrice à son égard.

Il eut un léger sourire d'ironie amusée... Cette antipathie de sa femme pour Marcia, il l'attribuait uniquement à un peu de crainte jalouse. Or, cela n'était pas pour lui être désagréable, car son orgueil masculin s'en trouvait flatté. Sachant bien qu'Ourida, entourée par lui du plus ardent amour, ne pouvait avoir d'inquiétude sérieuse au sujet de la Vénitienne ou de toute autre, il se laissait volontiers aller, avec un égoïste dilettantisme, à la satisfaction d'être aimé, de se sentir l'objet d'une adoration suppliante, qui semblait croître à mesure que s'augmentait son attitude d'indifférence.

De fait, chez Marcia, la passion prenait une intensité qu'elle n'avait encore jamais connue. Elle se trouvait excitée par la vue presque quotidienne de cette jeune femme qui possédait le cœur du prince Falnerra, qui régnait sur lui avec une toute-puissance dont elle se plaisait parfois à donner des preuves – « comme si, pensait Marcia

avec colère, elle voulait narguer la rivale malheureuse... » Il n'était pas jusqu'à la voix admirable de la jeune princesse qui n'exaspérât tous les instincts jaloux, chez cette femme aux sentiments violents, « à l'âme volcanique », lui avait dit un jour avec une souriante raillerie le prince Falnerra, au temps où, capricieusement, il se plaisait parfois à flirter avec elle.

Et vraiment, c'était de la haine qui, maintenant, bouillonnait en cette âme comme une lave brûlante, dévastatrice.

Chaque fois, en revenant du palais Falnerra, Marcia songeait avec une colère désespérée :

« Je n'y retournerai plus... Je ne veux plus « la » voir... « les » voir... »

Et elle revenait toujours, voulant « le » revoir, lui, malgré tout... quêtant un regard, avec un mélange d'audace et d'humble supplication, guettant ceux qu'échangeaient les deux époux et, avec un âpre désespoir, se déchirant le cœur à la vue de leur joie amoureuse.

Un soir, où étaient conviés à dîner, avec

quelques personnalités de l'aristocratie palermitaine, les principaux interprètes de l'œuvre à l'étude, Marcia apparut dans une toilette savamment combinée pour donner à sa beauté le maximum de séduction. Une soie brochée d'un rouge chatoyant, drapée avec art autour de sa taille sculpturale, mais légèrement menacée d'embonpoint, faisait ressortir la blancheur mate des bras et des épaules largement découvertes. Une aigrette de diamants étincelait dans les cheveux roux et, autour du cou, s'enroulait un collier de rubis, offert trois ans auparavant par le prince Falnerra à l'interprète de ses œuvres.

Devant son miroir, elle s'était convaincue, ce soir-là, qu'elle n'avait jamais produit un plus saisissant effet... Ses yeux avaient un éclat de flamme et les impressions violentes de son âme faisaient courir un sang plus vif sous l'épiderme mat, communiquaient à toute sa personne une sorte d'ardeur qui augmentait l'attrait de sa beauté.

Quel espoir insensé demeurait donc chez cette

femme ? Quelle frénésie de lutte à tout prix s'était emparée d'elle ?

Mais en entrant dans les salons du palais, le regard qu'elle cherchait ne lui révéla qu'une contrariété hautaine qui presque aussitôt se nuança de raillerie.

Ce fut très froidement que le prince Falnerra accueillit la cantatrice. Celle-ci en ressentit une impression d'autant plus vive qu'elle voyait près de lui la jeune princesse dont la beauté, ce soir, mieux que jamais, ne pouvait craindre aucune comparaison, dont la toilette était une réalisation de la plus exquise élégance, du goût le plus délicat.

Le cœur gonflé de colère, Marcia dut entendre les autres invités célébrer avec enthousiasme le charme incomparable de leur hôtesse. Elle dut assister au triomphe de cette jeune femme que tous encensaient d'autant plus volontiers qu'ils savaient ainsi plaire au prince Falnerra.

Et « lui » ?... Elle le regardait, au cours du dîner, pendant la soirée qui suivait... et, dans un spasme de fureur jalouse, elle remarquait l'ardeur

passionnée qui animait les yeux superbes, quand ils s'arrêtaient sur Ourida. Très gai, d'esprit étincelant, jamais don Salvatore n'avait été plus séduisant que ce soir... Mais il ne daignait pas jeter un regard vers la Vénitienne qui, très pâle, en dépit d'une animation factice, attachait fiévreusement sur lui ses noires prunelles où brûlait un feu intense.

Dans les salons, sur la terrasse parfumée des enivrantes senteurs venues des jardins, les hôtes du prince Falnerra se répandaient à leur gré dans la tiédeur de ce soir printanier. Assise près de la balustrade de marbre, la *signora* Tegrini écoutait d'une oreille distraite la conversation quelconque du comte Vancelli, un noble Sicilien fort empressé près d'elle. Son regard haineux suivait les évolutions d'une jeune femme en robe de souple soie blanche brochée de rose et d'argent, qu'entourait une cour d'admirateurs... À un moment, Ourida se trouva à peu de distance du Sicilien et de sa compagne. Elle échangeait quelques mots avec Michelino, charmant et d'une extrême distinction dans son smoking sorti de chez le tailleur du prince Falnerra.

Le comte Vancelli dit à mi-voix :

– Il est fort bien, ce jeune garçon... Un enfant trouvé, dit-on ?

– Oui, à peu près... Des inconnus l'ont abandonné chez un paysan du prince. C'est en effet un fort gentil garçon... et sa voix est idéale.

– Vraiment ?

– Oh ! sans conteste !... Vous pourrez vous en rendre compte bientôt, puisque la cathédrale de Palerme doit avoir la primeur de l'œuvre nouvelle de Son Altesse.

– Quelle sensationnelle première !... Cette merveilleuse princesse va achever de nous rendre fous, puisque sa voix, assure-t-on, marche de pair avec sa beauté !

Marcia serra nerveusement les lèvres. Et le comte, s'en apercevant, songea :

« Bon, je suis un maladroit !... Est-ce qu'on s'avise, quand on fait la cour à une femme, de célébrer les louanges d'une autre ?... surtout quand celle-ci a le privilège d'être la bien-aimée du prince Falnerra ! »



Ne sachant trop comment réparer sa gaffe, le Sicilien demeura un moment silencieux, considérant Ourida et Michelino... Puis il fit observer à voix basse :

– Ne trouvez-vous pas, *signora*, qu'il y a comme... je ne dirai pas une ressemblance, mais une sorte d'air de famille, entre la princesse et ce jeune Michelino ?

Elle inclina affirmativement la tête.

– Oui, j'avais fait aussi cette remarque... Ils n'ont pourtant de semblable que la nuance des cheveux... et encore est-elle plus foncée chez la princesse que chez Michelino...

Elle s'interrompt, le cœur agité tout à coup. Don Salvatore venait vers sa femme. Il lui parla à mi-voix, d'un air plein de sollicitude. Ourida parut refuser, pendant un moment... Mais il prit sa main, la mit sous son bras d'un geste d'impérieuse douceur. Puis il se dirigea avec elle vers l'escalier de la terrasse, après avoir jeté ces mots à Michelino :

– Qu'on ne nous cherche pas. La princesse se

trouve fatiguée et a besoin de se reposer un moment dans le calme.

Le comte Vancelli chuchota :

– Bon prétexte pour des amoureux qui ont envie de se promener au clair de lune !

Marcia ne parut pas l'entendre... Elle suivait d'un regard farouche le couple qui descendait les degrés de marbre et s'éloignait dans les jardins.

Le comte Vancelli, sans s'apercevoir qu'elle ne l'écoutait pas, continuait son bavardage mondain. Au bout d'un moment, elle dit d'un ton plein de lassitude :

– Veuillez m'excuser... Je me sens un peu mal à l'aise... un étourdissement...

Il la regarda et vit qu'elle était pâle, un peu frissonnante avec une lueur de fièvre dans ses yeux noirs.

Très empressé, il proposa :

– Je vais demander des sels ?... un cordial ?

– Non, rien, je vous remercie. Parfois, il me survient de ces malaises. Un peu de mouvement

seul arrive à les dissiper rapidement... Je vais faire un tour dans les jardins... et au retour, il n'y paraîtra plus.

– Vous me permettez de vous accompagner ?

– Non, il me faut la solitude, dans ces cas-là... Je vous remercie beaucoup, mon cher comte... À tout à l'heure.

Elle se forçait à un sourire gracieux et tendait sa main au noble Sicilien qui y appuya ses lèvres.

Âprement elle songeait, tout en descendant à son tour les degrés de marbre :

« Celui-là, et bien d'autres, je les verrais à mes pieds, si je le voulais... Et le seul que j'aime... le seul dont je voudrais être l'esclave m'a toujours dédaignée... Encore, tant que son cœur restait vide de tout amour, je supportais mieux ma souffrance. Mais maintenant !... Cette étrangère, cette Ourida dont il est si follement épris... »

Elle avançait comme une somnambule dans les allées d'orangers qu'éclairait la discrète clarté de la lune. L'air tiède était embaumé du grisant arôme des fleurs, des roses, surtout, qui formaient

en cette partie des jardins féeriques de véritables bosquets... Dans la douce lueur nocturne, Marcia avançait toujours, très pâle, les yeux brillants, la soie pourpre de sa robe bruissant autour d'elle. Bientôt, elle aperçut entre les orangers la blancheur du petit pavillon arabe qui, naguère, servait de fumoir au prince Falnerra. Sans bruit, elle se glissa entre des bosquets de roses, puis s'arrêta, le cœur battant à grands coups.

Le pavillon se trouvait à quelques pas d'elle. La porte en était close... mais par une ouverture fermée d'un treillis de marbre s'échappait une lumière douce, un peu rosée. Un murmure de voix parvint jusqu'aux oreilles de Marcia. La Vénitienne, le visage contracté, les lèvres tremblantes, resta un moment immobile, les yeux attachés sur cette fenêtre. Puis, à pas légers comme ceux d'un fauve, elle s'approcha et regarda.

Don Salvatore et Ourida se tenaient assis sur le divan recouvert de précieuses étoffes d'Orient. La jeune femme, son visage tout contre celui de son mari, disait à ce moment même :

– Que nous sommes bien ici, mon Salvatore !... Cela me repose vraiment.

– Tu aurais dû me faire connaître plus tôt que tu étais fatiguée, ma chérie. Si tu le veux, nous n’aurons plus de ces réceptions.

– Mais pas du tout ! Ce sont de petits malaises inhérents à mon état, ainsi que nous l’a dit hier le docteur... Comme je les supporterai gaiement en pensant au grand bonheur qui m’est promis !

Il restèrent un moment silencieux. La lumière, tamisée par des globes rosés, se répandait sur la palpitante blancheur du jeune visage, du cou délicat autour duquel glissait la blancheur nacrée des perles. Entre les boucles fauves étincelaient des églantines de diamants et de rubis. Mais la splendeur de ces bijoux s’effaçait devant l’éblouissant éclat des yeux noirs qui s’éclairaient d’un bonheur mystérieux.

Salvatore serrait dans ses bras le corps souple autour duquel se drapait en plis harmonieux la soie chatoyante brochée de rose et d’argent. Placé comme il l’était, Marcia ne pouvait voir son regard... Mais elle entendit sa voix qui disait avec

une douceur ardente :

– Rien n'est plus beau que tes yeux, petite rose bien-aimée... tes yeux de Sarrasine... Ah ! comme ils m'ont vite pris, dès le premier jour où je t'ai vue !

Elle sourit... et Marcia frémit de tout son être devant le charme enivrant de ce sourire, devant la douceur passionnée du regard qui l'accompagnait.

Puis les yeux magnifiques se fermèrent sous les lèvres de Salvatore... et la Vénitienne crut qu'elle allait défaillir sous la violence de la douleur.

Elle restait là, pourtant, frissonnante, à demi-folle, le cœur gonflé d'amour et de haine, attachant sur les deux époux un regard de farouche désespoir... Ourida, au bout d'un instant, fit observer en souriant :

– Il ne faut pas abandonner trop longtemps nos hôtes, mon chéri.

– Ma mère est là... Nous retournerons là-bas dans un moment, quand tu seras bien remise de

cette fatigue.

Il y eut un nouveau silence. Puis la jeune femme demanda :

– Marcia Tegrini ne doit-elle pas chanter ce soir ?

– Oui, je crois. Quelques-uns de nos hôtes souhaitaient l'entendre.

– Sa voix est fort agréable... et sa beauté a produit beaucoup d'effet. Mais cette toilette !... Qu'en dis-tu, Salvatore ?

– Oui, elle nous avait habitués à plus de tact... Nous serons obligés de l'écarter, si elle se plaît à une mise aussi théâtrale.

Comme, à ce moment, le prince tournait légèrement son visage de profil. Marcia vit distinctement le sourire qui soulevait sa lèvre, le sourire d'ironie, de suprême dédain, accompagnant ces paroles qui tombèrent, comme un poids de glace, sur le cœur de la Vénitienne.

Cette fois, elle s'écarta de la fenêtre et, en chancelant, revint sur ses pas... Le sang bouillonnait dans son cerveau et elle appuyait la

main contre son cœur dont les battements l'étouffaient. Elle allait au hasard, dans les allées doucement éclairées par la clarté lunaire. Ses épaules découvertes frissonnaient, non du froid extérieur, car la nuit était tiède et pas un souffle d'air n'agitait les feuillages. Elle s'arrêta un instant, près d'un bassin de marbre, et regarda l'eau tranquille où se reflétait la lumière bleuâtre dont étaient enveloppés les jardins silencieux. Mais une seule vision se présentait à ses yeux : celle des deux époux enlacés, oubliant dans leur amour le reste du monde... Et à ses oreilles bruissaient encore les paroles du prince... Les paroles dont la signification était nette pour Marcia... surtout avec l'accompagnement de ce sourire...

Il avait compris – et ce ne lui était pas difficile, vraiment, car elle le lui avait laissé bien voir – il avait compris l'espoir fou qui subsistait encore chez elle... et peut-être sa jalousie à l'égard de la princesse. Sans doute craignait-il que celle-ci n'en conçût de l'ombrage... Ou bien, simplement, jugeait-il avoir suffisamment joui de cette idolâtrie silencieuse, du déchirement de ce



cœur dont il se savait le maître... Alors, il songeait à éloigner Marcia Tegrini, avec une insouciance dédaigneuse... comme l'autre jour, il avait écarté d'un pied impatient son chien Nero qui venait frotter son long museau contre la robe de la jeune princesse.

Marcia tordit ses mains brûlantes... Debout au bord de cette eau calme, argentée par la lune, elle semblait une tragique statue de la passion désespérée.

Enfin elle songea :

« Il faut que je retourne là-bas... Où suis-je, ici ?... J'ai dû m'égarer... »

Elle se remit en marche d'un pas mal assuré. Pendant quelque temps, elle erra dans les allées où la lune, entre les feuillages touffus, glissait des rayons mystérieux... Puis elle aperçut, dans l'ombre des bosquets, le blanc pavillon arabe... Un frisson l'agita, des pieds à la tête. Elle prit une autre direction, non sans avoir constaté que le treillis de marbre n'était plus éclairé... Cinq minutes après, elle se trouvait en vue du palais. Le son des instruments à cordes se faisait

entendre et, sur la terrasse, des groupes attentifs écoutaient. Marcia monta les degrés de marbre d'un pas alourdi. Elle songeait : « Pourvu qu'« ils » ne soient pas là !... Je m'en irais, prétextant un malaise... Car je souffrirais trop de « les » revoir maintenant ».

Comme elle atteignait le dernier degré, le comte Vancelli se détacha d'un groupe pour venir à elle avec empressement.

– Nous commençons à être inquiets, *signora* !... Vous êtes-vous perdue dans ces merveilleux jardins ?

Elle essaya de sourire en ripostant :

– Précisément... Et je n'y ai pas gagné de me trouver mieux. Ma fatigue augmente, au contraire. Aussi vais-je être obligée de me retirer...

Des exclamations de regret se firent entendre autour d'elle. Quoi, elle partirait sans qu'on eût entendu sa superbe voix ?

– Oh ! je serais absolument incapable de chanter ce soir !

Sa mine défaite le démontrait si clairement que personne n'insista... Au bras du comte, elle traversa la terrasse. Comme ils atteignaient la porte d'un des salons, le prince Falnerra parut sur le seuil.

– Ah ! vous voilà, *signora* ! Nous nous demandions ce que vous étiez devenue.

Elle resta muette, la gorge serrée par l'émotion... Mais le comte Vancelli, toujours empressé, expliquait :

– La *signora*, éprouvant un malaise, a voulu essayer de le dissiper dans la solitude des jardins. Mais elle est revenue plus souffrante encore...

– Ah ! vous étiez dans les jardins ?

Le ton était singulier... et le regard que rencontra celui de Marcia exprimait une défiance soudaine. Au teint pâli, un flot de sang monta... Les yeux de la Vénitienne se baissèrent, tandis que les lèvres tremblantes balbutiaient :

– Oui, j'étais si fatiguée... prise d'étourdissement... J'espérais que le silence... Mais je vois qu'il, est plus raisonnable de me

retirer...

– C'est, en effet, le meilleur parti que vous ayez à prendre.

La voix brève, glaciale, frappa au cœur Marcia... Elle releva ses paupières et frissonna de détresse. Jamais elle n'avait imaginé que ces yeux bruns, dont l'impérieuse beauté la fascinait, pussent contenir tant de dureté... et tant de hautain mépris.

– ... Don Vittorio, vous accompagnez la *signora* Tegrini ?

– Mais oui, Altesse... très volontiers !

Avec une altière politesse, Salvatore salua la cantatrice. Puis il s'éloigna, rejoignant Ourida qui se préparait à chanter, sur la demande de ses hôtes.

Marcia ne sut jamais trop comment elle avait pu atteindre sa voiture. Vaguement, elle entendait son cavalier qui lui parlait... Il était d'ailleurs déjà un peu moins empressé, l'aimable comte Vancelli. La belle Vénitienne lui plaisait beaucoup, certes... Mais elle semblait tombée

dans une complète disgrâce, s'il fallait en croire l'attitude du prince Falnerra, peu compatible avec la courtoisie dont il se montrait toujours coutumier. Or, c'était un personnage à ménager, sa situation et son immense fortune lui donnant une puissante influence dans tous les milieux.

Quand il eut mis la cantatrice en voiture, don Vittorio, après un salut qui lui fut distraitement rendu, reprit le chemin des salons. Curieusement, il se demandait :

« Qu'y a-t-il eu, pour que le prince la traite de cette façon ?... Au début de la soirée, il était déjà assez froid pour elle, je l'ai remarqué... Mais là, c'est plus que de la froideur... Est-il contrarié de la voir afficher un peu trop les sentiments qu'il lui inspire ? Bah ! il doit y être habitué !... Mais cela déplâit peut-être à la belle princesse. Ah ! oui, belle entre les plus belles ! Il est certain que Marcia Tegrini elle-même ne peut lutter avec elle. Si elle l'a essayé, comme je m'en doute, c'était une véritable folie... Mais allez donc chercher un peu de raison chez une femme amoureuse ! »

### 3

– Voici le courrier, *signora*.

D'un geste indolent, Marcia prit lettres et journaux sur le plateau que lui présentait sa femme de chambre. Puis, sans même les regarder, elle les jeta sur la table, près d'elle. Que lui importait tout... tout !

Contre les coussins de la chaise longue, elle appuyait son visage blêmi, dont la beauté semblait fanée, ce matin, comme une fleur trop épanouie après l'orage. Et n'était-ce pas un terrible orage, celui qui l'avait assaillie, depuis la veille, la laissant brisée de corps et d'âme ?

Depuis des heures, son cerveau avait été martelé de la même pensée qui faisait courir en elle un frisson de honte et de désespoir : « Il » savait que je les avais épiés, tandis qu'ils étaient dans le pavillon... Comment l'a-t-il su ?... Jamais il ne me pardonnera cela ! »

Oh ! elle le connaissait bien, cet homme, dont elle avait passionnément guetté tous les mouvements de physionomie, dans l'espoir d'y découvrir ce qu'elle cherchait... ce qu'elle mendiait près de lui, depuis plusieurs années... Elle n'ignorait pas de quel mépris l'indiscrète... l'espionne serait l'objet de sa part... Et, à demi défaillante, elle songeait : « Pourquoi ai-je fait cela ?... pourquoi ? »

Puis la colère, la haine montaient en elle, tumultueusement... Les doigts crispés sur le velours de la chaise longue, elle évoquait la vision affolante du petit pavillon arabe... Oh ! cette Ourida !... cette jeune femme qui enchaînait l'orgueilleux Salvatore... elle était cause de tout ! Sans elle, sans sa beauté qui avait enivré le prince Falnerra, celui-ci, très probablement, serait demeuré le dilettante insouciant, volontiers railleur, qu'avait jusqu'alors connu Marcia. Sans doute, il se serait marié pour continuer la race illustre dont il sortait... mais il aurait vraisemblablement aimé de façon très calme, ou peut-être même pas du tout, l'épouse choisie dans l'une des plus grandes familles d'Europe. Cela,

Marcia aurait pu le supporter.

Mais il avait fait un mariage d'amour... et quel amour !

Elle frémit des pieds à la tête... et, se soulevant d'un mouvement violent, elle murmura, en passant une main fiévreuse sur son front brûlant :

– Non, je ne veux plus y penser !... il ne faut plus que j'y pense... ou bien je deviendrai folle !

Elle étendit la main, saisit au hasard une des enveloppes posées près d'elle... Ses doigts nerveux la décachetèrent, la déchirant à moitié, puis en sortirent une carte sur laquelle se trouvaient imprimés ces mots :

CARLOTTA BALDO CARTOMANCIENNE

*Lignes de la main. Tout secret dévoilé par procédé absolument personnel. Discrétion assurée.*

Et, au-dessous, écrites à la main, ces lignes :



« Ô vous qui vous désolez, venez connaître votre destin, et comment l'on amène à soi l'amour, quand il s'éloigne. »

La carte trembla dans la main de Marcia... Ces mots répondaient si exactement à son état d'âme qu'elle demeura un moment saisie de stupéfaction et d'une sorte d'effroi superstitieux.

Comment cette étrangère pouvait-elle savoir le tourment qui lui broyait le cœur ?... Il fallait, vraiment, qu'elle eût un réel pouvoir de divination... Car, enfin, ces lignes semblaient viser personnellement Marcia Tegrini. Pourquoi, sans cela, eussent-elles été manuscrites, au lieu d'être imprimées comme le reste ?

La Vénitienne leva impatiemment les épaules en laissant retomber la feuille sur ses genoux. Qu'allait-elle imaginer là ? Tout simplement, cette cartomancienne avait pensé frapper ainsi davantage l'attention des clients éventuels... Cette phrase, après tout, pouvait s'appliquer à bien des cas. Il ne manque pas dans le monde de méprisées, de délaissées et d'autres qui croient l'être.

Marcia prit une seconde enveloppe, parcourut distraitemment le billet qu'elle contenait... Une de ses amies lui écrivait :

« Comme je t'envie d'être reçue dans ce palais Falnerra dont on dit tant de merveilles !... La jeune princesse est-elle aussi extraordinaire qu'on le prétend ?... Et ce beau prince, dont nous étions toutes plus ou moins éprises, est-il réellement vaincu à son tour ? »

Marcia froissa nerveusement le billet trop parfumé, qu'elle jeta sur le tapis... Un moment, elle resta immobile, les sourcils froncés, le visage agité de tressaillements... Puis elle étendit la main, reprit la carte et parcourut de nouveau l'annonce de Carlotta Baldo.

Son caractère quelque peu crédule et superstitieux l'avait plus d'une fois amenée à consulter des cartomanciennes. Dans l'état d'esprit qui était le sien en ce moment, elle s'y trouvait plus portée que jamais... surtout en relisant la phrase qui prenait à ses yeux un sens de mystérieux appel, de correspondance télépathique.

« Après tout, songea-t-elle, je ne risque rien d'aller consulter cette Carlotta... Et cela me distraira. »

Dans l'après-midi, elle se fit conduire en voiture à l'adresse indiquée sur la carte, à la suite des heures de consultation... C'était, dans une petite rue retirée, un vieux palais dont la façade dégradée, cuite par le soleil, laissait voir de nombreuses lézardes... Marcia s'étonna qu'aucune indication ne fût apposée à la porte. Un moment, elle resta indécise, ne sachant trop ce qu'elle allait faire. Une vague appréhension lui venait, tout à coup... Mais elle l'écarta et se décida à frapper.

Le lourd vantail fut ouvert par une servante d'une quarantaine d'années, petite, brune, de mine passive. À la question de Marcia : « Est-ce bien ici que demeure la *signora* Baldo ? », elle répondit :

– Oui, *signora*.

Et, précédant la visiteuse, elle lui fit traverser un large vestibule décoré de fresques délabrées, pour l'introduire dans une cour intérieure

qu'entourait une colonnade arabe assez bien conservée. Au centre, un serpent de marbre, couvert d'une lèpre noirâtre, se tordait en courbant vers un bassin à sec, garni d'une mousse abondante, sa tête dont la gueule béante laissait autrefois échapper un flot d'eau murmurante.

Les dalles de marbre qui pavaient le sol étaient disjointes, brisées, pour la plupart et dans les interstices, toute une végétation exubérante et fleurie avait pris place. Un côté de la colonnade était envahi par un superbe rosier, qui s'enlaçait aux légers piliers de marbre et cachait en partie les arcades élégantes.

Ce fut de ce côté que se dirigea la servante... Là, sous les arcades, quelques meubles étaient disposés : un divan recouvert de soie blanche lamée d'or, un autre en soie violette brochée de blanc, une petite table arabe... et, sur le sol, des tapis d'Orient, de riches coussins. Puis, à quelques pas du premier divan, dressée entre deux candélabres d'argent massif, une statue de marbre devant laquelle s'élevait une fumée odorante échappée d'un brûle-parfum de bronze.

– Veuillez vous asseoir, *signora*, dit la servante. Je vais avertir ma maîtresse.

Machinalement, Marcia prit place sur le divan violet...

Ce petit coin d'ameublement luxueux, dans le cadre de cette cour délabrée, livrée à une sorte d'abandon, la surprenait et l'intriguait. Cependant, le nom de Carlotta Baldo ne figurait pas parmi ceux des cartomanciennes connues.

Un bruit léger, derrière elle, lui fit tourner la tête. D'une pièce fermée par une portière de damas pourpre venait de sortir une femme grande et mince, qui s'appuyait sur une canne à bec d'ivoire. Sa taille était légèrement déjetée, la beauté de ses traits était flétrie ; mais les yeux noirs fort beaux, encore pleins de feu, animaient la pâleur mate du teint et de superbes cheveux bruns, souples et soyeux, coiffaient la tête fine, retombaient sur les oreilles et sur la nuque élégante.

Une voix au timbre profond, très agréable, prononça :

– Vous êtes la bienvenue, *signora* Tegrini.

En même temps, Carlotta Baldo s’avançait, et Marcia vit alors qu’elle boitait fortement.

La Vénitienne, en se levant, balbutia :

– Vous me connaissez ?

– Marcia Tegrini est une de nos meilleures cantatrices. Comment n’aurais-je pas vu sa photographie, un jour ou l’autre ?

– Ah ! c’est vrai... Je ne sais où j’ai la tête !

La devineresse répliqua gravement :

– Là où est votre cœur.

Marcia tressaillit... Sans paraître s’en apercevoir. Carlotta lui désigna le divan de soie blanche.

– Asseyez-vous ici... Je sais pourquoi vous êtes venue...

– Vous savez ?

Sans répondre, la *signora* Baldo s’assit, ramenant autour d’elle les plis amples et soyeux de crêpe de Chine noir dont elle était vêtue. Marcia, machinalement, prit place à son côté... La

cartomancienne saisit entre ses mains souples et blanches, très soignées, l'une des mains de la Vénitienne et en examina attentivement les lignes.

Puis elle leva les yeux et attacha un regard pénétrant sur Marcia, pâle et visiblement anxieuse.

– Vous êtes terriblement amoureuse, *signora* !

Les lèvres de la jeune femme tremblèrent, mais restèrent muettes.

Carlotta poursuivait, en continuant de la regarder :

– Celui que vous aimez vous dédaigne... et vous souffrez... beaucoup.

Les traits de Marcia se contractèrent et un soupir s'étouffa dans sa poitrine.

– ... Vous avez une rivale heureuse... une rivale triomphante...

Une lueur s'alluma dans les yeux sombres. À mi-voix, avec un accent presque farouche, la cantatrice approuva :

– Oh ! oui... oui !

– Une rivale que vous haïssez ?

Elle dit encore :

– Oui... oh ! oui !

– Et, sans doute, vous souhaitez vous venger.

À cette question directe, Marcia eut un violent tressaillement... Elle resta un moment muette, avec une tragique incertitude dans ses prunelles ardentes... Enfin elle répondit à voix basse, comme si elle redoutait qu'on l'entendît :

– Je voudrais les voir séparés... je voudrais savoir qu'« elle » souffre à son tour.

– Séparés, ils le seront bientôt... Et elle souffrira...

Marcia attacha un regard d'interrogation brûlante sur la physionomie impassible de la devineresse.

– Ce n'est pas dans les lignes de ma main que vous avez vu cela ?

– Non... mais je sais beaucoup de choses... des choses intéressantes pour vous, *signora*.



– Eh bien ! dites.

– Plus tard... Pour le moment, ayez confiance en moi si je vous dis : « Vous prendrez votre revanche, Marcia Tegrini ! »

La cantatrice demanda, d'une voix qui tremblait :

– Vous connaissez le nom de celui que j'aime ?

– Oui... et de celle qu'il vous a préférée... de celle qu'il tenait hier soir dans ses bras, quand vous les regardiez par la fenêtre du pavillon arabe.

Marcia eut un soubresaut et retira brusquement sa main d'entre celles de Carlotta, en bégayant :

– Vous savez ?... quoi, vous aussi, vous savez ?

– Pourquoi « moi aussi » ?... Quelqu'un d'autre a-t-il prétendu connaître ce petit incident ?

– J'ai la certitude que le... que « il » savait dès hier soir que je les avais épiés.

– Comment cela ?

D'une voix qui s'étouffait entre les lèvres frémissantes, Marcia répondit :

– Son attitude me l'a prouvé.

– Il vous aura vue, sans doute ?

– Non, c'est impossible. Il tournait le dos à la fenêtre... Sa femme non plus, car elle n'a pas regardé un instant de mon côté.

Un pli se forma sur le front de Carlotta.

Marcia reprit, après un court silence :

– Mais vous... comment avez-vous pu connaître ?...

– C'est mon secret, chère *signora*... J'en ai quelques autres que je ne puis vous révéler maintenant. Mais il est une chose que vous devez savoir... Marcia Tegrini, la princesse Falnerra, née Ourida de Varouze, a des ennemis habiles, des ennemis tenaces. Il ne tient qu'à vous de vous unir à eux, de leur prêter votre concours, s'il est nécessaire, pour parvenir au but qui est le leur comme le vôtre : la séparation « définitive » du prince et de la princesse Falnerra.

Pendant un moment, Marcia resta saisie de stupéfaction... Carlotta la considérait d'un regard qui semblait pénétrer jusqu'au fond de son âme... Enfin, la Vénitienne demanda en baissant de nouveau instinctivement la voix :

– Cette séparation, comment l'obtiendrait-on ?... Ils s'aiment... autant qu'on peut s'aimer.

– Nous y réfléchissons... Mais ce sera déjà un adoucissement à votre souffrance de penser que vous n'êtes pas seule à la détester... de vous dire qu'elle est menacée dans son insultant bonheur... Voyez-vous, mon enfant, nulle mieux que moi ne saurait vous comprendre. J'ai passé par des souffrances pires que les vôtres...

– Vous avez aimé... sans espoir ?

– J'ai aimé... j'ai été aimée... puis abandonnée, odieusement... parce qu'un accident m'avait rendue infirme. Une autre femme, dès aussitôt, m'avait supplantée dans le cœur de l'infidèle... C'est banal, dira-t-on... Mais il est des natures qui ne supportent pas ces banalités-là. Je suis du nombre... et je me suis vengée... sur elle d'abord.

Voyant que Marcia frissonnait, la cartomancienne ajouta, avec un froid sourire :

– Oh ! sans poignard ni poison ! Je n’emploie pas de ces moyens... Le mien est sans risque, puisqu’il consiste en un supplice moral... un supplice qui dure depuis près de vingt ans, Marcia Tegrini.

La jeune femme répéta :

– Depuis vingt ans ?

– Oui... Et je ne suis pas lasse encore de « la » faire souffrir... Je songe à une torture suprême, à une dernière et terrible épreuve, qui couronnera mon œuvre.

Elle parlait d’une voix calme et profonde. Mais dans ses yeux noirs étincelait une flamme infernale... Marcia frissonna encore et sa main trembla dans celle de la devineresse.

Carlotta eut de nouveau son froid sourire.

– Je vous fais peur ?... Allons, je vois que vous ne savez pas encore ce que c’est que la haine... et la vengeance.

Marcia dit ardemment :

– Oh ! si !... si, je la hais !... Quand je la vois si heureuse... je voudrais la broyer, l’anéantir !... Et pour achever leur félicité, pour nouer encore plus étroitement leurs liens, il y aura bientôt l’enfant...

Carlotta tressaillit...

– L’enfant ?... La princesse attend ?...

– Oui, je l’ai appris hier.

La cartomancienne songea un moment, les paupières mi-closes... Puis un énigmatique sourire entrouvrit ses lèvres.

– Eh bien ! *signora*, cet enfant-là sera peut-être le moyen par lequel nous punirons la trop belle princesse... Rentrez chez vous, réfléchissez bien à notre entretien... puis revenez me voir. Vous me trouverez toujours vers cette heure-ci. Je vous expliquerai alors ce qu’il faut faire pour perdre *dona* Ourida et pour conquérir le prince Falnerra.

Marcia dit d’une voix étouffée :

– Oh ! lui !... lui, c’est impossible !

– Allons donc !... Est-ce qu’une femme belle

et séduisante comme vous doit jamais se tenir pour battue ? Sa chère Ourida disparue, il sera au désespoir... et c'est alors que vous pourrez, en sachant vous y prendre, tenir près de lui le rôle de consolatrice.

Marcia hochait la tête... mais une lueur d'espoir avait paru dans ses yeux.

– Réfléchissez, répéta Carlotta. Je vous offre mon aide et celle de mes amis, qui sont les adversaires de la princesse Falnerra.

– Mais pourquoi ?... Quel intérêt avez-vous à me rendre ce service ?

– Nous agissons d'abord pour nous... parce que nous avons une affaire à régler avec cette jeune princesse. Après cela, il ne me déplaît pas de venir en aide à une femme qui sait aimer comme vous.

– Comment êtes-vous renseignée sur mes sentiments ?

Carlotta eut de nouveau son énigmatique sourire.

– Oubliez-vous que c'est ma profession, de

connaître les sentiments d'autrui ? Et, d'ailleurs, je suis bien sûre que, dans la ville de Palerme, nombre de gens n'ignorent pas que vous vous mourez d'amour pour le prince Falnerra... Car vous ne savez guère dérober vos impressions, Marcia Tegrini !

Un peu de rougeur monta au teint mat de la cantatrice... Lentement, elle se leva, en attachant son regard un peu troublé sur son interlocutrice, dont la physionomie restait calme, impénétrable.

– Je reviendrai un de ces jours... Au revoir, *signora*... et merci, quelle que soit ma décision future.

– Vous êtes libre... Mais je vous indique le seul moyen susceptible de vous faire réussir. *Dona Ourida* étant séparée de son mari, vous pourrez ensuite, suivant les conseils de mon expérience, arriver tôt ou tard à prendre sa place près de lui.

– Mais le moyen, pour obtenir cette séparation ?... le moyen que vous choisirez ?

– Rassurez-vous, il n'y aura pas de crime.

Voilà tout ce que je peux vous dire, pour le moment, car le reste est notre secret. Mais nous vous ferons part de nos projets, dès que vous serez décidée à accepter notre concours.

Quand Carlotta eut reconduit la Vénitienne jusqu'au vestibule, elle la regarda s'éloigner, tandis que ses lèvres, demeurées très rouges dans la pâleur du visage, s'entrouvraient en un sarcastique sourire... Puis elle revint dans la cour, et appela :

– Sara !

La servante apparut... Carlotta ordonna :

– Va dire au *signor* Manbelli qu'il prépare sa voiture. Je vais aller dîner là-bas, ce soir... Et préviens M<sup>lle</sup> Luce que je l'emmène.

– Bien, *signora*.

Sara disparue, la devineresse alla reprendre place sur le divan... Et les mains croisées sur le bec d'ivoire de sa canne, elle s'absorba dans une songerie qui amenait d'étranges flammes dans ses yeux noirs et faisait frémir son visage tout à l'heure impassible.



À la limite du domaine du prince Falnerra se trouvait une petite villa bâtie au milieu d'un bois d'oliviers. Ses propriétaires, nobles Palermitains ruinés, l'avaient à peu près abandonnée. Aussi offrait-elle un assez triste aspect, avec ses murailles qui s'effritaient, son toit plat couvert de mousse, son jardin envahi par une végétation parasite.

À cause de sa situation retirée, de son relatif éloignement de Palerme, il avait été impossible jusqu'à ces derniers temps de trouver ni un acquéreur ni un locataire... Aussi le propriétaire actuel avait-il accepté avec empressement les offres qu'un beau jour vint lui faire un jeune homme de bonne mine, français, disait-il, et qui souhaitait louer cette maison tranquille où sa jeune sœur, neurasthénique, trouverait un si complet repos.

M. Didier payait un prix raisonnable et déclarait s'arranger du mobilier désuet, fané, au demeurant suffisamment confortable pour une villégiature. Il s'y installa aussitôt avec sa sœur, une jolie fille blonde dont l'aspect ne décelait aucunement la maladie. Une jeune femme qui avait l'accent de Naples, et semblait perpétuellement triste les servait et tenait la maison dans un relatif état de propreté. Ils avaient en outre une petite automobile, dont s'occupait leur cousin, qu'ils nommaient Pietro Venzi. Mais depuis quelque temps, ledit Pietro logeait à Palerme et y garait sa voiture. Il venait chaque jour à la villa Silvia et emmenait généralement en ville M. Didier et sa sœur... Parfois aussi, il arrivait en compagnie d'une femme vêtue de noir et voilée, qui boitait fortement. Elle dînait à la villa et repartait pour Palerme le soir, dans l'automobile pilotée par le cousin de M. Didier.

Vers la fin de cet après-midi, au cours duquel Maria Tegrini avait été rendre visite à la cartomancienne, la visiteuse arriva ainsi à la petite villa cachée parmi les oliviers. Mais cette fois, près d'elle, était assise une autre femme,

voilée elle aussi, grande, les épaules un peu affaissées, le corps maigre, flottant dans des vêtements noirs très fanés.

Un jeune homme brun, de petite taille, qui était accouru au bruit de l'automobile, laissa échapper une exclamation :

– Quoi ! Mademoiselle Luce !

L'autre femme dit avec une intonation d'ironie froide :

– Mais oui, M<sup>lle</sup> Luce, qui accompagne Séphora Clesini... Nous ne pouvons plus nous séparer, mon cher Lionel !

M<sup>lle</sup> de Francueil tressaillit... mais pas un mot ne sortit de ses lèvres.

M. d'Artillac eut un rire silencieux... Il aida la *signora* Clesini à descendre de voiture, puis présenta sa main à l'ancienne institutrice. Mais celle-ci ne parut pas s'en apercevoir et mit seule pied à terre.

Lionel ricana légèrement. Se penchant à l'oreille de Séphora, il murmura ironiquement :

– Toujours fière, la belle Luce !

– Elle ne le sera pas autant tout à l’heure, mon cher !

Sephora entra dans la maison, suivie de Lionel, de M<sup>lle</sup> Luce et du chauffeur, lequel n’était autre qu’Orso Manbelli.

Sur le seuil du salon apparut une jeune fille blonde, à qui l’arrivante tendit sa main en disant :

– Bonjour, ma petite Lea... Tu as une mine pâlotte, ma fille.

– C’est que je m’ennuie tant ici, amie Sephora !... Je ne pourrai pas mener cette vie-là longtemps, je vous en préviens.

– Elle prendra vraisemblablement fin bientôt, ma mignonne. Je viens précisément aujourd’hui vous donner les grandes lignes de mon plan.

La physionomie maussade de la jeune fille s’éclaira.

– Enfin !... Nous l’aurons donc enfin, notre revanche !

– Je l’espère, si tout marche comme j’y compte.

Ils entrèrent tous dans le salon, pièce un peu sombre, qu'ornaient des meubles disparates et quelconques... Quand chacun eut pris place, Sephora, qui venait de quitter chapeau et vêtement, se tourna vers M<sup>lle</sup> Luce, assise à quelques pas d'elle.

– Retirez votre voile, mademoiselle. Vous avez l'air trop funèbre, ainsi.

M<sup>lle</sup> Luce obéit... Et le voile écarté, son visage apparut, creusé, ravagé par quelque profonde souffrance physique ou morale. Ses cheveux étaient devenus complètement gris. « La belle Luce » n'était plus... Il ne restait d'elle que ses magnifiques yeux bleus... et encore étaient-ils ternis par la fatigue et les veilles. Mais ils gardaient leur expression fière et impénétrable, que traversait par moments une lueur d'angoisse.

Sephora dit d'un ton posé :

– J'ai diverses choses intéressantes à vous apprendre, mes chers amis... Vous vous étonnerez peut-être que j'aie décidé de faire assister M<sup>lle</sup> de Francueil à notre entretien. C'est qu'il y sera question d'une personne de sa connaissance, dont

le sort va se décider. Or, elle trouvera sans doute quelque agrément à être instruite là-dessus... Et ceci lui prouvera, en outre, quelle est ma confiance à son égard, et combien je suis assurée de sa discrétion absolue.

Le visage de M<sup>lle</sup> Luce frémit longuement, et l'une de ses mains effilées, dont les os saillaient, dont l'épiderme était durci par des travaux de nettoyage, se crispa sur sa vieille jupe.

Sephora poursuivit :

– Voici donc le résumé de notre entreprise, jusqu'à ce jour : Giuseppe, ce valet du prince Falnerra dont vous avez su vous faire un complice, Lionel, nous a renseignés du mieux possible sur don Salvatore et sa femme, cette précieuse Ourida...

M<sup>lle</sup> Luce eut un brusque mouvement et dit, la voix un peu étranglée :

– Sa femme ?

Sephora eut un rire sarcastique, auquel fit écho Lionel.

– Eh oui ! mademoiselle ! Rassurez-vous

donc, votre chère Ourida n'a pas démerité de votre estime.

M<sup>lle</sup> de Francueil protesta, le regard indigné :

– Alors, pourquoi m'avez-vous fait croire ?...

– Parce que cela me plaisait, chère mademoiselle.

– C'est-à-dire uniquement pour me faire souffrir !

Cyniquement, Sephora riposta :

– Peut-être bien... Mais vous m'avez interrompue. Je disais donc que ce Giuseppe épiait les faits et gestes de ses maîtres, pour nous les rapporter... En outre, je viens d'acquérir comme auxiliaire Marcia Tegrini, la cantatrice. Elle est littéralement folle du prince Falnerra, qui l'a toujours dédaignée, et a en profonde haine la trop belle Ourida.

Lionel eut un sifflement de satisfaction.

– Pas mauvais, cela ! Une femme jalouse, ça peut toujours servir.

Lea dit âprement :

– Il y en aura deux, en ce cas.

Sephora lui caressa la joue.

– Oui, ma petite chérie. Toi aussi, tu la détestes, l'heureuse princesse... Eh bien ! nous verrons à te donner ta revanche.

M<sup>lle</sup> de Francueil se redressa brusquement, en attachant sur l'ancienne danseuse un regard où reparaissait quelque chose de l'éclat d'autrefois.

– Que complotez-vous contre cette enfant !... Déjà vous l'avez odieusement calomniée près de moi...

– Paix, paix, ma chère ! dit ironiquement Sephora. Sachez que nous avons décidé la séparation de ces deux époux, fort unis pourtant...

– La séparation ?

– Oui... en faisant disparaître Ourida, comme a disparu autrefois son frère Étienne.

M<sup>lle</sup> de Francueil se leva brusquement, livide et frémissante.

– Vous n'oseriez pas ce nouveau crime !

– Nous oserons ce qu'il faudra.



– Et vous croyez que je le laisserai s’accomplir ?

Sephora la toisa, d’un air de sarcastique défi.

– Mais allez donc révéler aux intéressés ce que vous venez d’entendre, mademoiselle !... Courez au palais Falnerra... Vous êtes libre... tout à fait libre... vous le savez bien, depuis vingt ans.

M<sup>lle</sup> Luce chancela et, instinctivement, elle ferma ses paupières, pour que le bourreau ne vît pas la lueur de désespoir et de terreur qui passait dans son regard.

Orso Manbelli détourna la tête, d’un air gêné, désapprobateur, et se mit à battre du pied le vieux tapis étendu sur le carrelage. Dans les yeux bleus de Lea passait aussi une sorte d’embarras, mêlé de pitié... Seul, Lionel paraissait jouir du spectacle de cette femme torturée, mise aux prises avec sa conscience – et de quelle terrible façon !

Sephora dit avec un ricanement léger :

– Comment, vous n’êtes pas encore partie, mademoiselle de Francueil ?... Ce grand zèle

pour le salut de votre chère Ourida s'est-il instantanément refroidi ?... et allez-vous nous laisser agir contre elle, à notre gré ?

M<sup>lle</sup> Luce ne répondit pas. Elle continuait de tenir les yeux fermés, tandis que ses mains agrippaient convulsivement les larges boutons qui ornaient le devant de sa vieille jaquette.

– Allons, vous voilà muette ?... C'était bien la peine de prendre ces grands airs d'indignation ! Au fond, mademoiselle, je crois que vous accepterez fort bien de devenir notre complice.

M<sup>lle</sup> Luce étendit les mains en un geste d'horreur.

– Votre complice !... Oh ! jamais !... jamais !

– Pourtant, si, connaissant nos projets, vous n'avertissez pas le prince Falnerra... quel autre nom pourrait-on vous donner ?

La malheureuse étouffa un gémissement... Une sueur froide coulait sur ses tempes, sur son visage décomposé.

Brusquement, Orso se leva et vint à elle.

– Vous avez besoin de vous remettre,

mademoiselle. Venez à côté, vous y serez en repos.

Et, passant sous son bras la main glacée, il emmena vers la pièce voisine M<sup>lle</sup> Luce, qui ne tenait plus debout que par un miracle de volonté.

Une flamme de colère avait jailli des yeux de Sephora.

– De quoi vous mêlez-vous, Orso ? dit-elle violemment.

Le cousin d'Angelica ne répondit pas... Mais quand il eut refermé la porte sur M<sup>lle</sup> de Francueil, il revint au groupe de ses complices et dit avec un accent résolu :

– Je ne peux pas voir tourmenter comme cela une pauvre femme qui, après tout, n'est coupable de rien !

– Chacun a sa manière de juger, Orso Manbelli ! Moi, j'estime que cette Luce doit payer pour Cesare Dorghèse, puisque c'est à cause d'elle qu'il me fut infidèle !

– Vous avez la rancune trop longue, *signora*... Retournez-la donc contre le vrai coupable, ce don

Cesare...

Elle l'interrompt durement :

– J'agis comme il me plaît !... Une fois pour toutes, Orso, ne vous mettez pas entre Luce de Francueil et moi !

– En ce cas, ne me faites pas assister à d'autres scènes de ce genre... car si je ne suis pas très scrupuleux sur bien des points, ça me révolte de voir souffrir cette malheureuse !

La *signora* Clesini raille :

– Eh bien ! on ménagera votre sensibilité, mon cher *signor*. D'ailleurs, maintenant, Luce a de quoi réfléchir... nuit et jour.

Lea se leva si vivement que sa chaise tomba à terre.

– Eh bien ! moi, je suis comme Orso... Cette malheureuse M<sup>lle</sup> Luce m'a impressionnée.

Sephora leva les épaules.

– Quel pauvre caractère vous avez !... Ah ! si Angelica était là, comme elle me comprendrait !

Lionel dit doucement :

– Vous n’êtes approuvée que par moi, chère *signora*.

Elle lui jeta un regard sympathique.

– Oh ! vous, oui, vous avez du nerf !... vous savez poursuivre une vengeance jusqu’au bout... et avec tous les raffinements désirables. Venez avec moi au jardin ; j’ai quelques mots à vous dire en particulier.

Quand ils furent sortis, par une porte-fenêtre ouvrant sur le jardin, Lea se rapprocha d’Orso et dit à mi-voix :

– Cousin, il y a des moments où cette Sephora me fait peur !

– C’est une terrible femme, en effet !... une femme diabolique !... J’avoue que certaines de ses idées ne me vont pas du tout !

– Lionel est très enthousiaste d’elle, lui... Que vont-ils comploter encore ?

Les sourcils froncés, la mine anxieuse, Lea demeura un moment silencieuse... Puis elle demanda :

– Avez-vous quelque précision sur le sort

qu'ils réservent au prince Falnerra ?... Quand j'en parle à Lionel, il reste dans le vague...

– Non, je ne sais au juste...

Mais il y avait dans le ton d'Orso une hésitation que saisit fort bien la jeune fille.

Elle dit impétueusement, en posant sa main sur le bras de son parent :

– Si, vous le savez, Orso !... dites-le moi !... Ils veulent le tuer, n'est-ce pas ?

– D'après ce que j'ai compris, Sephora a l'intention de faire surgir le comte Dorghèse, qu'elle suppose désireux de s'assurer le plus tôt possible l'héritage de son cousin... Il est précisément à Palerme depuis une quinzaine de jours.

Lea blêmit :

– Mais alors... c'est sa mort qu'ils veulent ?

– Évidemment, Lionel est enragé contre lui, vous le savez.

– Oui... Mais moi, je ne veux pas qu'on le tue ! Oh ! non, non !

Elle serrait, sans en avoir conscience, le bras d'Orso entre ses doigts crispés.

Il secoua la tête.

– Mon enfant, nous ne sommes pas les maîtres ! Sephora et Lionel s'arrangent pour diriger toute l'affaire... et avec leurs natures vindicatives, ils ne la mèneront pas en douceur !

– Orso, vous m'entendez, il ne faut pas qu'il arrive rien de mal au prince ! Qu'Ourida soit punie, oh ! oui, car elle est la cause de la condamnation de ma mère... et elle est la femme de don Salvatore. Mais lui !... non, non !

– Eh ! moi, je ne demanderais pas mieux, car je n'ai rien contre lui, personnellement. J'ai promis à Sephora de l'aider dans ses représailles contre les adversaires d'Angelica, voilà tout... Et encore l'ai-je fait au premier moment après la condamnation, dans un instant d'exaltation... car, au fond, ils étaient dans leur droit !

Le joli visage de Lea se durcit instantanément.

– Je déteste cette Ourida ! dit-elle d'un ton haineux. Contre elle, je m'associerai à tous les

desseins de Sephora et de mon frère... Mais je ne veux pas qu'ils touchent à don Salvatore !

– C'est facile à dire : « Je ne veux pas ! » Ils ne vous demanderont pas votre avis, ma pauvre petite !

– Tâchez de connaître leurs desseins à ce sujet, Orso !

– Ils me jugent tiède et se défieront de moi.

– Eh bien ! changez d'attitude ! Montrez-vous plein de zèle...

– Oh ! ils sont fins et ne s'y méprendront pas !... Mieux vaut continuer l'attitude d'indifférence que j'ai eue jusqu'ici. Elle ne m'empêchera pas de veiller... de les épier même, s'il est nécessaire.

– Alors, nous sommes ensemble pour « le » sauver, Orso ?

– Je le veux bien, mon enfant. Mais il ne faut pas nous dissimuler que nous avons peu de chances de réussite. Sephora est très forte et Lionel aussi. En outre, celui-ci est poussé par sa haine contre le prince Falnerra.



– N’importe, nous ferons notre possible !...  
Oh ! s’ils « le » tuent !... jamais je ne les reverrai  
de ma vie !

Ses traits se crispaient... et son poing tendu  
menaça les deux personnages qui, à ce moment,  
arpentait une allée du jardin, en causant à mi-  
voix.

La *signora* Clesini rapportait au fils de son  
amie l’entretien qu’elle venait d’avoir avec  
Marcia Tegrini... Elle disait :

– Cette femme est crédule... et puis la passion,  
chez elle, l’emportera sur la raison, sur la  
prudence même. Nous nous servirons d’elle pour  
nous couvrir, après la « suppression » du prince.

– Je croyais que le comte Dorghèse ?...

Sephora sourit avec ironie.

– Mon cher, le comte Dorghèse ne se mettra  
jamais dans le cas d’être soupçonné. Il a coutume  
de faire marcher les autres, dans les occasions  
dangereuses... Quel rôle lui réserverai-je dans  
cette tragédie ? Je l’ignore encore. Mais ce dont  
je suis bien certaine, c’est qu’il ne frappera pas,

personnellement.

– Alors, qui donc ?

Sephora s’arrêta et regarda en face le jeune homme.

– Eh bien !... Vous, Lionel !

Il eut un haut-le-corps.

– Moi ?... Ah ! si vous croyez que je vais me risquer !...

– Il n’y aura pas de risques.

– Je voudrais bien savoir...

– Vous saurez plus tard. Occupons-nous d’abord de préparer le premier acte du drame, c’est-à-dire la disparition d’Ourida... J’ai à ce propos une bonne nouvelle à vous apprendre : il y aura dans quelques mois un petit prince ou une petite princesse Falnerra.

Lionel laissa échapper un juron :

– Si vous appelez ça une bonne nouvelle !

– Allons, réfléchissez donc que ce sera là le moyen rêvé pour la tenir à notre discrétion ! En nous emparant de l’enfant, dès sa naissance, nous

la ferons agir comme nous l'entendrons, car il nous suffira de lui faire craindre pour la vie de ce petit être.

La physionomie de Lionel s'éclaira.

– En effet !... Et quand nous n'aurons plus besoin de lui, il nous sera facile de le faire disparaître... comme Étienne.

– Précisément... Venez donc demain soir chez moi, Lionel, nous achèverons de combiner l'enlèvement d'Ourida... D'ici là, j'aurai vu don Cesare et il ne me restera plus qu'à expliquer à Marcia Tegrini ce que j'attends d'elle.

– Très bien, *signora* ; je suis tout à vos ordres, vous le savez.

– Surtout, pas d'explications à Orso et à Lea ! Celle-ci, amoureuse de don Salvatore, serait capable de nous susciter des difficultés. Laissez-lui croire que nous le jugerons suffisamment puni par la disparition de sa femme.

– Ce sera facile ; la petite n'a pas l'esprit très pénétrant.

– Quant à Orso, il manque de nerf dans

certains cas. Puis il ne prend pas à cœur cette affaire, comme vous.

Lionel leva les épaules.

– Son accès de sensiblerie était ridicule !... Je me méfierai de lui et de Lea, ne craignez rien !

– Un mot encore... D'après ce que m'a dit Marcia, le prince Falnerra savait dès hier soir qu'elle l'avait épié, à la fenêtre du pavillon. Elle prétend qu'il n'a pu la voir... En ce cas, ne pourrait-on incriminer Giuseppe ?

– Vous pensez qu'il joue double jeu, en espionnant pour notre compte et pour celui de son maître ?... Je ne le crois guère, à vrai dire. Il ne me paraît pas homme à se risquer dans ces combinaisons, toujours un peu périlleuses.

– C'est égal, défions-nous... Voilà un témoin qu'il faudra faire disparaître quand nous n'aurons plus besoin de ses services. Ricardo m'a donné l'adresse d'un homme, une sorte de bravo, qui s'acquittera de cet office pour quelques centaines de lires.

Et elle conclut, avec une froide décision :

– Nous prendrons toutes les précautions nécessaires... oui, quelles qu'elles soient !

Dans la petite salle à manger qui faisait suite au salon, M<sup>lle</sup> de Francueil s'était affaissée sur une chaise. Le visage décomposé, à demi défaillante, elle demeurait immobile, avec des yeux fixes, comme ceux d'une folle...

Et vraiment, folle, elle l'était presque en ce moment, la malheureuse femme !

Quoi ! elle savait qu'un complot se tramait contre Ourida, l'enfant innocente que l'on avait perfidement calomniée près d'elle... et elle ne pouvait pas... « elle ne pouvait pas la prévenir ! »

Un gémissement s'échappa de sa gorge contractée. Dans un geste d'horrible détresse, elle tordit ses mains glacées.

Et elle pria éperdument :

– Mon Dieu ! sauvez-la !... sauvez-la ! Moi, je ne peux pas !... Vous savez bien que je ne le peux

pas !

Puis ses mains recouvrirent son visage convulsé par l'atroce angoisse et elle frissonna longuement... Car son âme, déchirée entre deux devoirs, évoquait le passé, le terrible sacrifice accompli... et les années d'obscur, de lent martyre.

Luce de Francueil appartenait à une très ancienne famille du Dauphiné. Ses aïeux, presque tous, avaient occupé de hautes charges à la cour, dans la diplomatie et dans l'armée. Son père, le général de Francueil, continuait brillamment la tradition. Mais il était joueur et dissipateur. Sa fortune et celle de sa femme, considérables toutes deux, disparurent ainsi presque complètement dans le gouffre.

Esprit imprévoyant et imbu d'ailleurs de l'orgueil traditionnel chez les Francueil qui souvent avaient gâté de fort belles qualités, il avait dirigé ses fils vers la diplomatie, carrière où leur très médiocre situation de fortune devait être une entrave. Il comptait, à vrai dire, sur un riche

mariage que leur faciliterait leur vieux nom. Toutefois, comme il n'entendait pas qu'il fût question de mésalliance, le champ des unions possibles se rétrécissait beaucoup, pour Flavien et Louis.

Quant à sa fille, le général espérait fort, pour l'établir, en sa remarquable beauté, complétée par la plus brillante intelligence, par une instruction extrêmement étendue et des dons artistiques incontestables.

Mais quand il mourut, peu de temps après sa femme, Luce, qui venait d'avoir vingt-cinq ans, s'appelait encore M<sup>lle</sup> de Francueil. Cependant, les partis s'étaient présentés en assez grand nombre. Aucun n'avait agréé à la jeune fille, de caractère indépendant et orgueilleux, de cœur passionné sous une apparence un peu froide. Luce de Francueil ne voulait pas faire un mariage de raison... et elle attendait que ce cœur parlât.

Un an après la mort de son père, des cousins de celui-ci, le baron et la baronne de Provens, invitèrent leur jeune parente à venir passer quelque temps chez eux, à Rome, où ils résidaient



l'hiver. Luce accepta d'autant plus volontiers qu'en cette ville se trouvait en ce moment son frère cadet, Louis, attaché à l'ambassade de France.

Son deuil n'étant pas terminé, M<sup>lle</sup> de Francueil ne parut pas aux soirées données par l'aristocratie romaine. On la vit toutefois à des fêtes de charité, à quelques représentations théâtrales et aux réunions mi-mondaines, mi-littéraires, données chaque semaine par M<sup>me</sup> de Provens, qui posait pour la grande dame intellectuelle. Ce fut là qu'elle connut le comte Cesare Dorghèse.

Il avait trente ans, à cette époque, et se trouvait dans toute la plénitude de son charme séducteur. Dès les premiers regards, la fière Luce fut conquise... Et lui, qui venait d'abandonner Sephora Galbi, la danseuse devenue infirme, tomba aussitôt amoureux de cette belle créature aux profonds yeux bleus, à l'allure souple et superbe, au sourire étrangement charmeur.

Il était un incomparable comédien, ce beau don Cesare. Près de cette jeune fille sérieuse,

pénétrée de solides principes chrétiens, très différente de par son éducation et ses idées des femmes courtisées par lui jusqu'ici, le fourbe sut jouer un rôle de pécheur repentant, en même temps que d'adorateur très humble, osant à peine lever les yeux vers elle... C'était flatter à la fois chez M<sup>lle</sup> de Francueil une générosité naturelle et un orgueil qu'elle tenait de sa race. Toutefois, peut-être aurait-elle montré plus de clairvoyance, si son cœur n'avait pas été pris déjà. Mais l'amour l'aveuglait... Elle crut tout ce que lui disait don Cesare, elle rêva de transformer cet homme si bien doué, qui avait cédé à quelques égarements, mais reconnaissait et regrettait noblement ses erreurs.

La réputation du comte Dorghèse, à cette époque, était celle d'un viveur, d'un joueur acharné : mais il passait encore pour un homme parfaitement honorable, selon le code mondain. Toute une face de sa vie demeurait inconnue, même de ses compagnons de plaisir... Les Provens, aimables égoïstes, ne cherchèrent d'ailleurs pas à approfondir les renseignements donnés sur celui qui aspirait à la main de leur

jeune cousine ! Avant toute chose, ils craignaient que celle-ci demeurât quelque jour à leur charge, si elle ne trouvait pas un époux. Ils présentèrent donc les défauts du prétendant sous des couleurs telles qu'ils se changeaient presque en qualités. M<sup>lle</sup> de Francueil, si intelligente qu'elle fût, manquait d'expérience de la vie, ayant été élevée dans le vieux castel dauphinois par une aïeule à l'esprit chimérique, aux idées romanesques. Ce rôle de salvatrice que lui offrait don Cesare tentait son cœur profondément épris. Un soir, dans le boudoir de M<sup>me</sup> de Provens, elle répondit au jeune homme qui sollicitait sa réponse avec une discrète ardeur :

– Oui, je serai votre femme, don Cesare.

Vers cette même époque, son frère Flavien, attaché d'ambassade à Madrid, se fiançait à une jeune Espagnole de grande famille, assez bien pourvue au point de vue fortune, et surtout devant l'être plus tard comme héritière d'un oncle célibataire, grand dignitaire à la cour.

Pour celui-là, Luce ne s'était jamais inquiétée, car il était fort sérieux, d'une rare intelligence, et

son avenir s'annonçait brillant. Il en allait tout autrement du cadet, nature égoïste, légère, très faible, qui déjà avait causé plus d'un souci au père d'abord, et depuis quelque temps à la sœur dont il était le préféré. Louis était venu un jour solliciter du baron de Provens un prêt de trois mille francs pour solder une dette de jeu. Par son cousin, qui n'avait pas cru devoir le lui cacher. Luce avait appris que le jeune homme, depuis deux ans, jouait gros jeu. La chance, pendant quelque temps, s'était montrée en sa faveur, puis la déveine était venue. Pendant quelque temps, cependant, il avait pu, grâce à quelques coups heureux, payer les dettes contractées çà et là. Mais la malchance paraissait maintenant s'installer à demeure. Les prêteurs se montraient récalcitrants... D'assez mauvaise grâce, M. de Provens avança les trois mille francs, accompagnés d'un avertissement très net de n'avoir plus à y revenir.

Luce fit à son frère de sévères remontrances. Il les écouta avec une apparente contrition, promit de s'amender, se montra aimable et charmant comme il savait l'être... Luce crut à ses

protestations et se reprit à quelque quiétude, d'autant plus volontiers qu'elle était toute au bonheur de ses fiançailles.

Un soir, tandis qu'elle s'habillait pour un dîner que donnait M<sup>me</sup> de Provens, la femme de chambre lui remit une lettre, timbrée de Rome... L'enveloppe ouverte, Luce y trouva un feuillet contenant ces mots :

« Si vous voulez sauver votre frère Louis, venez demain chez Ricardo Clesini, le joaillier. On vous fera là une communication importante. Mais ne parlez de ce billet à personne ; il y va de l'honneur de votre nom. »

Pas de signature... et l'écriture était inconnue.

Saisie d'angoisse, Luce ne pouvait détourner son regard de cette dernière phrase : « Il y va de l'honneur de votre nom... » Qu'était-ce donc ?... Louis aurait-il failli à cet honneur que les Francueil avaient toujours prisé plus haut que tout ?

À cette idée, un flot de sang monta au visage de la jeune fille.

« Ah ! j'irai !... j'irai dès demain matin ! songea-t-elle en frissonnant. Mais qui donc peut m'avertir ainsi ?... Pourquoi ce rendez-vous chez ce joaillier ?... Peut-être serait-il prudent, de ma part, d'en parler à mes cousins ?... et aussi d'interroger Louis ? »

Mais elle ne s'arrêta à aucune de ces suggestions. M. de Provens, qui prônait beaucoup Flavien, n'avait par contre qu'une sympathie médiocre pour le cadet et sa femme partageait ses préventions à cet égard. Luce ne se souciait donc pas qu'ils fussent mis au courant des fautes de Louis, si vraiment celles-ci existaient... Quant au jeune homme, s'il était coupable, il nierait avec d'autant plus d'énergie qu'il connaissait l'intransigeance de sa sœur pour tout ce qui tenait à l'honneur.

Donc, avant d'aller à lui, Luce devait se renseigner.

Elle connaissait de vue la maison de ce joaillier, sise en une rue étroite et commerçante.

Le magasin avait peu de mine, la devanture ne présentait que des bijoux assez ordinaires... Mais M<sup>me</sup> de Provens, passant là un jour avec sa jeune cousine, lui avait dit :

– C'est ici, chez ce Ricardo Clesini, qu'on trouve les plus beaux joyaux, paraît-il. Il a même des occasions surprenantes. Avez-vous remarqué le collier de topazes de M<sup>me</sup> Clabio ? Il a été estimé soixante mille francs par un excellent expert. Or, Clesini le lui a vendu trente-deux mille... Il a près de ses clients une réputation d'honnêteté parfaite. Mais ses confrères, par contre, l'accusent à qui mieux mieux, sans d'ailleurs s'accorder sur ce qu'ils lui reprochent.

M<sup>lle</sup> de Francueil s'était souvenue de ces paroles en se décidant à se rendre au mystérieux rendez-vous. Ce commerçant était connu, estimé ; elle ne risquait donc pas de tomber en quelque piège. Sans doute elle trouverait chez lui un ami de Louis qui voulait charitablement avertir la sœur de quelque frasque plus sérieuse commise par le jeune homme.

Elle se rendit donc, le lendemain, à la demeure

du joaillier. Le cœur étreint par l'angoisse, elle entra dans le magasin où, tout aussitôt, un petit homme maigre, aux yeux noirs brillants, vint à elle et s'informa de ce qu'elle désirait.

Luce répondit, en dissimulant son embarras :

– Quelqu'un, dont j'ignore le nom, m'a écrit pour m'avertir qu'on avait une communication importante à me faire, en m'indiquant cette adresse.

En excellent français, l'homme répliqua :

– En effet, mademoiselle de Francueil...  
Veuillez venir par ici.

Il alla ouvrir une porte dans le fond du magasin et annonça :

– Voici la personne que vous attendez,  
Sephora.

Puis il s'effaça pour laisser entrer Luce.

M<sup>lle</sup> de Francueil se trouva au seuil d'une salle meublée avec une certaine élégance et vit se lever, du fauteuil où elle était assise, une jeune femme remarquablement belle en dépit d'une certaine altération des traits. Elle s'appuyait sur



une canne et quand elle fit quelques pas au-devant de l'arrivante, celle-ci remarqua sa boiterie prononcée.

Une voix profonde, harmonieuse s'éleva :

– Je regrette de vous déranger, mademoiselle... Mais il s'agit d'une chose tellement grave...

Celle-là aussi parlait français très correctement. Et elle attachait des yeux fort beaux, éclairés d'un feu étrange, sur Luce frémissante, qui venait de pâlir à ces derniers mots.

– Quelle chose, madame ?... Que signifie ?... Qui êtes-vous et comment me connaissez-vous ?

D'un geste, l'inconnue désigna un siège à la jeune fille.

– Asseyez-vous, mademoiselle... Mon nom, je vais vous le dire... Peut-être ne vous apprendra-t-il pas grand-chose... Je m'appelle Sephora Galbi.

Elle guettait sur le visage de son interlocutrice l'impression produite... Luce secoua la tête en répondant :

– Je ne l'ai jamais entendu, en effet.

Un singulier rictus plissa, pendant un instant, les lèvres très rouges de la jeune femme.

– Oui, « on » ne vous a pas parlé de moi, je le comprends... Et vous êtes depuis trop peu de temps en Italie pour connaître, même de nom, la Galbi, la danseuse applaudie de tout Florence, qu'un accident, voici quelques mois, mit au nombre des infirmes... Mais passons : il s'agit pour le moment de votre frère. Voici un document dont je vous prie de prendre connaissance...

Elle ouvrit un cabinet ancien placé près d'elle et en sortit un papier.

– Excusez-moi, mademoiselle, de ne pas le remettre entre vos mains. Mais quand vous l'aurez lu, vous comprendrez que je prenne quelques précautions... pour que vous ne soyez pas tentée de le détruire.

M<sup>lle</sup> de Francueil se redressa brusquement, le visage empourpré, les yeux pleins de fière indignation.

– Que signifient ces paroles, madame !... Vous

ignorez donc à qui vous avez affaire ?

Sephora riposta, avec un accent de froide raillerie dont Luce devait se souvenir plus tard :

– À la sœur de M. Louis de Francueil, oui, je le sais... Lisez, mademoiselle.

Elle tenait le papier devant ses yeux. Et la jeune fille lut :

« Je reconnais avoir dérobé à lady Alwyll un collier de diamants et avoir essayé de le vendre à Ricardo Clesini. Celui-ci ayant reconnu d'où il provenait a refusé ce marché et m'a obligé à restituer l'objet volé. En raison de quoi, il accepte de ne pas me dénoncer.

« LOUIS DE FRANCUEIL. »

En achevant cette lecture, Luce porta la main à sa gorge, que serrait un affreux étouffement. Ses beaux traits se contractaient et dans ses yeux passait un affolement qui eût ému tout autre que la femme dont le regard brûlant de haineux triomphe s'attachait à elle.

Lady Alwyll... C'était une relation des Provens, une jeune femme, grecque d'origine, qui avait à Rome et à Paris, ses deux résidences habituelles, une certaine réputation de légèreté. Le vol de son collier avait défrayé les conversations pendant quelque temps, deux mois auparavant. Toutes les recherches n'avaient pu en faire découvrir l'auteur... Mais quinze jours plus tard, lady Alwyll, ouvrant une petite caisse d'aspect fort ordinaire que venait d'apporter un commissaire, y trouvait le bijou superbe, dont elle pleurait la perte.

Luce avait connu cette histoire, dont il avait été plus d'une fois question chez ses cousins... Et voilà qu'on venait lui mettre sous les yeux cette chose formidable... cet aveu écrasant fait par le coupable lui-même...

Un sursaut la mit debout, la tête redressée, une ardente indignation dans le regard.

– Non, non, ce n'est pas vrai !... cela est faux !... Cela n'a pas été écrit par mon frère !

– Ne reconnaissez-vous pas son écriture ?

– Si... Mais les écritures, on les imite !

– Soit, les experts jugeront... Oh ! je ne crains rien, mademoiselle, car « j'ai vu » M. de Francueil écrire cet aveu. Et je vous affirme que si je le remettais entre les mains d'un représentant de la justice, votre frère serait promptement arrêté, jugé, condamné !

Luce demanda, d'une voix que l'horrible émotion rendait presque indistincte :

– Pourquoi le feriez-vous ?

– Mais parce qu'il me plairait assez de voir votre nom déshonoré, mademoiselle de Francueil !

La lueur de joie haineuse qui jaillissait des yeux si beaux fit frémir Luce jusqu'au fond de l'être.

– Qu'avez-vous donc contre moi ?

– Ce que j'ai ?... Mais simplement que vous m'avez pris le cœur de don Cesare.

Luce répéta, stupéfaite :

– Le cœur de don Cesare ?

Sephora eut un rire sourd.

– Mais oui, belle Luce !... Croyez-vous donc avoir été la première à faire battre ce cœur inflammable ? Détrompez-vous, en ce cas. Le comte Dorghèse n'en est pas à sa première ni même à sa seconde passion, loin de là... Et moi, il m'a beaucoup aimée. Nous avons été très heureux, pendant près de quatre ans... Puis un jour, au cours d'une promenade, l'un des chevaux difficiles qu'il conduisait prit peur, s'emballa... Et la voiture versa. Lui s'en tira indemne. Mais j'étais gravement atteinte... Pendant plusieurs mois, je souffris atrocement. Quand je pus me lever, j'étais infirme... Et j'apprenais à ce moment-là que don Cesare, qui m'avait adressé tant de brûlantes protestations, qui m'avait promis de faire de moi la comtesse Dorghèse... j'apprenais qu'il était fort amoureux d'une belle Française, en résidence momentanée à Rome.

De nouveau, le sang était revenu au visage de Luce. Elle attachait sur l'ancienne danseuse des yeux où montaient une profonde, une immense détresse... et la plus ardente indignation.

D'un ton saccadé, un peu rauque, elle demanda :

– Vous m'affirmez qu'il a fait cela ?

– Je puis vous le jurer, même... Et il vous sera facile de vous assurer que je dis la vérité, car je suis bien connue, à Rome et à Florence. Quand il vous plaira, je pourrai d'ailleurs vous éclairer sur d'autres points du caractère de votre fiancé. Je ne doute pas que vous y preniez beaucoup d'intérêt.

Le ton de persiflage laissa Luce presque insensible. Son cerveau, en ce moment, vacillait comme en un vertige affreux.

Sephora poursuivit, avec un calme effrayant :

– Vous comprenez donc, mademoiselle, combien je hais maintenant le comte Dorghèse. Vous comprenez que je souhaite me venger... Bien avant d'être délaissée, je lui avais dit un jour : « Si jamais tu m'abandonnes, je poursuivrai de ma haine la femme que tu m'auras préférée. » C'est donc vous qui serez cette victime expiatoire, mademoiselle de Francueil.

Luce resta immobile, comme si elle n'avait

pas compris. Son corps semblait raidi, son visage figé comme celui d'une statue de glace... Seuls, les yeux vivaient et s'attachaient, un peu hagards, sur le beau visage de la Galbi.

Sephora continua :

– Je pourrais prendre ma revanche en faisant tenir à la justice cet aveu de votre frère... Mais je veux bien vous faire grâce de ce... déshonneur. À une condition toutefois : c'est que vous vous mettez entièrement à ma discrétion pour tout ce qu'il me plaira de vous ordonner. Vous disparaîtrez entièrement du monde, sans avertir personne, même vos frères. Jamais vous ne donnerez à ceux-ci de vos nouvelles. En un mot, vous serez morte pour tous... et vous ne vivrez plus que pour m'obéir. En cas de révolte contre ma volonté, je mets au jour la preuve que vous venez de lire... je fais faire autour d'elle la plus large publicité. Aussitôt, le monde entier apprendra que Louis de Francueil a commis un vol avec abus de confiance, car lady Alwyll avait pour lui une grande amitié... M. le vicomte Flavien de Francueil verra son bel avenir brisé,



son superbe mariage manqué. Le nom dont vous êtes tous si fiers se trouvera taché... Enfin, il y aura là un véritable désastre.

Luce continuait de rester impassible en apparence. Les paupières un peu abaissées cachait maintenant ses yeux... Elle dit, avec une voix étrange, qui n'avait plus rien du timbre ordinaire :

– En admettant que j'accepte vos conditions, comment serai-je assurée qu'un jour ou l'autre vous ne produirez pas quand même ce... cet écrit ?

– Je le garderai secret tant que je n'aurai pas à me plaindre de votre docilité... voilà tout ce que je puis vous dire.

– Mais si vous me demandez une chose qui soit contre ma conscience ?

– Votre conscience m'importe peu, mademoiselle. Vous vous arrangerez sur ce point comme vous l'entendrez.

Dans un sursaut d'indignation, la malheureuse jeune fille s'écria :

– Mais c’est épouvantable, ce que vous faites là !

L’autre eut un sourire de froid sarcasme.

– Vous dites bien : c’est épouvantable... Et c’est ce que je veux. Ah ! vous pouvez vous débattre, mademoiselle ! Vous pouvez, si le cœur vous en dit, aller m’accuser de chantage. Il y a toujours ce petit papier-là qui fera son chemin... et qui vous donnera beaucoup d’agrément.

Par un immense effort de volonté, Luce reprenait son air de statue. Elle demanda brièvement :

– Me laissez-vous au moins un peu de réflexion ?

– Oui, jusqu’à demain matin. Dans l’après-midi, si je n’ai pas votre réponse, ou bien si elle est négative, le papier sera remis entre les mains de la justice.

– C’est bien, vous l’aurez demain... peut-être avant.

Et sans saluer, M<sup>lle</sup> de Francueil sortit de la salle...

D'un pas automatique, elle traversa le magasin où Ricardo servait un client... Et elle se trouva dehors.

Comment put-elle marcher ?... Comment parvint-elle à gagner la maison où habitait Louis ?... Ses jambes vacillaient, ses artères battaient avec violence... Mais elle se répétait :

« Il faut que je voie Louis... que je sache si cette femme n'a pas menti... si c'est bien lui qui a écrit. »

Le domestique du jeune homme introduisit Luce dans le petit fumoir élégant et entra dans la pièce voisine pour prévenir son maître... M<sup>lle</sup> de Francueil resta debout, le front appuyé à la vitre d'une fenêtre. Il lui semblait qu'elle était la proie d'un horrible cauchemar et, en pressant à deux mains sa poitrine haletante, elle songeait avec une horrible angoisse :

« Je vais étouffer !... je souffre trop ! »

Un souvenir lui revenait, depuis qu'elle était entrée ici. En venant pour demander un renseignement à son frère, une quinzaine de jours

après le vol commis chez lady Alwyll, elle l'avait trouvé singulièrement agité, le visage défait, l'air préoccupé. À ses questions, il avait répondu qu'il se trouvait un peu souffrant... Les jours suivants, on ne l'avait pas vu chez les Provens. Puis il avait reparu, fort à l'aise, d'une gaieté un peu forcée, peut-être...

Fallait-il penser que ?...

Luce frissonna des pieds à la tête.

« Non, non ! murmura-t-elle farouchement. Ce n'est pas possible ! »

Une porte s'ouvrit derrière elle, une voix joyeuse s'exclama :

– Bonjour, Luce... C'est gentil de me faire cette petite visite !

M<sup>lle</sup> de Francueil se détourna brusquement. Louis entrait, charmant dans une élégante tenue d'intérieur, les yeux rieurs, les mains tendues vers sa sœur.

Alors elle lui jeta, à brûle-pourpoint :

– Louis, pourquoi as-tu pris les diamants de lady Alwyll ?

Elle vit ce frais visage se décomposer, les mains retomber, tremblantes, le long du corps, les yeux bleus s'emplir d'un effroi révélateur...

Presque aussitôt, Louis se ressaisit... Il riposta en essayant d'assurer sa voix :

– Que me racontes-tu là ?... que signifie ?...

Mais il était trop tard... Luce avait vu la vérité sur la physionomie, dans l'attitude de son frère.

Un cri d'horreur s'étouffa dans sa gorge contractée.

– Ah ! misérable !... misérable !

Il essaya encore de protester... Mais elle l'interrompit par ces mots :

– J'ai lu la confession de ce vol, écrite et signée par toi.

Le jeune homme eut un brusque haut-le-corps.

– « Ils » t'ont montré ?... Ah ! les coquins !

Puis il voulut reprendre cet aveu et essaya d'expliquer :

– Tu as eu affaire à des maîtres chanteurs, ma pauvre Luce. Je connais ce Clesini, un usurier

doublé d'un faussaire. Parce que je ne pouvais pas lui rembourser immédiatement ce que je lui devais, il m'a menacé de me perdre... Et je vois qu'il a tenu parole... de quelle façon, puisque ma sœur elle-même m'accuse !

Il aurait paru sincère à un interlocuteur non prévenu... Mais Luce avait vu le trouble trop significatif du premier moment. Et maintenant, elle sentait le mensonge dans l'accent du jeune homme... elle l'apercevait dans les yeux troublés qui semblaient avoir peine à ne pas se baisser sous son regard.

– Alors, ce papier que l'on m'a montré, c'est un faux ?

– Mais certainement !... Une odieuse machination de ce Clesini et d'une femme lâchée par don Cesare...

– En ce cas, il faut les poursuivre, faire constater le faux...

Elle vit frémir le visage pâli, elle entendit la voix troublée qui disait en balbutiant un peu :

– Mais non, Luce, mieux vaut... oui, mieux

vaut laisser tomber cette histoire... Je m'arrangerai pour rembourser Clesini... le plus tôt possible... et il ne sortira pas son papier – son papier faux...

Elle le saisit à l'épaule, et ses doigts s'incrustèrent dans le drap léger du veston d'intérieur.

– C'est donc vrai ?... C'est donc vrai ?... Tu es un voleur ?... toi, Louis de Francueil ?

Elle haletait en lui jetant ces mots à la face, d'une voix entrecoupée.

– Mais non !... Mais je te dis au contraire...

– Tiens, je te mépriserais moins si tu m'avouais sincèrement ta faute... si je voyais chez toi le repentir... Mais, tu ne songes qu'à nier, sans le moindre remords... Est-ce pour payer des dettes de jeu que tu as... volé ce collier ?

D'un mouvement brusque, Louis se dégagait des doigts nerveux qui s'enfonçaient dans son épaule.

– Je ne répondrai pas à tes questions insultantes !... Crois ce que tu voudras, peu

m'importe, après tout !

– Ah ! cela t'importe peu !... Et, sans doute, tu ne t'affecteras pas davantage si je te dis que cette Séphora Galbi m'a menacée de mettre la... preuve qu'elle possède entre les mains de la justice ?... et cela, dès demain.

Louis blêmit, et une lueur d'angoisse passa dans ses prunelles... Il dit avec effort :

– Ce sont des mots... des bravades... Elle ne le fera pas. Je te dis qu'elle veut te faire chanter, parce que tu es la fiancée du comte Dorghèse...

– Elle le fera, je l'ai bien compris... Cet aveu n'a été exigé de toi que dans un dessein bien précis, je le devine maintenant. Cette femme s'insère pour se venger sur moi du délaissement dont elle a été l'objet... Ainsi donc, par ta faute, tu t'es fait l'instrument de mon malheur. Ne l'oublie jamais, Louis... et que ce souvenir te défende aux heures de tentation, si tu n'as pas l'âme trop gangrenée encore.

Il bégaya :

– Que veux-tu dire ?



– Je ne puis te donner d'explication. Sache seulement que je vais expier pour toi, et souffrir pour que notre nom ne soit pas déshonoré... Adieu, Louis, n'oublie pas !

Il voulut lui prendre la main...

– Luce, dis-moi...

– Rien, rien.

Et elle l'écarta, elle quitta la pièce où Louis demeurait, stupéfait, inquiet autant que le pouvait son âme, hélas ! si légère.

Luce rentra chez ses cousins et s'enferma dans sa chambre, après avoir fait dire qu'elle avait la migraine et souhaitait rester seule. Elle connut là des heures d'atroce torture morale... De ses ancêtres, M<sup>lle</sup> de Francueil tenait l'orgueil du nom poussé jusqu'à l'extrême, jusqu'au culte. Plus d'une fois, en entendant parler de quelque scandale, de quelque affaire déshonorante où se trouvait compromis un membre d'une ancienne famille jusque-là très honorée, elle avait songé : « Oh ! moi, j'aimerais mieux mourir ! J'aimerais mieux tout sacrifier, tout endurer plutôt que de

voir une tâche sur notre nom ! »

Et voici qu'une affreuse réalité se dressait devant elle : Louis de Francueil, son frère, était un voleur. Demain, la preuve en serait faite aux yeux de tous... à moins que Luce n'acceptât l'esclavage que lui imposait l'ancienne danseuse, en retour de son silence.

M<sup>lle</sup> de Francueil avait trop bien vu, dans le regard de Sephora, la haine implacable, la décision calculée, pour imaginer un seul instant que cette femme se laisserait fléchir par quelque considération que ce fût. Elle n'avait donc que cette seule alternative : se mettre à la discrétion de la Galbi ou laisser la dénonciation se faire.

Dans ce dernier cas, c'était le déshonneur... Louis jugé, condamné à la prison... Flavien perdant sa situation, obligé de rompre ses fiançailles, devant, pour trouver une position, cacher son nom jusque-là honoré...

Quant à elle, de toute façon elle voyait son avenir brisé. Ce n'était pas une des moindres tortures, entre celles qui l'assaillaient au cours de ces heures terribles. Elle aimait passionnément

don Cesare, cette belle Luce qui auparavant était restée insensible à toutes les avances. Sephora lui avait porté un coup atrocement douloureux en lui révélant de quelle lâche façon le comte Dorghèse l'avait abandonnée... En une âme comme celle de Luce, très probe et très entière, l'amour ne pouvait survivre à l'estime. Mais avant de mourir, il lui fallait passer par une dure agonie.

En un sursaut de révolte, la jeune fille songeait parfois : « Cette femme a menti !... elle l'a calomnié ! » Puis aussitôt elle revoyait la physionomie de Sephora, elle entendait sa voix... et elle se disait en frissonnant de détresse que cette créature infirme, aux traits altérés par la souffrance, devait être sincère. Mais pourquoi... pourquoi donc faisait-elle porter sa vengeance sur Luce de Francueil, bien innocente des fautes du comte Dorghèse ?

Hélas ! comment une âme honnête et généreuse comme celle de Luce pouvait-elle soupçonner les abîmes de haine, de cruauté perverse, de passion sauvage que recèlent quelques âmes où les puissances infernales

paraissent avoir établi une demeure de prédilection ?

Mais cet anéantissement de ses rêves, ce brisement de son amour n'étaient rien, près de l'autre affreuse chose... du déshonneur qui allait s'abattre sur les Francueil, par la faute de Louis.

Quand M<sup>me</sup> de Provens, au cours de l'après-midi, entra chez sa jeune cousine pour s'informer de ses nouvelles, elle recula presque à la vue de ce visage ravagé par la terrible lutte intérieure.

– Mais qu'as-tu, mon enfant ?... Es-tu donc sérieusement souffrante ?

La jeune fille répondit avec un calme affecté :

– J'ai eu un très fort malaise, ma cousine, et je n'en suis pas encore bien remise. Je vous prie de m'excuser si, ce soir encore, je ne parais pas au dîner. Mais je sens que le silence et la solitude me sont indispensables pour me remettre complètement.

M<sup>me</sup> de Provens, très peu observatrice, ne chercha pas d'autre explication à la mine singulière de sa jeune parente. Après quelques

bonnes paroles, elle se retira en déclarant qu'elle allait donner la consigne à la femme de chambre pour que celle-ci ne vînt pas déranger la jeune fille jusqu'à l'heure du dîner.

C'était ce que voulait M<sup>lle</sup> de Francueil pour s'occuper en toute liberté de ses préparatifs de départ.

Car elle était décidée à l'affreux sacrifice. Devant la perspective de voir le nom de sa famille déshonoré, elle se trouvait prête à tout souffrir, à subir tous les martyres.

De conseil, elle n'en demandait point. Luce était une âme orgueilleuse et fermée, qui ne s'ouvrait même pas aux ministres de la religion dont elle était pourtant une stricte pratiquante. Cependant, il lui fallait envisager le cas où cette femme, cette Sephora qui la tiendrait à sa discrétion, exigerait d'elle un acte contraire à sa conscience. Mais elle songeait : « Alors, je verrai... j'aurai le temps de réfléchir... Puis elle-même aura peut-être horreur de sa conduite. Mais, pour le moment, il faut que j'accepte tout, afin qu'elle ne mette pas sa menace à

exécution. »

De ses mains tremblantes, elle enferma dans un sac de voyage les objets qui lui étaient nécessaires, un peu de linge quelques bijoux qui lui venaient de sa mère. Puis, d'un tiroir, elle sortit des lettres qu'elle brûla soigneusement. Les unes étaient de son frère Flavien, d'autres de ses amies, quelques-unes du comte Dorghèse... Celles-là, pas plus que les autres, Luce ne les relut. Pourtant, quelles ensorcelantes phrases d'amour il savait écrire, ce don Cesare !... et comme sa fiancée les avait savourées !

Quand la nuit fut venue, M<sup>lle</sup> de Francueil quitta doucement sa chambre, traversa le vestibule désert, ouvrit sans bruit l'escalier de l'appartement occupé par les Provens, dans une maison de belle apparence. Puis elle descendit l'escalier, passa devant la loge du portier et se trouva dehors... Alors, d'un pas de somnambule, elle se dirigea vers la demeure de Ricardo Clesini.

Les idées avaient fui son cerveau... il ne lui restait plus que la sensation d'une horrible

souffrance morale, d'un atroce déchirement... Quand elle fut devant le magasin discrètement éclairé, elle s'arrêta, les jambes flageolantes, le cœur étreint par une épouvantable angoisse. La tentation de fuir... de fuir loin, le plus loin possible, s'emparait d'elle...

Mais alors, que ferait Sephora ?... Furieuse de voir sa victime lui échapper, elle s'empresserait, sans doute, de dénoncer Louis...

Il fallait... il fallait aller jusqu'au bout du supplice.

Le joaillier, assis devant son comptoir, aperçut cette femme debout à quelques pas de la porte et qui semblait ne pouvoir se décider à entrer. Il se leva et vint ouvrir en disant onctueusement :

– Mais entrez donc, mademoiselle de Francueil.

Elle franchit ce seuil comme le condamné s'avançant vers l'instrument de mort... Sans aucune demande d'explication, Ricardo la conduisit dans la salle où elle avait eu le matin son entretien avec Sephora. La jeune femme était

là, enfoncée dans un fauteuil, rêvant, le menton sur sa main. À la vue de Luce, un léger tressaillement agita ses épaules, une lueur de triomphe s'alluma dans ses prunelles superbes.

M<sup>lle</sup> de Francueil s'avança et dit d'une voix qu'elle parvint à rendre calme par un effort surhumain :

– J'accepte vos conditions, *signora*. Je me livre à vous, puisque c'est à ce prix seulement que vous acceptez de ne pas déshonorer mon frère.

– Bien, mademoiselle... Vous n'avez rien dit, rien laissé soupçonner à personne ?

– Je puis vous en donner ma parole.

– En ce cas, écoutez ce que j'ai décidé à votre égard... Vous resterez quelques jours dans cette maison, où personne ne vous découvrira. La semaine prochaine, j'épouse Ricardo Clesini et nous partons pour Paris, où nous vous emmènerons. Là, je réglerai votre sort comme bon me semblera.

Tel fut le début de la nouvelle existence qui



devait être pour M<sup>lle</sup> de Francueil un martyr savamment gradué.

Elle demeura cachée dans la maison du joaillier pendant une dizaine de jours. Puis, voilée, rendue méconnaissable par un maquillage que lui avait imposé sa geôlière, elle quitta Rome en compagnie des nouveaux époux.

Ricardo allait prendre possession à Paris de son magasin d'antiquaire... Luce, reléguée dans une mansarde, commençait d'exécuter pour le compte de Sephora des broderies compliquées auxquelles devaient succéder d'autres travaux, quand Angelica écrivit à son amie pour lui demander si elle ne connaîtrait pas une personne « discrète et sûre », apte à faire l'instruction de son fils. La *signora* Clesini lui répondit aussitôt :

« J'ai ton affaire... Une jeune personne du meilleur monde, fort intelligente, instruction très poussée, – grec, latin, etc... – bonne musicienne, très forte en dessin... De plus, brodant à miracle et adroite pour tous les travaux d'aiguille. Enfin, quelque chose d'infiniment précieux, ma très chère !... Et discrète... par force ! Je te raconterai

son histoire quand tu viendras me voir. »

Quelques jours plus tard, Luce était informée d'avoir à faire ses préparatifs de départ, pour se rendre au château de la Roche-Soreix où elle était engagée comme institutrice par la comtesse de Varouze.

Après entente avec son amie, Angélica avait commencé la persécution à coups d'épingle, le raffiné supplice d'humiliations et d'hypocrites méchancetés que renforçait encore la grossière animosité de Brigida. La *signora* Clesini avait bien choisi les exécutrices de sa vengeance !... Mais Luce gardait sous les affronts cet air d'indifférence glacée, de morne et hautaine froideur qui ne l'avait plus quittée depuis qu'elle s'était livrée entre les mains de Sephora. Elle semblait n'être plus qu'une belle statue dont seuls les yeux magnifiques, par les lueurs de tragique souffrance qui les traversaient parfois, révélaient la secrète torture.

Et ce fut pire encore lorsque la pauvre Medjine et ses enfants furent introduits à la Roche-Soreix... lorsqu'elle comprit à quelle

œuvre d'iniquité l'associait M<sup>me</sup> de Varouze. Pour cette âme probe et fière, il ne pouvait être de pire épreuve... Et pourtant, elle se fit sourde, muette, aveugle... Car elle savait que Sephora se tenait toujours prête à exécuter sa menace. Angelica prenait soin de le lui rappeler, de temps à autre... Elle la tenait aussi au courant de l'existence de ses frères, qui s'était orientée de façon fort satisfaisante. Louis, affecté par la disparition mystérieuse de sa sœur, avait demandé son changement. Nommé dans une ville de l'Amérique du Sud, il avait fait là un beau mariage et, semblant assagi, menait une existence à la fois paisible et brillante, que le remords ne paraissait pas visiter. Flavien, l'aîné, montait avec aisance tous les échelons de la carrière et se trouvait en passe d'arriver aux plus hauts d'entre eux. Il avait une femme charmante, de beaux enfants, intelligents et fiers comme lui, comme Luce...

Et la malheureuse songeait que Sephora Clesini tenait entre ses mains le moyen de détruire tout le bonheur et l'honneur d'une famille estimée entre toutes.

Elle garda donc le silence, bien que son cœur se révoltât en voyant souffrir Ourida... Après la découverte du testament de M. de Varouze, elle se laissa emmener à Paris par la comtesse et enfermer chez les Clesini, dans cette même mansarde où autrefois elle avait été déjà tenue prisonnière. À dater de ce moment, elle ne revit plus Angelica. Aucun écho du procès ne parvint jusqu'à elle, et aujourd'hui encore elle ignorait le sort de M<sup>me</sup> de Varouze et de Brigida. Pas davantage, Sephora, redevenue sa geôlière, ne lui avait appris le mariage d'Ourida. Mais, par contre, elle lui avait mensongèrement affirmé que la jeune fille, cédant à l'amour du prince Falnerra, vivait près de lui dans une situation irrégulière.

M<sup>lle</sup> de Francueil avait protesté : « Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai ! Je connais Ourida... Je sais qu'elle aimerait mieux mourir plutôt que de faillir !... » Mais la calomnie avait fait son chemin dans l'esprit fatigué de la prisonnière. M<sup>lle</sup> Luce ne connaissait rien du caractère de don Salvatore ; elle ne voyait en lui que le très séduisant cavalier, le grand seigneur artiste

accoutumé de ne rencontrer aucun obstacle devant ses caprices. Comme tous ses pareils, pensait-elle avec le mépris amer que lui avait laissé le souvenir de don Cesare, il devait être dépourvu des scrupules capables d'empêcher qu'il ne profitât de l'inexpérience, de l'isolement d'une pauvre enfant, venue ingénument se confier à lui. Et il n'était pas impossible, hélas ! qu'Ourida, bien que très pure et très fière, se fût, avec sa nature ardente, laissée influencer à la fois par l'amour et par la reconnaissance que ne pouvait manquer de lui inspirer son défenseur.

À Palerme, où elle l'avait emmenée un jour sans explication, Sephora la conduisant un après-midi au Corso Vittorio Emanuele, à l'heure où toute la haute société revenait d'une fête de bienfaisance donnée dans un des magnifiques jardins de la ville, lui avait dit en désignant une automobile superbe :

– Tenez, elle est là, votre Ourida... près du prince Falnerra. Vous aviez l'air de ne pas me croire... et pourtant...

Si affaiblie que fût sa vue, M<sup>lle</sup> Luce avait

reconnu son ancienne petite compagne en cette jeune femme délicieusement vêtue de blanc, assise à la droite d'un jeune homme que l'ex-institutrice reconnaissait bien, lui aussi... Et elle avait ressenti de cette vue un déchirement d'autant plus profond qu'elle pouvait se dire : « Si j'avais défendu cette enfant, coûte que coûte, contre ses misérables persécutrices, elle n'en serait pas là aujourd'hui. »

Par une singulière disposition d'esprit, M<sup>lle</sup> de Francueil ne songeait pas : « Mais ils sont peut-être mariés... La *signora* Clesini a pu me tromper. » Non, l'ancienne fiancée du comte Dorghèse, aigrie par tant de souffrances, mise au courant, par les soins de Sephora, de ce que valait en réalité ce don Cesare dont elle s'était tant éprise, ne croyait plus au désintéressement, à la délicatesse, à la générosité chevaleresque — surtout chez un parent de ce même comte Dorghèse. « Tous ces hommes du monde, tous ces grands seigneurs trop recherchés et qui se croient tout permis, ne sont au fond que des misérables », songeait-elle avec mépris.

Et elle avait renfermé en elle cette nouvelle souffrance, venant s'ajouter à tant d'autres sous le poids desquelles succombait sa santé... des souffrances qui n'étaient rien encore, pourtant, près de l'atroce dilemme que venait de lui poser la *signora* Clesini.

Essayer, coûte que coûte, de faire connaître à Ourida ce qui se tramait contre elle... et alors, voir la faute infamante de son frère dévoilée par une publicité mondiale, comme l'en avait plus d'une fois menacée l'ancienne danseuse... ou bien se taire, et alors...

Alors, Ourida serait enlevée à son mari... livrée à quelque sort terrible... Car M<sup>lle</sup> de Francueil savait, par expérience, de quelle cruauté raffinée, implacable, était capable Séphora. Et le fils de M<sup>me</sup> de Varouze devait être son digne complice.

« Mon Dieu, mon Dieu, que faire ? » songeait la malheureuse femme en se tordant les mains.

Puis elle pensa :

« Mais si même je voulais tout risquer pour

prévenir la pauvre enfant, il est bien certain que ces misérables me surveilleraient et m'empêcheraient de mettre ce projet à exécution... Car ils se sont arrangés naturellement pour ne courir aucun risque. L'odieuse révélation de leur plan, en ma présence, leur a permis de m'infliger une torture nouvelle et sans danger pour eux. Ainsi donc, de toute façon, je ne pourrais venir au secours de ma petite Ourida... Mais c'est affreux !... affreux ! Ah ! comme ils ont bien choisi leur supplice, les lâches criminels ! »



## 6

Le comte Dorghèse, arrivé à Palerme une quinzaine de jours auparavant, occupait dans une rue un peu retirée un petit appartement meublé d'assez modeste apparence. Depuis un an, c'est-à-dire depuis l'époque où il était venu solliciter l'aide du prince Falnerra, il semblait avoir adopté une existence plus raisonnable. On le voyait moins dans les salles de jeux, où d'ailleurs sa déveine, après une courte période de chance, demeurait persistante... Au cours de l'hiver, il avait fait un séjour de deux mois à Paris. Là, dans un tripot où fréquentait la société la plus mêlée, il s'était lié avec un compatriote, petit homme affable et complaisant, qui lui avait à plusieurs reprises prêté d'assez fortes sommes, à un intérêt fort raisonnable. Le comte, dont l'esprit rusé ne s'en laissait pas imposer, cherchait quel intérêt faisait agir ainsi le *signor* Marco. Mais il déploya en vain toute son habileté, qui était grande, pour

avoir le mot de l'énigme. Don Cesare trouvait quelqu'un de plus fort que lui, en ce personnage traité dans ce milieu avec plus de considération qu'on n'a coutume d'en témoigner aux usuriers... Car tel était, au fond, le métier du *signor* Marco – ou du moins l'un de ses métiers. Mais il semblait avoir résolu le difficile problème de se rendre sympathique à ses victimes... Et l'on citait de lui des traits charmants, tel celui-ci : un jeune homme, fils d'un politicien très en vue, désespéré de ne pouvoir régler une forte dette de jeu, allait se faire sauter la cervelle, quand le don Marco était apparu comme le *deus ex machina* lui apportant la somme nécessaire, avec l'assurance qu'il ne la lui réclamerait que plus tard... beaucoup plus tard, et sans intérêts... ou presque.

La chronique ne disait pas si le charitable prêteur avait profité de la reconnaissance excitée par sa générosité pour lui demander un petit acompte, sous la forme de l'impunité accordée, grâce à l'appui du père de ce jeune prodigue, à quelque personnage louche compromis dans de fâcheuses combinaisons financières. Ce sont là des petites combinaisons qui demeurent dans le

secret... et l'estimable *signor* Marco n'avait aucun motif pour les raconter à quiconque – pas même à cet aimable et toujours séduisant comte Dorghèse dont, au bout d'un mois, il était devenu presque l'ami.

Mais oui, l'ami... au point qu'un soir, en quittant avec lui le cercle interlope qu'il fréquentait, don Cesare dit à son compagnon, sur le ton d'aimable familiarité qu'il prenait à son égard, et dans lequel perçait un peu – oh ! très peu – de seigneuriale condescendance :

– Mon cher, je crois que vous êtes un homme très fort... Voilà pourquoi je compte sur vous pour me donner un conseil.

Le *signor* Marco répondit paisiblement :

– Mais je suis tout à la disposition de Votre Excellence.

– Voilà ce dont il s'agit : un de mes amis aura peut-être besoin, dans quelque temps, d'un homme très sûr pour une besogne... délicate. Il faudrait que cet homme n'eût pas trop de scrupules et qu'il fût prêt, pour une grosse

somme... une très grosse somme, à marcher carrément... Vous comprenez ce que je veux dire, *signor Marco* ?

– Très bien, Excellence... En effet, cela peut se trouver... En êtes-vous... je veux dire, votre ami en est-il pressé ?

– Non pas. Il se pourrait même qu'il n'eût pas à l'utiliser. Son plan n'est pas encore bien établi... Écrivez-moi dès que vous aurez découvert le sujet qu'il désire. Car je pars cet semaine pour Palerme, où je compte faire un petit séjour.

– Eh bien ! entendu, Excellence... je songerai à votre affaire.

– Il n'est pas besoin de vous recommander la discrétion, *signor Marco* ?

L'autre eut un sourire doucement ironique en répliquant :

– Oh ! c'est une vertu de ma profession, Excellence ! Personne n'a jamais eu à se plaindre de moi sur ce point-là, je vous l'affirme.

Don Cesare n'en était peut-être pas très persuadé. Mais il lui importait peu, au fond, que

ce Marco, dont son coup d'œil connaisseur avait deviné le véritable caractère, essayât plus tard de le faire chanter. Le comte Dorghèse avait une grande confiance dans sa propre habileté – fort remarquable, d'ailleurs – et se tenait assuré de « rouler » ses auxiliaires quand il lui plairait.

Il s'était donc installé à Palerme, dans ce petit appartement où le servait son valet de chambre, le seul domestique que ses finances très basses lui eussent permis de conserver. Encore y avait-il plus d'un an que le dit serviteur ne recevait plus ses gages. Mais lui aussi tenait son maître pour un homme capable de réussir envers et contre tous, et il attendait avec patience la réalisation de cette promesse que lui avait jetée un jour don Cesare :

– Bientôt, je serai riche... fabuleusement riche... et je te donnerai alors ta belle part, mon fidèle Vittorio.

Depuis son arrivée à Palerme, le comte vivait dans une complète solitude, il avait rencontré quelques connaissances, dans ces promenades à travers la ville, mais éludait toutes les invitations.

– L'âge vient, la fortune m'est contraire, déclarait-il. Aussi dois-je maintenant adopter une vie tranquille, dans la médiocrité. Au reste, je suis las du monde et me ferai fort bien, je crois, à une telle existence.

Ce matin-là, don Cesare, sa toilette terminée, parcourait des journaux que venait de lui apporter son domestique, quand celui-ci vint l'informer qu'une dame demandait à le voir.

– Une dame ?... quelle dame !... a-t-elle donné son nom ?... Est-elle jeune ?... vieille ?

– Entre les deux, Excellence... Elle a dû être bien belle. Mais ses traits sont fanés, et elle boite fort...

Le comte eut un brusque mouvement.

– Ah ! elle boite !

– Oui, Excellence... Son nom, elle n'a pas voulu me le dire. Mais si Votre Excellence veut, j'insisterai...

Don Cesare l'interrompit :

– Introduis cette dame.

Et il se leva, fit quelques pas, assez nerveusement, à travers le petit salon meublé avec banalité.

La porte fut de nouveau ouverte par Vittorio et sur le seuil apparut la *signora* Clesini, vêtue d'un élégant costume de faille noire, appuyée sur sa canne à bec d'ivoire.

Don Cesare s'inclina courtoisement :

– Vous me voyez charmé, *signora*, de cette visite inattendue...

Aucune trace d'émotion ne se discernait sur ce visage dont les beaux traits s'étaient altérés, sous l'influence de l'âge et des passions, mais qui conservait néanmoins une partie de ce charme fascinateur dont le comte Dorghèse avait su habilement se servir, depuis trente ans, pour faire réussir les combinaisons de tous genres dans lesquelles se complaisait son esprit rusé, inventif et sans scrupules.

Sephora, elle aussi, présentait une physionomie froide et impassible... Mais sa main serrait convulsivement le bec de la canne. D'un

ton bref, elle interrompit le comte :

– Non, vous n’êtes pas charmé du tout, don Cesare... bien au contraire... Il ne peut vous être agréable de me revoir... Mais passons. J’ai une conversation sérieuse à avoir avec vous.

– Je suis tout à votre disposition, *signora*.

Il lui avança un fauteuil... On ne pouvait discerner chez lui aucune sensation de gêne, en présence de la femme qu’il avait autrefois si cavalièrement abandonnée... Entre ses paupières demi-baissées, la *signora* Clesini glissa vers lui un regard où la colère se mêlait à une sorte de défi.

Prenant une chaise, le comte s’assit en face de l’ex-danseuse.

– Me voici prêt à vous écouter, *signora*... Je ne doute pas que la circonstance qui vous amène soit en effet très sérieuse, car il doit vous être pénible de revoir un homme qui – je le reconnais loyalement – eut à votre égard des torts graves.

Un rictus plissa la lèvre de Sephora... Comme elle le retrouvait bien là, ce Cesare dont la



souplesse morale n'avait d'égale que la duplicité ! Mais, le connaissant, elle l'avait aimé ainsi... elle l'avait peut-être même tant aimé précisément à cause de ses défauts, qui ne choquaient pas sa nature sans délicatesse, où seuls dominaient l'instinct et la passion.

Ironiquement, elle riposta :

– Peut-être pas si pénible que vous le pensez. Le temps efface bien des choses !... Mais laissons là ces considérations inutiles. Don Cesare, je suis venue vous proposer une affaire.

– Une affaire ?

– Oui... une association. Vous avez entendu parler de l'affaire Varouze ?

– En effet. Je l'ai même suivie avec attention, car mon cousin le prince Falnerra y était mêlé...

– Comme défenseur de la belle Ourida de Varouze, dont il est devenu l'époux... Soit dit en passant, don Cesare, vous avez commis une faute en attendant si longtemps avant... d'agir. Le prince non marié, vous n'aviez que lui à supprimer... Maintenant, ils sont deux...

Don Cesare tressaillit en attachant sur Sephora un regard où passait une lueur de colère mêlée d'inquiétude.

– Que me racontez-vous là ?... que signifie ?...

– Oh ! pas de feinte indignation ! Je sais à quoi m'en tenir. Ce n'est pas votre faute si, un certain jour d'été, il y a dix-huit ou dix-neuf ans, le petit prince Falnerra et sa mère ne furent pas tués dans un accident... préparé par l'un de vos instruments.

Le comte eut un rire sourd.

– Vous avez de l'imagination, *signora* !

Elle leva les épaules.

– Naturellement, vous n'avouerez pas ! Et pourtant, la dissimulation est tellement inutile avec moi !... Vous devriez vous en souvenir, don Cesare !

Il serra les lèvres, en lui jetant un regard sombre.

– Est-ce pour me raconter ces... histoires invraisemblables que vous êtes venue me voir ?

– Pour vous les rappeler, oui... et pour vous

offrir de vous aider à conquérir ces biens dont vous êtes avide.

Don Cesare ricana légèrement.

– Quel intérêt auriez-vous à cela ?... Vous ne pouvez que m'en vouloir... mortellement, surtout avec le caractère que je vous connais.

– Quel intérêt ?... Celui d'avoir une part dans ces richesses, quand vous en serez possesseur, grâce à l'aide que je vous apporterai.

Le comte s'inclina, avec un ironique sourire.

– Mille grâces !... Mais de cette aide, je n'ai nul besoin, *signora*.

– À votre guise... J'avais pensé qu'un homme prudent tel que vous l'êtes aurait jugé utile de s'assurer, comme complices, des gens qui peuvent le gêner considérablement plus tard... Car enfin, s'il arrive quelque malheur au prince Falnerra et à sa femme, voyez donc, comte, l'effet que produirait une déposition d'un certain Orso Manbelli, affirmant qu'il a été chargé, autrefois, de préparer cet accident dont je vous parlais tout à l'heure...

Cette fois, le comte Dorghèse changea de visage.

– Orso Manbelli ?... Vous connaissez cet homme ? demanda-t-il d'une voix quelque peu altérée.

– Très bien.

– Et il vous a raconté... cette histoire ?

– Il ne m'a rien raconté du tout. C'est moi qui, ayant appris par hasard qu'il était l'auteur dudit accident, et le sachant au nombre de vos connaissances, en ai déduit que vous étiez la tête, et lui l'instrument.

Le comte resta un moment silencieux, les sourcils rapprochés, la mine songeuse. Il avait repris son calme un instant troublé... D'un ton railleur, il fit observer :

– Allons, Sephora, vous voulez maintenant prendre votre revanche... Soit, je vous la donnerai. Quelle part demandez-vous dans... les bénéfices ?

– C'est une question qui se traitera plus tard. Parlons d'abord de notre collaboration... Notre

amie, Angelica Manbelli, comtesse de Varouze, a eu fort à se plaindre de cette belle Ourida, qui a si bien manœuvré pour la perdre. Elle lui en veut à mort et m'a chargée de sa vengeance. Pour alliés, j'ai déjà le fils et la fille d'Angelica. L'un, très épris d'Ourida, est prêt à tout contre don Salvatore ; l'autre, amoureuse du prince, ne peut naturellement souffrir la princesse. Ce sont là d'excellentes conditions pour qu'ils nous aident avec énergie, ne trouvez-vous pas ?

– En effet.

– Je compte en outre sur un autre auxiliaire, très précieux. Vous connaissez Marcia Tegrini ?

– Certes !... Une remarquable artiste et une fort belle femme, qui, m'a-t-on dit, était passablement folle du prince Falnerra.

– C'est cela... Mais le prince, lui, la dédaigne. Et même, l'autre jour, parce qu'elle s'était permis une indiscretion, après tout pardonnable étant donné le sentiment qui la guidait, il l'a traitée avec la plus méprisante froideur. Marcia est donc bouillante de haine jalouse contre la princesse... Nous n'aurons ainsi aucune difficulté d'en faire

un de nos instruments.

– Vous songez à lui faire frapper la princesse ?

Sephora secoua la tête, avec un énigmatique sourire.

– Non, car Ourida ne doit pas mourir. Le fils d'Angelica, Lionel d'Artillac, tient beaucoup à elle et veut qu'elle lui appartienne.

Le comte dit vivement :

– Mais c'est impossible !... Don Salvatore a dû prendre des dispositions en faveur de sa femme et, lui disparu, je ne serais pas plus avancé, au cas très probable où elle hériterait de tout ou partie de ses biens. Il faut donc qu'elle disparaisse d'abord... et lui ensuite, tout aussitôt, avant qu'il ait eu le temps de prendre d'autres dispositions en faveur de sa mère ou de quiconque.

– N'ayez aucune crainte à ce sujet. Ourida, vivante, ne pourra nuire à vous ni à personne. Réfléchissez en effet que Lionel d'Artillac devra prendre à son égard toutes précautions pour qu'elle ne puisse lui nuire, en le dénonçant. Nous avons décidé d'abord qu'il la tiendrait

prisonnière, en quelque lieu sûr. Mais, depuis, nous avons trouvé mieux... Car hier, j'ai appris que votre cher cousin attendait un héritier.

Le comte eut un brusque mouvement.

– Un héritier ?... Ah ! en effet, il est temps d'agir !

– N'est-ce pas ?

– Mais, en ce cas, il faut absolument que la princesse disparaisse... avant !

– Ce n'est pas nécessaire.

– Comment cela ?... Cet enfant ne doit pas naître, comprenez-le, Sephora !

– Il naîtra, don Cesare.

Le comte se leva brusquement en attachant sur son interlocutrice un regard de colère.

– Eh bien ! alors, mon héritage ?

– Vous l'aurez... oui, titres, honneurs et biens. Quant à l'enfant, il vivra obscur, sans nom, et nous nous en servirons pour tenir la mère à notre discrétion, pour empêcher de sa part toute réclamation, toute dénonciation.

Don Cesare eut une exclamation.

– Ah ! comme cela !... oui, je comprends !  
C'est une idée parfaite !... Mes compliments,  
Sephora ! Je crois que vous conduirez  
admirablement notre affaire.

– Oui, très bien... et sans que vous ayez besoin  
d'avoir affaire au *signor* Marco.

Une vive surprise parut sur la physionomie de  
don Cesare.

– Le *signor* Marco ?... Vous le connaissez ?

Il y avait de l'inquiétude dans sa voix, dans  
son regard. Sephora sourit, avec quelque ironie.

– Je connais bien des gens et bien des choses,  
don Cesare. Vous vous en apercevrez plus d'une  
fois... Mais revenons à notre sujet. Pour Ourida,  
une fois qu'elle sera entre nos mains, j'ai besoin  
d'une cachette sûre, où nous la laisserons jusqu'à  
ce que le bruit qui se fera autour de sa disparition  
soit apaisé, et que nous puissions la transporter  
ailleurs. Autrefois, vous m'avez parlé de  
certaines salles creusées sous votre villa de  
Teleani...



– Oui... Mais ladite villa n'est plus à moi, vous ne l'ignorez pas.

– Je sais en effet qu'elle appartient au prince Falnerra, lequel l'a assignée comme résidence temporaire à la Tegrini. Ainsi donc, étant en relation avec celle-ci, rien ne me sera plus facile que d'y pénétrer, dès que je le voudrai. Donnez-moi les indications nécessaires pour arriver à ces salles secrètes et je me charge d'y enfermer la princesse Falnerra.

– Je le ferai volontiers... Mais auparavant, je dois vous apprendre que le prince Falnerra n'ignore pas leur existence, ni le moyen d'y parvenir.

Sephora fronça les sourcils.

– Ah !... C'est ennuyeux !

Puis aussitôt, levant les épaules, elle ajouta :

– Mais non, qu'importe ! Don Salvatore ne sera pas à craindre, nous nous arrangerons promptement pour cela.

– Soit !... Je ne vois pas très bien votre plan, mais je compte que vous me l'expliquerez en

détail, avant de nous lancer dans cette aventure.

– Je vous expliquerai tout... Et dès maintenant, je puis vous dire que d'autres agiront pour nous, assumeront tous les risques... sans d'ailleurs s'en douter.

La physionomie du comte s'éclaira.

– Vraiment ?... Vous êtes une femme géniale, Sephora ! Quelle sottise j'ai faite, le jour où je vous ai abandonnée ! À nous deux, nous aurions réalisé des affaires magnifiques !

Ce cynisme ne parut pas indigner la *signora* Clesini... Elle sourit encore, en disant avec un accent de sarcasme :

– Vous êtes franc, une fois par hasard... Avec moi, d'ailleurs, c'est chose préférable. Il y a beau temps que je vous connais ; donc, inutile de vous camoufler. Cela entendu, convenons d'une nouvelle rencontre pour mettre notre plan au point. Certainement, j'aurai la visite de Marcia, aujourd'hui ou demain. Aussitôt après, je vous envoie un mot, signé Carlotta Baldo – c'est mon nom de guerre – pour vous donner rendez-vous

chez moi.

– Très bien. Je n’y manquerai pas.

La *signora* Clesini se leva... Depuis un instant, don Cesare la regardait plus attentivement, avec un assez vif intérêt. En un de ces mouvements souples qui lui étaient habituels, il se pencha vers elle. Sa voix aux intonations caressantes murmura :

– Vous avez toujours vos beaux yeux, Sephora... vos yeux qui n’ont pas de rivaux dans le monde.

Un rire sardonique passa entre les lèvres de la *signora* Clesini.

– Pas de rivaux !... Vous oubliez ceux de Luce de Francueil, comte Dorghèse !

Il sourit, sans embarras.

– Jalouse !... Il y a beau temps que je n’y pense plus, à cette pauvre Luce, disparue si mystérieusement. Tandis que vous, Sephora, je n’ai pu vous oublier. Nous avons été trop heureux ensemble... et jamais, je vous l’affirme !..., jamais félicité semblable n’a depuis existé dans ma vie !

Elle le regardait, les yeux étincelants, ses lèvres rouges entrouvertes en un sourire de provocante ironie, sur les dents fines, d'une blancheur nacrée. Ainsi, avec son teint animé par une secrète émotion, elle paraissait vingt ans de moins, et recouvrait une partie de la beauté, du charme impérieux, qui avaient autrefois enchaîné le comte Dorghèse.

D'un ton mordant, elle riposta :

– Je sais à quoi m'en tenir sur vos protestations, don Cesare. Vous m'en avez tant fait !... et de si chaleureuses !

– J'étais sincère alors, je vous l'affirme !... Mais comptez-vous pour rien la fragilité humaine ?... et surtout la faiblesse masculine ?... Non, vous êtes trop intelligente pour cela !... Et j'en suis sûr – car une femme ne se trompe pas là-dessus, quand elle a une perspicacité comme la vôtre. Vous êtes bien persuadée qu'en réalité je n'ai aimé vraiment, complètement, que Sephora Galbi.

Un tressaillement agita le visage de la *signora* Clesini, une lueur jaillit de ses yeux ardents qui

semblaient éblouir le comte Dorghèse.

Mais, avec un rire sourd qu'accompagnait un hautain mouvement de tête, elle répliqua :

– Vous me l'avez en tout cas montré d'une singulière manière !

– Pardonnez-moi !... Oui, je m'avoue coupable ! Mais pardonnez-moi !

Il se laissait glisser à genoux, et saisissait la main fine et blanche, la belle main parfumée qu'il se plaisait, autrefois, à orner de précieux bijoux.

– Pardonne-moi... J'ai été faible et ingrat, mais je ne t'ai jamais oubliée !... Aujourd'hui, je m'aperçois que je n'ai jamais cessé de t'aimer.

Ses lèvres se pressèrent contre la main de Séphora... Celle-ci ne la retira pas. Elle contemplait, avec une flamme de triomphe dans ses prunelles, cet homme à ses pieds. Comme elle gardait le silence, don Cesare leva sur elle un regard qui implorait.

– Dis que tu me pardonnes !... Dis-le, toi qui fus ma reine, l'unique objet de mes préoccupations !

Froidement, la bouche dédaigneuse, elle laissa tomber ces mots :

– Peut-être.

Puis, enlevant sa main à laquelle s'attachaient encore les lèvres du comte Dorghèse, elle s'éloigna et sortit de la pièce qui demeurait tout imprégnée du parfum capiteux, pénétrant, dont autrefois, déjà, se servait Sephora Galbi.

Don Cesare l'aspira longuement... Il songea un moment, les sourcils un peu froncés. Puis, levant les épaules, il murmura ironiquement :

« Souvenirs d'antan !... Elle est bien changée, pauvre Sephora ! Mais ses yeux sont toujours superbes, capables encore de faire des conquêtes... J'avoue qu'ils m'ont un instant troublé en me rappelant les jours d'autrefois. J'en ai été positivement fou, de cette superbe créature !... Mais elle m'inquiète, avec cette collaboration qu'elle me propose. Hum ! qu'y a-t-il au fond de tout cela ?... Comment a-t-elle appris mes projets, que je n'ai révélés à personne ?... Elle est terriblement habile et perspicace, cette femme-là. Mieux vaut l'avoir de

son côté... Mais il convient de se méfier, car, enfin, avec le caractère que je lui connais, elle devrait plutôt chercher à se venger de moi... À moins que... »

Il eut un sourire de fatuité, en achevant !

« À moins qu'elle n'ait conservé, malgré tout, un tendre sentiment à mon égard... Ce ne serait pas impossible... et je m'en rendrai vite compte, d'ailleurs. »

Marcia Tegrini, après sa visite à la *signora* Clesini, était rentrée chez elle dans un état d'esprit assez agité. Cette inconnue, si bien au courant de tout, l'intriguait et l'effrayait, quelque peu... Mais elle avait excité le désir de la vengeance en cette âme aux instincts violents et fait luire aux yeux de la femme dédaignée la perspective d'une revanche. C'était assez pour que Marcia réfléchît longuement à cet entretien qui l'avait si fortement impressionnée.

Ce qui existait d'honnêteté chez elle se révoltait ; mais la jalousie, l'amour méprisé, criaient plus haut, à certains instants, surtout quand, par exemple, elle se remémorait la vision du pavillon arabe, ou la physionomie du prince, au moment de son départ. Alors, elle se sentait prête à tout, pour se venger de sa rivale triomphante.



Elle se trouvait encore fort hésitante, le lendemain, sur la suite à donner aux propositions de la mystérieuse cartomancienne, quand sa femme de chambre lui remit une enveloppe aux armes des Falnerra, et dont la suscription était de la main du prince. Elle la décacheta fébrilement et en sortit une carte dont elle parcourut rapidement le contenu... Don Salvatore l'informait qu'en raison de la santé de sa femme les répétitions seraient suspendues jusqu'à une date indéterminée.

Marcia froissa la carte et la jeta sur le tapis. Une poussée de sang montait à son visage et un grand frisson l'agitait des pieds à la tête... Elle se leva brusquement, fit quelques pas dans la pièce... Ses yeux brillaient d'une fureur qu'elle contenait avec peine. Entre ses dents, elle murmura fiévreusement :

« Eh bien ! le sort en est jeté !... Puisqu'il me chasse... à moi la vengeance ! »

Une heure plus tard, elle se trouvait dans la cour du vieux palais, sous la colonnade arabe, en face de la soi-disant Carlotta Baldo, et elle lui

déclarait d'un ton résolu :

– Me voici... Que faut-il faire, pour prendre ma revanche ?

La *signora* Clesini répondit nettement :

– M'obéir.

– Encore faudrait-il que je sache...

– Rien maintenant. Je vous dirai quand le moment de jouer votre rôle sera venu... Fiez-vous à moi. Plus que vous encore, les amis pour qui j'agis ont intérêt à la disparition de la princesse Falnerra.

– Mais vous m'assurez qu'il n'y aura pas... crime ?

– Calmez vos scrupules. Nous tenons à ce que cette belle princesse vive... Retournez en paix chez vous, Marcia Tegrini. Tout marchera selon vos souhaits, je vous le promets.

Et Sephora serra chaleureusement la main de sa visiteuse.

En quittant la pseudo-cartomancienne, Marcia, tout enfiévrée, songeait :

« Cette femme paraît tout mystère... J'ignore qui elle est, et comment elle est si bien informée sur ce qui me touche... Mais qu'importe !... qu'importe, pourvu qu'elle m'aide à prendre ma revanche ! Pour atteindre ce but, je m'associerais à Lucifer lui-même ! »

La Vénitienne ne croyait pas si bien dire... Car c'était une œuvre infernale que préparaient dans le mystère Sephora et ses complices – l'un d'eux, surtout, Lionel, le digne fils d'Angelica.

Le soir de ce même jour, don Cesare recevait un mot de la *signora* Clesini.

« Venez me voir demain, disait-elle, Marcia est prête à tout. Nous allons maintenant tendre la toile où viendront se prendre ceux que nous voulons perdre. »

Le comte Dorghèse fut exact au rendez-vous. Sa nature prudente, rusée, lui conseillait la défiance ; mais d'autre part, puisque Sephora connaissait à la fois son criminel projet d'autrefois et celui d'aujourd'hui, que risquait-il, en en faisant sa complice ?... Rien de plus, évidemment, surtout en se gardant soigneusement

de tout ce qui, en cas de trahison, pourrait constituer une preuve contre lui... Et si, au contraire, la *signora* Clesini agissait loyalement, il ne pouvait trouver que des avantages à une telle association d'autant mieux qu'il se réservait de ne pas s'engager personnellement dans une tentative périlleuse.

Car il connaissait la femme qui lui offrait cette complicité, autant qu'elle le connaissait lui-même. Il la savait fort capable de mener à bien un plan de ce genre, cette Sephora dont il avait été follement épris et par laquelle, seule, il s'était laissé dominer. En lui disant qu'il ne l'avait jamais oubliée, il se montrait d'ailleurs sincère. Certes, jamais il n'avait eu de remords, pour cet abandon ; mais il avait pensé plus d'une fois :

« Quel dommage qu'un tel accident soit venu me séparer de cette pauvre Sephora ! Aucune femme ne la vaut, et je la regretterai toujours. »

Son entrevue très inattendue avec elle avait réveillé chez lui tous les souvenirs d'autrefois. Il retrouvait, en cette femme si changée par l'âge et l'infirmité, les yeux superbes et pleins de feu qui

avaient eu sur lui tant de puissance. Elle possédait toujours la magnifique chevelure sombre qu'elle savait si bien orner de gemmes précieuses, et ses mains, célèbres à Florence pour leur beauté, conservaient la souplesse, l'élégance, la fine blancheur qu'avait souvent admirées le comte Dorghèse, au temps où il faisait à Sephora Galbi de si brûlantes protestations d'éternelle fidélité.

Quant aux sentiments qu'elle pouvait entretenir à son égard, don Cesare, tout en faisant la part de la nature vindicative qu'il connaissait à Sephora, ne doutait pas qu'au fond ils se ressentissent toujours de la passion exclusive autrefois témoignée au beau comte Dorghèse... D'ailleurs, se sachant encore capable de charmer, ledit comte ne doutait pas de combattre efficacement ce qui pouvait exister de rancune dans l'âme de la *signora* Clesini.

En ces dispositions d'esprit, il se présenta donc avec aisance au vieux palais où Sephora avait élu domicile. Sara, la servante d'origine juive qui semblait attachée à la *signora* Clesini

par une sorte de fidélité machinale, l'introduisit dans un retiro qui ouvrait sur la cour intérieure... Sephora s'y trouvait, assise en un fauteuil profond. Elle inclina la tête, en réponse au profond salut que, dès l'entrée, lui adressait don Cesare et désigna un siège d'un geste impérieux.

– Asseyez-vous, comte...

– Pas avant, Sephora, que vous m'ayez permis de vous baiser la main...

Elle l'écarta, d'un même geste hautain.

– À quoi bon ? Nous sommes des associés pour une affaire qui doit nous rapporter de gros bénéfices. Les cérémonies sont donc inutiles entre nous.

Sans se laisser démonter, le comte riposta :

– Je ne vois pas qu'il y ait de cérémonie à vous rendre cet hommage.

Sephora eut un léger mouvement d'épaules.

– Inutile, vous dis-je. Nous sommes en affaires, simplement... Marcia Tegrini est venue hier...

Le comte eut un rire silencieux.

– L’amorce a bien pris !... Et alors ?

– Alors, elle me confie le soin d’aider à sa vengeance. Naturellement, je n’ai dit mot de vos projets sur le prince. Elle s’imagine que, seule, la jeune princesse est menacée par nous...

– Il faut en effet qu’elle l’ignore, jusqu’au dernier moment... Mais qu’avez-vous combiné ?

– Voici... Un homme à nous, domestique au palais Falnerra, nous a prévenus que le prince, la semaine prochaine, doit s’absenter pour deux ou trois jours. Il faudra, pendant ce temps, nous occuper d’enlever la jeune femme.

– Hum !... Sera-ce facile ?

– Peut-être... Elle se promène souvent dans les jardins et Giuseppe, le domestique, nous a indiqué un point où l’on peut pénétrer dans ceux-ci, avec grande chance de n’être pas aperçu. Lionel d’Artillac se charge de l’affaire, avec Orso Manbelli.

Le comte ne put maîtriser un mouvement de surprise, ni dissimuler la lueur d’inquiétude qui

passait dans son regard.

– Orso Manbelli ?... Il est ici ?

– Oui... Mais ne tentez rien contre lui, don Cesare. Il nous est utile, car nous ne pouvons nous embarrasser d'autres complices... Et ne craignez rien, il sera discret – du moins tant que je ne l'inviterai pas à bavarder sur le passé.

Don Cesare eut un mouvement d'épaules, en ripostant ironiquement :

– Je n'ai aucun mauvais dessein contre lui, rassurez-vous... Donc, M. d'Artillac et Orso s'occuperont de l'enlèvement de la princesse ?

– Oui... Une automobile sera là, toute prête, à l'endroit en question, qui est généralement désert. La belle Ourida, à laquelle on aura fait respirer un soporifique, sera emportée à la villa de Tebani...

– À la villa de Tebani ?... Chez la Tegrini ?

– Oui... dans les salles secrètes.

– Ah ! en effet ! Vous m'en aviez parlé, l'autre jour...

– Mais comme il faut se défier de tous, Marcia



devra l'ignorer... Or, pour établir mon plan d'après cela, il faut que je sache comment l'on pénètre dans ces salles.

– Voici... Dans les jardins existent les restes de la villa romaine qui, au début de l'ère chrétienne, s'élevait en ces lieux. Sur un pan de mur se voit sculptée une Minerve... Appuyez le doigt à la pointe de son bouclier. Une partie du mur pivotera, laissant apercevoir un escalier qui conduit aux chambres secrètes, datant elles aussi de la domination romaine.

– Bien... J'irai voir demain la Tegrini, sous un prétexte quelconque, et je demanderai à visiter les jardins, pour me rendre compte de l'emplacement de cette ruine... Mais il faudrait ensuite que je puisse y pénétrer sans qu'elle s'en doute ?

– Chose facile. Estimant que tout peut servir, un jour ou l'autre, j'ai conservé, en vendant la villa au prince Falnerra, une clef qui ouvre une petite porte des jardins, précisément assez près de la ruine en question.

– Ah ! très bien !... La princesse Falnerra sera donc enfermée dans l'une de ces salles, à l'insu

de sa rivale qui, d'ailleurs, se trouvera occupée à ce moment-là par ses préparatifs de départ... car le prince lui a écrit pour l'informer que les répétitions se trouvaient momentanément suspendues.

– Eh ! c'est un moyen de lui donner congé !

– En effet. Rien ne pouvait mieux attiser sa fureur contre Ourida... Elle voulait quitter dès aujourd'hui la villa de Tebani. Mais je l'ai persuadée que pour le succès de mon plan elle devait y demeurer encore une dizaine de jours... Ce sera très suffisant pour faire enlever la princesse et pour attirer don Salvatore dans le guet-apens où il laissera sa vie.

– Comment vous y prendrez-vous ?

Le comte ne disait pas : « Comment nous y prendrons-nous ? » Sephora le remarqua sans doute, car un sourire de sarcasme glissa entre ses lèvres.

– Ce sera très simple... Au lendemain de la disparition de sa femme, Marcia lui écrira un mot par lequel, en termes mystérieux, elle lui laissera

entendre qu'elle connaît l'endroit où se trouve la princesse. Lui, fou d'inquiétude, accourra aussitôt. Il sera introduit en présence de la Tegrini... Et là, aussitôt, un coup de revolver sera tiré sur lui.

– Par elle ?

Sephora eut un rire sourd.

– Nous n'en obtiendrons jamais pareille chose !... Non, c'est un de nos complices qui se chargera de l'exécution. Mais il faut auparavant que je me rende à la villa, afin de voir où il lui sera possible de se cacher, pour opérer tranquillement et en toute sûreté.

– Hum !... Et s'il manquait son coup ?

– Il ne le manquera pas. C'est un tireur de première force... Et d'ailleurs, il faut bien compter sur quelques risques, dans une entreprise de ce genre.

– Mais il me semble que vous auriez pu trouver une autre combinaison... Pourquoi préparer... l'exécution chez la Tegrini, qui jettera aussitôt des clameurs, ameutera ses domestiques,

de telle sorte que l'homme sera poursuivi, traqué...

– Pourquoi ?... Parce qu'il faut que la meurtrière, aux yeux de l'opinion, aux yeux de la justice, soit Marcia Tegrini.

Le comte eut un mouvement de stupéfaction.

– Que voulez-vous dire ?

– Notre exécuteur, aussitôt son coup tiré, s'échappera prestement, tandis que Marcia appellera, criera, affolée... Elle dira que quelqu'un vient d'assassiner le prince Falnerra. Tout d'abord, on la croira... Mais c'est ici que commencera votre rôle. Vous accourez, aussitôt que la nouvelle aura eu le temps de se répandre dans Palerme. Devant les domestiques, devant les magistrats, vous vous montrerez sceptique sur le récit de la Tegrini... Vous aurez soin d'insinuer habilement qu'elle était amoureuse du défunt, terriblement jalouse de la jeune princesse, et folle de fureur d'être dédaignée... Je vous connais assez adroit pour présenter cela d'une manière plausible... pour insinuer le doute, puis la certitude, dans l'esprit des juges...

Don Cesare eut un mouvement de tête approbateur.

– Je me charge en effet de faire considérer la belle Marcia comme l'assassin du prince. Ce billet qu'elle aura écrit pour attirer celui-ci chez elle constituera une forte charge.

– Précisément... et quand les magistrats lui demanderont où se trouve cet endroit qu'elle prétendait désigner à don Salvatore, comme le lieu où devait se trouver sa femme, elle ne pourra rien répondre... d'où on conclura qu'elle a attiré le prince dans un guet-apens.

– Oui... mais si elle raconte tout ?

– Elle n'a eu affaire qu'à moi, et ignore mon vrai nom. Aussitôt la chose accomplie, je saurai m'arranger pour disparaître.

Le comte eut un froncement de sourcils.

– Vous oubliez que vous êtes venue me voir.

– Eh bien ?

– Eh bien ! on peut supposer que nous sommes de connivence, et que...

Elle ricana légèrement.

– Vous n’oubliez rien, prudent Cesare !... Que voulez-vous, il faut bien risquer un peu, dans une affaire de cette envergure ! D’ailleurs, je ne vois pas que vous ayez lieu de vous inquiéter, aucune raison n’existant, à ma connaissance, pour qu’on vous soupçonne d’avoir voulu « aider » au décès de votre cousin.

– Pardon... ne peut-il y avoir, en dehors de vous, d’autres gens aussi bien instruits sur mes... projets ?... Ainsi, comment, par qui avez-vous connu mes rapports avec cet usurier qu’on appelle le *signor* Marco ?

– Mais par lui-même, simplement.

– Par lui-même ?... Vous le connaissez ?

– Fort bien, puisqu’il est mon mari.

Le comte eut un mouvement de stupéfaction.

– Votre mari ?... Le *signor* Clesini ?

– Ricardo Clesini en personne.

– Ah ! je comprends !... Avec ce que vous saviez déjà par Orso, il vous a été facile de

deviner ce que je méditais... Et vous vous êtes dit : « Maintenant, je le tiens... Il faut qu'il fasse de nous ses complices... et qu'il nous donne une part dans les bénéfices... » Car je suppose que le *signor* Clesini est au courant ?...

– Parfaitement, mon mari sait pourquoi je suis ici.

– Et il approuve que vous vous mettiez en rapport avec moi ?

Il y avait, dans le ton du comte, à la fois de l'ironie et de la défiance.

La *signora* Clesini riposta froidement :

– Pourquoi ne le ferait-il pas ?... Il sait que toute trace du passé est abolie entre nous.

– Toute trace ?... Non, il doit bien penser qu'il subsiste quelque chose entre deux êtres qui se sont tant aimés... qui ont été, l'un pour l'autre, plus précieux que l'univers entier.

– L'un pour l'autre ?... Vous ne manquez pas d'aplomb, don Cesare ! J'ai pu apprécier, en effet, jusqu'à quel point je vous étais chère !

Elle le regardait avec une ironie qui donnait à

ses yeux un plus vif éclat. Les lèvres d'un rouge vif avaient un pli de dédain moqueur... Elle se renversa d'un mouvement souple, plein de grâce, contre le haut dossier du fauteuil qu'elle occupait. Sa chevelure brune, aussi belle qu'autrefois, en dépit des fils d'argent qui la parsemaient, découvrait la nuque superbe, encadrait harmonieusement le visage qui conservait ses belles lignes, et dont les flétrissures, causées par les années, par la souffrance, étaient dissimulées aujourd'hui sous le fard, sous la poudre disposée avec art. Une robe de molle soie noire, visiblement sortie de chez le grand faiseur, habillait admirablement l'ex-danseuse, en dissimulant presque la déviation d'ailleurs légère de cette taille dont la souple élégance avait été, jadis, tant admirée. La large échancrure du corsage bordé de précieuses dentelles blanches, les manches demi-courtes laissaient voir un cou d'une forme irréprochable et des bras superbes, dont la teinte sombre de la robe faisait merveilleusement ressortir la blancheur... Oui, on ne pouvait le nier, en dépit des années, de l'infirmité, cette femme était belle encore, et



l'ardente vivacité de son regard, la séduction qu'il dégageait continuaient de faire d'elle la dangereuse sirène qui avait asservi pendant plusieurs années l'indépendant et très égoïste comte Dorghèse.

Était-il donc repris par l'enchantement ?... Voici qu'il se penchait vers elle et s'écriait en saisissant la main de Séphora :

– N'oubliez-vous donc jamais ?... Pas même si je vous dis que je suis un fou... un misérable... et que je regrette amèrement ma faute ?... Séphora, serez-vous donc impitoyable ?

Il voulut appuyer ses lèvres sur sa main... Elle la lui retira brusquement avec un rire sarcastique.

– Laissez donc toutes ces sottises, don Cesare ! Je ne suis pas dupe de ce remords...

– Séphora, je suis sincère !

– Admettons-le. Mais je n'ai pas à m'en occuper. Nous ne sommes plus que des étrangers l'un pour l'autre... et maintenant aussi des associés. Parlons donc affaires, simplement, et qu'il ne soit plus question d'autre chose.

Il dit ardemment :

– Rien ne peut faire qu’il n’y ait toujours entre nous le souvenir de notre amour !

Elle ne répliqua pas et ne détourna pas ses yeux du regard de caressante supplication qui se levait sur elle. Ce regard de Cesare Dorghèse, comme il l’avait charmée, envoûtée, autrefois !... Et maintenant encore, elle sentait bien qu’il avait conservé sur elle quelque pouvoir...

Il continuait, de cet accent à la fois insinuant et passionné qu’elle connaissait bien aussi :

– Je m’avoue coupable... Que veux-tu de plus, Sephora ? Tu m’as dit plus d’une fois – avec un dédain amusé auquel je ne trouvais rien à redire, puisqu’il venait de toi – tu m’as dit que les hommes étaient, à ton avis, la faiblesse et la lâcheté mêmes. Et tu as ajouté : « Ce n’est pas toi, Cesare, qui me ferais changer d’opinion à ce sujet. Mais tel que tu es, tel que je te devine, je t’aime quand même... » Ainsi donc, tu n’avais pas beaucoup d’illusions sur moi. Pourquoi, en ce cas, m’en voudrais-tu tellement d’avoir cédé à un moment de faiblesse, de... oui, je dis carrément le

mot, de lâcheté ?

Elle eut un sourire sardonique.

– Votre logique est irréfutable, don Cesare... Je suis d'ailleurs toujours demeurée conséquente avec moi-même, car ma rancune contre vous n'était rien, comparée à ce que m'inspirait celle pour qui vous m'avez trahie.

– Luce de Francueil ?... Oui, j'ai eu un caprice pour elle... j'ai même songé à l'épouser. Mais elle a disparu mystérieusement... et je l'ai oubliée très vite, je l'affirme !

Sephora glissa un coup d'œil de satisfaction cruelle vers une porte devant laquelle retombait une lourde tapisserie

– Si vite que cela ?... Pauvre Luce !

– Je te le répète, Sephora, seule, tu as été aimée réellement... et jamais oubliée.

Sans qu'elle l'en empêchât, cette fois, il pressa ses lèvres contre les doigts blancs et parfumés.

Pendant un moment, Sephora demeura silencieuse, le considérant d'un regard énigmatique... Puis elle ôta sa main en disant

froidement :

– Retirez-vous maintenant, don Cesare. Je vous ferai prévenir dès que j’aurai du nouveau à vous communiquer.

En relevant la tête, le comte demanda :

– Qui se chargera de... l’exécution ?

– Quelqu’un de très sûr, dont j’aime mieux garder le nom secret. Fiez-vous à moi, entièrement... ou bien renoncez à notre collaboration.

– Je n’en ai aucune envie... maintenant surtout que ce nouvel entretien a fait revivre en moi des souvenirs très chers.

Il s’inclina profondément et quitta le retro, reconduit jusqu’au-dehors par Sara, qu’un coup de timbre de sa maîtresse avait avertie.

La signora Clesini resta un long moment immobile. Ses yeux brillaient d’une lueur étrange, son front se barrait d’un pli profond... Puis elle se leva, lentement, et un mauvais sourire aux lèvres, elle se dirigea vers la portière de tapisserie.

Quand elle eut soulevé celle-ci, elle vit une femme qui gisait à terre, près d'un escabeau renversé et d'une corbeille à ouvrage d'où s'échappaient du linge, des ciseaux, des pelotes de fil. Son visage était blême, ravagé, ses yeux clos derrière les verres des lunettes qu'elle portait.. Sephora murmura féroceement :

– Allons, il paraît qu'elle a été bien touchée, la belle Luce !

Puis elle sonna, donna l'ordre à Sara de lui apporter des sels, qu'elle fit aspirer à la malheureuse femme... Celle-ci ouvrit bientôt les yeux. À la vue de Sephora, elle eut un mouvement d'horreur, un geste qui la repoussait. Dans son regard passait le plus douloureux affolement.

La *signora* Clesini eut un léger rire de sarcasme.

– Eh bien ! que vous prend-il, mademoiselle ?... Allons, levez-vous, Sara et moi allons vous aider.

M<sup>lle</sup> de Francueil dit d'une voix affaiblie, mais

où passaient des intonations farouches :

– Non, je ne veux pas que vous me touchiez...  
Je n'ai besoin de personne.

– À votre guise... Retourne à ton ouvrage,  
Sara.

Sur ces mots, Sephora quitta la pièce où sa  
victime demeura seule.

M<sup>lle</sup> de Francueil se souleva péniblement...  
puis, en s'appuyant sur le siège renversé, elle  
réussit à se mettre debout. Alors, relevant  
l'escabeau, elle s'assit et enfouit son visage entre  
ses mains décharnées, qui tremblaient  
violemment.

Ah ! elle comprenait maintenant pourquoi  
Sephora lui avait intimé l'ordre de venir travailler  
dans cette pièce, aujourd'hui !... Cette femme,  
dont la soif de vengeance paraissait inextinguible,  
avait voulu qu'elle entendît son entretien avec le  
comte Dorghèse... son horrible entretien.

Maintenant, Luce de Francueil était  
complètement édifiée au sujet de son ancien  
fiancé. Elle savait de quoi était capable ce noble

seigneur et comment il s'associait aux sinistres projets de la Clesini... Elle savait aussi, exactement, de quel sort épouvantable étaient menacés le prince Falnerra et sa femme.

Et c'était l'horreur de ces révélations... c'était l'atroce sentiment de son impuissance à prévenir le crime qui l'avaient fait défaillir là, tout à l'heure, tandis que les deux complices prenaient congé l'un de l'autre.

Oui, elle ne pouvait rien... rien pour sauver ceux qui venaient d'être condamnés. Car, même voulût-elle passer outre à la menace que Sephora tenait suspendue sur sa tête, il lui apparaissait bien certain que cette femme la faisait surveiller, pour l'arrêter au cas où elle aurait la velléité de tout sacrifier au salut d'Ourida et de son mari.

Telle était la situation de la malheureuse Luce de Francueil. Situation épouvantable, torture inouïe, pour cette âme probe et fière, pour ce cœur profondément attaché à celle qui avait été pour la solitaire de la Roche-Soreix une compagne charmante et dévouée.

Aussi défaillait-elle encore, sous le poids de

l'affreuse angoisse... En se tordant les mains, elle balbutia :

– Ô mon Dieu, je ne puis plus supporter ce martyre. Sauvez-les, puisque moi je ne peux rien !... et délivrez-moi de cette femme !



## 8

Ourida avait témoigné quelque étonnement, quand son mari, au lendemain de la soirée, lui avait dit :

– Marcia Tegrini avait décidément, hier soir, un genre fort déplaisant. En outre, sa voix n'est pas absolument ce que je voulais... Il faut que je m'arrange pour l'écarter.

La jeune femme objecta :

– Mais, mon ami, ce sera bien difficile !

– Pas tant que cela... Nous interrompons les répétitions pendant quelque temps, sous le prétexte de ta santé, et quand nous les reprendrons, je demanderai à M<sup>me</sup> de Sambly de tenir cette partie. Sa voix, fort belle, vaut certainement celle de la Tegrini... Et celle-ci sera moins froissée de se voir remplacée par une femme du monde, plutôt que par une

professionnelle comme elle.

Ourida n'insista pas. Au fond, elle était satisfaite de cette solution, la cantatrice ne lui inspirant pas de sympathie. Aucun soupçon ne lui vint du motif pour lequel Salvatore agissait ainsi... Car si elle avait entendu, comme lui, tandis qu'ils se trouvaient dans le pavillon arabe, le bruit léger d'un pas, si le prince, revenant de la fenêtre vers laquelle il s'était élancé, lui avait dit avoir aperçu une silhouette de femme qui s'éloignait, elle ignorait par contre les déductions qu'il avait tirées de ce fait, en remarquant un peu après le trouble de la Vénitienne et en apprenant que celle-ci revenait des jardins. Salvatore avait, en effet, jugé inutile de faire connaître à sa femme qu'ils avaient été ainsi épiés, alors qu'ils se croyaient à l'abri de tout regard indiscret dans leur retraite de prédilection. Mais sa colère contre Marcia était extrême, et il avait jugé bon de rompre des relations qui ne pouvaient être maintenant que fort désagréables.

Une huitaine de jours après ces événements, le prince quitta la Sicile, se rendant à Naples où il

devait séjourner trois jours pour se rencontrer avec un ami passant dans cette ville... C'était la première séparation, pour Ourida et lui. Mais elle devait être si courte qu'ils n'en éprouvaient aucune appréhension. Salvatore, d'ailleurs, laissait la jeune femme entourée de serviteurs dévoués, comblée de tendre sollicitude par la princesse Teresa, qui la chérissait.

Aussi une véritable stupéfaction se mêla-t-elle à sa terreur, quand, le surlendemain de son arrivée à Naples, il reçut cette dépêche de sa mère :

« Ourida disparue. Viens vite. »

Instantanément, cette pensée surgit en lui :

« Ce sont « eux », le fils, le cousin de cette Angelica... eux qui poursuivent ma pauvre bien-aimée de leur haine, de leur vengeance... Ah ! qu'en ont-ils fait, les misérables ! »

Le cœur broyé d'angoisse, il partit sur l'heure... Quand il arriva au palais, *dona* Teresa,

à demi-folle, ne put que confirmer ce que disait son télégramme.

Ourida était allée faire une promenade dans les jardins, et elle n'avait pas reparu... On avait relevé des traces d'escalade sur une partie du mur, des marques de pas et des roues d'automobile aux alentours. Mais aucune autre indication n'avait pu être obtenue, aucune voiture n'avait été remarquée aux alentours.

La police, prévenue, s'était mise en quête... Le prince, immédiatement, télégraphia à un excellent détective de Rome pour qu'il vînt se mettre à sa disposition. Et lui-même, sur l'heure, commença des recherches en se basant sur la certitude que Lionel d'Artillac et Orso Manbelli, agissant pour venger leur mère et cousine, étaient les auteurs de cette disparition.

Ignorant tout de la complicité qui avait lié Angelica à Sephora Clesini, – car aucun événement n'était venu la révéler au cours du procès, – il ne pouvait soupçonner la part prépondérante prise par l'ancienne danseuse dans l'organisation de la trame ourdie contre lui et

Ourida. Mais il jugeait Lionel fort capable d'avoir préparé habilement sa vengeance, en digne fils d'Angelica Manbelli.

Deux jours après son retour, aucun indice n'avait encore pu mettre sur la trace des ravisseurs... Le prince, dont la physionomie sombre, altérée, témoignait des profondes angoisses, venait de rentrer après une nouvelle enquête à Palerme, quand un domestique lui remit un billet qu'il lut rapidement :

« Altesse,

« Un hasard m'a fait connaître où se trouve la princesse. Très souffrante en ce moment, je ne puis me rendre au palais. Si Votre Altesse veut venir, je lui dirai ce que je sais.

« MARCIA TEGRINI. »

Au premier moment, don Salvatore pensa :

« J'y vais à l'instant !... Puisse-t-elle dire vrai ! »

Puis la réflexion lui vint... et la méfiance. Quel intérêt avait la Vénitienne à lui faire retrouver Ourida ? Il la connaissait assez pour se douter que cette âme violente devait détester la jeune princesse et ne possédait pas assez d'élévation pour passer outre sur son ressentiment. Alors, quel motif la poussait à l'aider dans ses recherches pour retrouver la disparue ?

*Dona Teresa*, à laquelle il communiqua le billet de *Marcia*, déclara :

– J'ai meilleure opinion que toi de cette jeune femme, et je la crois fort capable de ce geste qui t'étonne.

*Salvatore* secoua la tête, non convaincu. Néanmoins, il était résolu à se rendre chez *Marcia*... Et, une heure plus tard, sa voiture s'arrêtait devant la villa de *Tebani*.

C'était une vaste demeure, fort ancienne, puisqu'elle avait remplacé au cours du XI<sup>e</sup> siècle une villa romaine complètement tombée en ruine. À cette époque, elle avait été fortifiée. Les meurtrières et les créneaux existaient encore, d'ailleurs, mais disparaissaient en partie sous une

merveilleuse végétation fleurie... À l'intérieur, en dehors des pièces d'apparat, superbement aménagées, il y avait quantité de couloirs, d'étroits escaliers, de portes donnant sur des cabinets plus ou moins sombres, d'allure mystérieuse. C'était le vieux logis d'autrefois, où l'on se ménageait des cachettes pour les périodes d'invasion. De fort beaux jardins l'entouraient, s'étendant fort loin le long de la falaise rocheuse au bord de laquelle était bâtie la villa, devant un magnifique horizon de mer.

Un domestique, précédant le prince Falnerra, ouvrit une porte dans le vestibule dallé de marbre et s'effaça devant le visiteur... Don Salvatore entra dans le salon tendu de soie orange, dont les trois portes-fenêtres ouvraient sur la mer. Marcia, étendue sur une chaise longue, se souleva à son entrée. Le sang montait à ses joues mates, qu'il colorait légèrement. Elle dit d'une voix altérée :

– Pardonnez-moi, Altesse, de vous avoir ainsi dérangé...

– Mais c'est tout naturel !... Trop heureux serai-je, si vous pouvez me donner quelques

indications utiles.

Elle pâlit soudainement et dit avec effort :

– J’espère, en effet, qu’elles pourront vous servir... Une personne, à qui j’ai promis de ne pas la nommer, m’a dit...

Elle ne put achever. Un coup de feu se faisait entendre... Don Salvatore, frappé en pleine poitrine, chancela, en essayant de se retenir à un siège, près de lui. Avec un regard d’indicible mépris vers la Vénitienne, il murmura :

– Misérable traîtresse !

Puis il s’écroula sur le tapis.

Marcia s’était redressée, d’un bond, avec un cri d’horreur. Elle s’élança vers le corps étendu, se jeta à genoux, approcha son visage convulsé par la terreur de celui du blessé...

– Don Salvatore !... Don Salvatore !

Mais rien ne lui répondit. Le beau visage était immobile, les yeux restaient clos...

Alors Marcia se précipita vers la porte, l’ouvrit, appela :



– Au secours !... Venez !... vite, vite !

Dans ce vaste logis aux murs épais, le coup de feu n'avait pas été entendu des domestiques... Aux appels désespérés de leur maîtresse, ils accoururent et commencèrent d'abord par jeter des clameurs d'épouvante. Puis l'un d'eux courut pour avertir la police et chercher un médecin, tandis que deux autres relevaient le prince et le portaient sur un lit où Marcia, à demi folle, essaya de le faire revenir à lui.

Elle y parvint au bout d'un moment... Mais quand don Salvatore, en ouvrant les yeux, la vit penchée vers lui, il leva son bras en un geste qui la repoussait.

Elle supplia :

– Ne m'en veuillez pas !... J'ignorais... je ne sais qui était cet homme...

Mais entre les lèvres blêmies, un seul mot passa :

– Misérable !

Marcia recula en se tordant les mains... Le prince ajouta d'un ton impératif :

– Sortez !

Elle obéit et alla s'effondrer sur le canapé d'une pièce voisine en comprimant à deux mains son front qui lui semblait prêt à éclater.

Cet homme... cet assassin, qui était-il, et comment se trouvait-il là ?

Par qui avait-il appris que don Salvatore devait venir aujourd'hui ?... Quelle complicité lui avait permis de pénétrer dans la villa ?

À la pensée de Marcia se présentait l'énigmatique physionomie de la cartomancienne... Cette femme était venue, quelques jours auparavant, et Marcia, sur sa demande, lui avait fait visiter la villa. Puis, hier, la Vénitienne, appelée par un mot, s'était rendue chez elle et avait écrit sous sa dictée le billet adressé au prince Falnerra, informant celui-ci qu'elle pouvait lui indiquer où se trouvait sa femme. Carlotta Baldo avait expliqué à sa visiteuse :

– Il faut cela, pour l'attirer chez vous, pour vous faire de nouveau bien voir de lui. Je vous

indiquerai une fausse piste, très vraisemblable, sur laquelle vous le jetterez... il ne trouvera rien, mais vous gardera de la reconnaissance.

Marcia n'avait alors rien vu de suspect dans cette démarche... Mais voici que maintenant, elle se demandait si, entre les mains de cette mystérieuse étrangère, elle n'avait pas été un instrument pour attirer le prince Falnerra dans un guet-apens.

Un grand frisson la secoua, un froid glacial la pénétra jusqu'aux moelles... Elle songea, le cœur étreint par un remords affreux :

« Ah ! comme Dieu me châtie d'avoir cherché la vengeance ! »

Quand le médecin, accouru de Palerme aussi vite que possible, eut donné ses soins au blessé, il vint trouver la cantatrice dans la pièce voisine de la chambre où elle n'osait plus pénétrer.

– Le prince a une chance inouïe !... Le poumon n'est pas atteint ; mais il s'en faut de rien. Sauf complications que je ne puis prévoir, il guérira très vite.

Il parut à Marcia qu'elle respirait tout à coup plus librement... Ah ! qu'il ne mourût pas, et qu'elle pût bientôt se disculper devant lui !

Se disculper ?... Mais si elle n'était pour rien dans cette tentative d'assassinat. En revanche n'était-elle pas complice des ravisseurs de la princesse ?

Et cela ne paraîtrait-il pas à don Salvatore un crime plus impardonnable que tous les autres ?

– Ah ! c'est affreux !... Qu'ai-je fait ? gémit-elle en se tordant de nouveau les mains.

Quand, un peu après, la princesse Teresa, prévenue, arriva à la villa, Marcia ne se présenta pas devant elle. Il lui semblait qu'elle ne pourrait pas soutenir le regard de cette femme qui l'avait accueillie avec tant de bienveillance et qui verrait sans doute en elle, comme don Salvatore lui-même, l'auteur du guet-apens où avait failli périr son fils bien-aimé.

Lentement, les brumes qui couvraient le cerveau d'Ourida s'écartaient... La jeune femme commençait de se rendre compte du lieu où elle se trouvait. C'était une grande pièce aux murs faits de pierres liées par un dur ciment. Le jour et l'air entraient, de façon fort avare, par une ouverture étroite garnie de deux barreaux de fer en croix. Le mobilier était inexistant. Ourida reposait sur un amas de couvertures et près d'elle étaient posés un panier garni de victuailles, des ustensiles de toilette, une petite lampe toute préparée.

La jeune femme se souleva en passant la main sur son front très lourd... Voyons, où se trouvait-elle ?... Que lui était-il arrivé ?

Ah ! elle se souvenait !... Tandis qu'elle se promenait dans les jardins du palais, deux hommes avaient bondi sur elle. Pendant que l'un

d'eux posait la main sur sa bouche pour étouffer ses cris, l'autre approchait un flacon de ses narines... Alors l'engourdissement, le sommeil s'étaient emparés d'elle...

Et maintenant, elle se réveillait ici... dans ce lieu inconnu...

En retrouvant ainsi la mémoire, Ourida se sentait envahir par l'effroi, par la plus affreuse angoisse.

Qui donc l'avait enlevée à sa demeure, à son mari ?... Que voulait-on faire d'elle ?

Toute frissonnante, elle se leva et s'élança vers la fenêtre. Elle vit devant elle la mer et le ciel, d'un bleu pur, ardemment lumineux. Quelques bateaux de pêche, un vapeur passaient au loin... beaucoup trop loin pour que la jeune princesse put espérer se faire entendre de sa prison...

Car c'était bien une prison, d'où semblait exclue toute possibilité de fuite. En en faisant le tour, Ourida s'assura qu'il lui était impossible d'ouvrir la porte de bois épais, close de ferrures

solides, bien que rouillées.

Pendant un moment, l'âme de la jeune femme défailloit sous l'empire de la terreur, de l'angoisse qui l'étreignait à la pensée du désespoir de Salvatore... Mais l'énergie reprit bientôt le dessus en cette nature croyante et courageuse. Ourida pensa :

« Mon cher Salvatore va me faire chercher de tous côtés, il mettra tout en œuvre et finira par me retrouver... Ou bien les misérables entreront en rapport avec lui. Car si l'on m'a emprisonnée ainsi, au lieu de me tuer aussitôt, c'est que l'on veut probablement obtenir une forte rançon pour prix de ma délivrance. Mais Dieu que je vais tant prier ne permettra pas que mes ennemis réussissent dans leurs desseins. »

Ces ennemis, elle se doutait bien qui ils étaient... Le fils d'Angelica, sa fille aussi, peut-être, poursuivaient contre elle la vengeance que ne pouvait accomplir leur mère. Ils frappaient ainsi à la fois l'orpheline coupable d'avoir revendiqué ses droits et le prince Falnerra, son chevaleresque défenseur.

Mais celui-ci avait déjà vaincu ces misérables... Maintenant encore, Ourida en était persuadée, il saurait venir à bout de leurs intrigues.

Elle regarda sa montre. Celle-ci marquait midi... On devait la chercher dans les jardins...

Elle frémit de douleur en s'imaginant l'angoisse de Salvatore, quand il saurait...

De nouveau, elle s'était étendue sur les couvertures. Le chloroforme lui avait laissé une grande lourdeur de tête, et l'inquiétude faisait battre tumultueusement ses artères... Elle demeura là, immobile, le cœur torturé, tandis que les heures s'écoulaient. Et le soleil s'éteignit, le crépuscule vint, puis fit place à la nuit. Ourida alluma la lampe, essaya d'absorber quelque nourriture – vainement. Pas davantage le sommeil ne vint la visiter au cours de cette nuit interminable. Elle vit paraître l'aube avec satisfaction. Remise du malaise de la veille, dû à l'anesthésiant, elle fit sa toilette pour être prête à recevoir ses ravisseurs qui, pensait-elle, ne manqueraient probablement pas de se présenter



devant elle, afin d'énoncer leurs conditions.

Mais la journée s'écoula sans qu'elle vît personne... Et ce fut seulement quand la nuit commença de tomber que la porte s'ouvrit, livrant passage à un homme et une femme.

La faible lumière de la petite lampe éclaira la silhouette mince de Lionel d'Artillac, puis celle de Lea, qui portait un panier.

La jeune femme s'exclama :

– J'avais bien deviné !... C'est vous, misérables, qui m'avez enfermée ici !

La voix de Lionel, caressante et ironique à la fois, riposta :

– Ne nous en veuillez pas trop, ma chère Ourida. Nous n'avions pas d'autre moyen pour entrer en rapport avec vous.

– Je vous défends de m'appeler ainsi !

Le jeune homme ricana légèrement.

– Défendez, défendez, charmante princesse ! Vous ne m'empêcherez pas d'exprimer toute l'admiration passionnée que vous m'inspirez, tout

le désir que j'ai de vous être agréable.

Ourida le toisa, d'un air d'inexprimable mépris.

– Vous êtes un odieux hypocrite et un impudent personnage, monsieur d'Artillac... Quant à vous, Lea de Varouze, le souvenir de votre pauvre père, de vos aïeux, qui furent des gens d'honneur, n'a donc pu vous arrêter devant une telle infamie ?

Lea, dont le teint s'empourprait, répondit violemment :

– Non, non, rien ne m'arrêtera !... Je vous hais !... de toute mon âme ! Vous êtes cause que ma mère est condamnée à une peine infamante, que nous, ses enfants, sommes déshonorés... Vous avez été choisie par le prince Falnerra... alors que je l'aimais, moi... que j'aurais tout donné pour qu'il m'aimât... Eh bien ! maintenant, c'est votre tour de souffrir !... Oui, vous allez expier votre insolent bonheur, princesse Falnerra ! Vous êtes notre prisonnière... et vous le demeurerez toujours, toujours !

Le joli visage se convulsait, devenait presque hideux. Ourida, devant cette explosion de haine, comprit l'inutilité de toute discussion. Elle dit seulement avec une calme dignité :

– Je souhaite que Dieu ait pitié de vous, malheureuse démente que vous êtes, et qu'il vous inspire d'autres sentiments.

Lionel dit doucereusement :

– Ne comptez pas trop sur cela. Ma sœur vous déteste, ce qui est bien compréhensible... Moi, au contraire, j'ai le malheur de vous aimer trop ! Voilà pourquoi nous nous entendons fort bien, car il suffit, pour sa vengeance, que vous soyez séparée de don Salvatore... et c'est également le but auquel je tendais. Par ailleurs, nous ne vous voulons pas de mal, ravissante Ourida, et j'ose affirmer que je saurai vous faire oublier ce beau prince Falnerra, dont la fidélité, de l'avis unanime, vous aurait quelque jour manqué !

La jeune femme dit avec véhémence :

– Taisez-vous, misérable !... Vous n'êtes qu'un vil calomniateur !

Et, lui tournant le dos, elle alla offrir son visage enfiévré à l'air frais qui venait de la mer, par l'étroite fenêtre.

Lionel eut un mauvais rire.

– Faites la fière tant que vous voudrez, ma belle... Je n'en suis pas moins le maître de la situation. D'ailleurs, je reviendrai vous voir bientôt, et nous causerons sérieusement. Bonsoir, ma précieuse prisonnière.

Sur ces mots, il quitta la salle, suivi de sa sœur, qui avait posé à terre le panier contenant de nouvelles victuailles.

Éclairés par une lanterne électrique que Lionel tenait à la main, ils longèrent un couloir, montèrent un étroit escalier de pierre et se trouvèrent dans un jardin qu'un croissant de lune éclairait. L'ouverture par laquelle ils étaient sortis se trouvait dans un pan de mur en ruine, où se distinguait encore une Minerve sculptée dans la pierre... Lionel appuya sur un point de la cuirasse et tout aussitôt une large pierre retomba sur l'ouverture, dont nul ne pouvait ensuite soupçonner l'existence.

Le frère et la sœur quittèrent le jardin en passant par une petite porte qui existait non loin de là, dans le mur entourant la propriété. Tous deux marchèrent un moment en silence, dans un chemin bordé d'arbres... Puis ils s'arrêtèrent près d'une automobile qui attendait, tous phares éteints.

Un homme assis au volant se pencha en demandant d'une voix anxieuse :

– Tout s'est bien passé ?

Lionel répondit :

– Admirablement, mon bon Orso... Pas de rencontres fâcheuses... La belle princesse se porte bien et paraît plus fière, plus intransigeante que jamais. Fort heureusement, je suis patient... et je la ferai plier, cette superbe orgueilleuse.

Lea dit haineusement :

– Oui, oui, elle ne fera plus tant de manières quand elle verra qu'il lui est impossible d'échapper à son sort !... Ah ! je me sens moins malheureuse, cousin Orso, maintenant que je l'ai vue dans sa prison !

Orso ne répliqua rien... À la pâle lueur de la lune, sa physionomie apparaissait très assombrie. Quand les deux jeunes gens eurent pris place dans la voiture, il mit celle-ci en marche... Bientôt, elle s'éloignait, se dirigeant vers la villa Silvia, la solitaire petite demeure choisie par Lionel pour abriter lui et ses complices, pendant leur séjour en Sicile.

Des inquiétudes, des remords, vagues auparavant, s'agitaient avec quelque violence dans l'âme du cousin d'Angelica, depuis la veille... depuis qu'en compagnie de Lionel, il avait enlevé la princesse Falnerra pour la conduire à sa prison. La vue de cette jeune femme innocente, délicieusement belle et touchante dans le sommeil provoqué par l'anesthésiant, avait remué en lui des bons sentiments, hélas ! jusqu'alors relégués bien loin, depuis tant d'années. Orso n'était pas un être endurci, foncièrement mauvais, comme sa cousine et Lionel. Sans la néfaste influence et les conseils d'Angelica, il eût peut-être été un honnête homme, ou tout au moins ne fût pas tombé si bas... Déjà secrètement révolté par le cynisme et la cruauté de Sefhora Clesini, il avait

éprouvé une sorte d'horreur de lui-même, en se voyant complice du jeune d'Artillac dans ce rapt odieux. La pensée de la jeune femme prisonnière, depuis lors, ne le quittait plus. En outre, sans qu'il eût pu arriver à une certitude sur ce point, il soupçonnait Sephora et Lionel d'avoir décidé la mort du prince Falnerra.

Les dénoncer ?... Mais il ne savait rien de précis... il n'avait à présenter que des soupçons. Toutes ses tentatives pour connaître le sort réservé à don Salvatore, toutes celles de Lea, inquiète des desseins de son frère et de Sephora, s'étaient heurtées à de vagues réponses de ces deux êtres si bien faits pour s'entendre.

Alors il fallait attendre... quoi ?... que le crime fût accompli ?

Orso passa une nouvelle nuit d'insomnie au retour de la villa de Tebani... Lionel, qu'il rencontra le lendemain matin dans l'escalier, l'enveloppa d'un singulier regard et demanda !

– Êtes-vous malade, Orso ?

– Mais non, pas du tout.

– C’est que vous avez une mine complètement défaite... D’ailleurs, depuis quelques jours, vous ne semblez pas à votre aise.

Orso essaya de prendre un air dégagé en répliquant :

– Je sens un peu de fatigue, simplement... Je crois que le climat de Sicile ne me convient guère.

– Eh bien ! il faudra en changer, mon cher. C’est facile... D’ailleurs nous n’aurons bientôt plus rien à faire ici. Nous vous rendrons votre liberté, après large rémunération de vos services... Et moi, j’emmènerai ma belle princesse en un lieu où je n’aurai pas à craindre les indiscrets.

Orso demanda d’une voix qui frémissait un peu :

– Où cela ?

Lionel sourit narquoisement.

– C’est mon secret, cher cousin. Personne ne le connaît... pas même Lea.

Orso riposta :



– Personne ?... je parierais pourtant que la *signora* Clesini...

– Oh ! elle, certainement ! je suis sûr d'elle comme de moi-même.

Sur ces mots, le jeune d'Artillac s'éloigna... Et Orso, inquiet, songea :

« Il se défie de moi... Aurait-il deviné quelque chose de mes doutes, de mes remords ?... Peut-être, car il a l'esprit subtil et rusé de sa mère... En ce cas, il faut que je veille, car Sephora, si elle craignait le moins du monde que je puisse nuire à leurs projets, n'hésiterait pas à user des grands moyens. »

M<sup>lle</sup> Luce était demeurée plusieurs jours au lit, à la suite de cette nouvelle et diabolique torture morale qui consistait à lui faire connaître tout le détail du plan criminel ourdi contre Ourida et son mari, en même temps qu'on lui montrait le degré d'indignité de l'homme qu'elle avait aimé, dont elle avait été la fiancée.

Dans l'état de santé où elle se trouvait déjà, la malheureuse femme avait fléchi sous ce nouveau coup. La fièvre la brûlait, une invincible faiblesse la tenait étendue sur le mauvais lit que lui avait attribué Sephora... Et toujours la terrible, l'affolante pensée lui martelait le cerveau : « Le double crime va s'accomplir... il s'est accompli peut-être déjà... Et moi qui sais tout, je suis là, incapable de bouger... Ah ! si je pouvais du moins me traîner hors d'ici, aller prévenir !... Mais comment, même si j'en avais la force,

pourrais-je sortir de cette demeure ? On me surveille, certainement. Sephora ne courrait pas le risque terrible que, passant sur tout, bravant ses menaces, j'aie la dénoncer pour sauver ma petite Ourida et le prince Falnerra. »

Sara la soignait un peu mieux qu'elle n'en avait eu coutume jusqu'ici. Un après-midi, elle lui apporta même un flacon plein d'un liquide ambré, en disant à mi-voix :

– Il faut prendre de cela une cuillerée tous les jours, *signora*, pour tâcher d'avoir un peu de forces.

– Qu'est-ce donc ?

– Je ne sais pas. Mais c'est très bon pour les personnes faibles comme vous. Seulement, il ne faut pas dire à la *signora* Clesini que je vous l'ai apporté.

M<sup>lle</sup> de Francueil regarda la servante d'un air surpris et quelque peu méfiant.

– Pourquoi, Sara ?

– Vous le comprendrez bientôt, *signora*.

Et Sara s'éloigna sans en dire davantage.

M<sup>lle</sup> Luce demeura perplexe. Que signifiaient ces allures mystérieuses et pourquoi la servante, jusqu'alors fort indifférente, s'intéressait-elle à sa santé ?

Peut-être y avait-il là-dessous quelque nouvelle manœuvre de Sephora ?

Et une pensée, tout à coup, venait à l'esprit de la pauvre femme... celle que ce soi-disant cordial pouvait être du poison... Toutefois, elle la repoussait aussitôt. Non qu'elle crût la *signora* Clesini incapable d'un acte de ce genre. Mais une telle créature, insatiable dans sa vengeance, ne devait pas songer à mettre encore un terme au martyre de sa victime, en ce moment parvenu à son plus douloureux degré.

Peut-être, au contraire, voulait-elle lui redonner quelques forces physiques, afin qu'elle supportât plus longtemps la torture morale devant laquelle se délectait cette tigresse !

Mais en ce cas, pourquoi Sara lui avait-elle recommandé de ne pas parler de ce flacon à sa maîtresse ?

« Sans doute, songeait-elle, la *signora* Clesini pense-t-elle que je me déciderai ainsi plus facilement à absorber ce médicament. Mais il n'en sera rien. Puisqu'il m'est impossible de sortir d'ici, à quoi bon reprendre quelques forces qui ne seraient que factices, mon organisme étant maintenant complètement ruiné ? »

Mais Sara, en remarquant, deux jours après, que la fiole n'était pas entamée, glissa à l'oreille de la malade :

– Vous avez bien tort, *signora*, de ne pas faire ce que je vous dis. Dans quelques jours, vous le regretterez, croyez-moi.

Le ton de la servante, son regard mystérieux impressionnèrent M<sup>lle</sup> Luce. Un espoir s'éveilla en elle... Sara serait-elle la complice d'amis inconnus s'occupant de délivrer la victime de Sephora ?

La malade, ce jour-là, absorba un peu de cordial et fit de même les jours suivants. Elle en sentit un grand bien tout aussitôt... Mais, sur le conseil discrètement glissé à son oreille par Sara, elle le dissimula et feignit d'être très faible

encore devant la signora Clesini.

Sephora venait la voir chaque jour, pendant quelques minutes. Elle semblait se repaître du spectacle que présentait cette femme brisée par la souffrance morale, par un martyre de vingt ans, par cette dernière et atroce épreuve où succombait ce qui lui restait de forces...

– Vous êtes une paresseuse, mademoiselle Luce, disait-elle ironiquement. Avouez que je suis bonne personne de vous laisser vous dorloter ainsi.

M<sup>lle</sup> de Francueil ne répondait rien à ces provocations, pas plus qu'autrefois aux paroles hypocrites d'Angelica. Mais elle jetait sur son bourreau un regard où le mépris atteignait à son plus haut point d'intensité.

Un après-midi, douze jours après l'entretien qui avait eu lieu entre don Cesare et la *signora* Clesini, celle-ci dit à sa victime, avec un mauvais sourire :

– Dépêchez-vous d'aller prévenir le prince Falnerra de ce qui se trame contre lui,

mademoiselle, car demain il sera trop tard.

M<sup>lle</sup> de Francueil sursauta en jetant une sourde exclamation.

– Misérable, oseriez-vous vraiment mettre votre criminel projet à exécution ?

– Vous devriez savoir par expérience que j'exécute toujours mes projets, quels qu'ils soient.

Sur ces mots, Sephora quitta la chambre où elle laissait la malheureuse en proie à une véritable agonie morale.

M<sup>lle</sup> Luce passa ainsi des heures d'affreuse angoisse. Elle se figurait le drame horrible : don Salvatore assassiné... Ourida prisonnière, livrée aux insultes de Lionel... Résolue à tout risquer pour empêcher l'accomplissement du double crime, elle chercha à sonder les dispositions de Sara, espérant trouver en elle une alliée. Mais la servante demeura impénétrable... pendant trente-six heures, car au bout de ce temps, elle entra dans la chambre de la prisonnière et dit tout bas :

– Venez, je vais vous faire sortir. La *signora*

Clesini n'est pas là, ce matin ; vous serez donc bien tranquille... Dans la seconde rue à droite, vous trouverez une automobile. Vous n'aurez qu'à monter dedans et elle vous conduira au palais Falnerra.

M<sup>lle</sup> Luce considérait la servante avec stupéfaction.

– Comment savez-vous que je désire me rendre au palais Falnerra ?

– C'est qu'on me l'a dit, *signora*.

M<sup>lle</sup> de Francueil la regarda bien en face.

– Sara, ce n'est pas un piège qu'on me tend ?

– Non, *signora*, ne craignez rien. Le piège n'est pas pour vous... Voici d'ailleurs ce qu'« on » m'a dit de vous remettre, pour vous rassurer tout à fait.

Elle sortit de sa poche une enveloppe cachetée qu'elle tendit à M<sup>lle</sup> Luce.

Celle-ci la déchira d'une main fébrile et en sortit un papier... D'un coup d'œil, elle reconnut l'aveu écrit autrefois par son frère.



Pendant un moment, elle crut défaillir sous la violence du saisissement.. Puis elle demanda d'une voix tremblante :

– Qui vous a donné cela ?

– « On » ne m'a pas permis de vous le dire, *signora*. Allons, venez vite, tout est prêt pour votre départ.

Peu après, M<sup>lle</sup> Luce, encore ahurie par l'incroyable aventure, se voyait emportée sur la route conduisant au palais Falnerra dans une automobile d'apparence assez usée, que conduisait un chauffeur mal vêtu, de mine peu rassurante.

Le trajet s'effectua sans encombre... En descendant de voiture devant la grille du palais, M<sup>lle</sup> de Francueil demanda à son conducteur ce qu'elle lui devait. Non qu'elle eût le moindre argent à sa disposition ; mais elle pensait bien qu'une fois son récit fait, on ne refuserait pas, chez le prince, de lui avancer la somme nécessaire.

L'homme répondit :

– Je suis payé à l’avance, *signora*... et bien payé.

Là-dessus, il remit sa voiture en marche et s’éloigna, retournant vers Palerme.

De plus en plus stupéfaite, M<sup>lle</sup> Luce demeura un moment immobile, regardant la voiture disparaître... Qui donc pouvait ainsi s’intéresser à elle ?... Enfin, elle se décida à passer la superbe grille, toujours ouverte dans le cours de la journée, puis elle s’engagea dans l’allée de palmiers aboutissant à la cour d’honneur.

Contrairement à l’habitude, aucun domestique ne se trouvait sur les degrés de marbre conduisant à l’entrée principale. Mais quand M<sup>lle</sup> Luce, de son pas chancelant eut franchi celle-ci, un valet surgit d’une pièce ouvrant sur le somptueux vestibule aux colonnes de marbre et dit d’un ton rogue :

– Eh bien ! qu’est-ce que vous faites ici, vous ?

Il toisait avec insolence la femme mal vêtue, pâle, visiblement à bout de forces et haletante

d'angoisse à l'idée de ce qu'elle allait apprendre ici.

M<sup>lle</sup> Luce répondit :

– Je voudrais voir le prince Falnerra.

– Son Altesse n'est pas là... Et d'ailleurs, si elle y était, ce serait tout comme, car elle ne reçoit pas les premiers venus.

– Eh bien ! une des princesses, alors...

– Les princesses ne sont pas là non plus.

– Où sont-elles ?... Dites-moi, est-il arrivé quelque chose au prince ?... à la princesse Ourida ?

Le valet tressaillit et sa physionomie prit une soudaine expression de méfiance.

– Est-ce que cela vous regarde ? dit-il avec une insolence plus marquée. Sortez d'ici... ou bien je vais vous mettre dehors.

M<sup>lle</sup> Luce se redressa en attachant sur le grossier personnage un regard hautain.

– Je ne sortirai pas... et vous allez répondre poliment à ce que je vous demande. Le prince

Falnerra est-il en bonne santé ?

La fière dignité de l'étrangère impressionnante le laquais ? Ou bien réfléchit-il au tort que pouvait lui faire cette attitude ?... Toujours est-il qu'il répondit :

– Son Altesse a été blessée hier... mais sans gravité.

– Et... la jeune princesse ?

L'homme eut une contraction des mâchoires, une rapide lueur dans ses yeux faux et répondit après une courte hésitation :

– La princesse a disparu depuis quelques jours.

– Disparue !

M<sup>lle</sup> Luce joignit les mains en jetant ce cri d'angoisse.

– Ah ! il faut que je voie immédiatement quelqu'un ! Où est la princesse douairière ?

– Près de son fils, à la villa de Tebani.

– Oui... Tebani... C'est là qu'était préparé le guet-apens... C'est là que...

Saisissant le bras du valet, elle dit impérieusement :

– Menez-moi près d’une personne qui ait la confiance du prince ou de sa mère...

Le regard de l’homme s’emplissait d’une inquiétude soudaine. Redevenu très rogue, il riposta en repoussant M<sup>lle</sup> de Francueil.

– Vous m’avez l’air d’une fameuse folle, vous !... Au large, et lestement !

Il la prenait à l’épaule et la faisait reculer... Mais elle s’écria :

– Non, je ne sortirai pas !... Il faut que je voie quelqu’un ! Il y va de la vie du prince et de sa femme...

Une voix jeune et vibrante s’éleva :

– Qu’y a-t-il donc, Giuseppe ?... Que veut cette personne ?

Au seuil d’une porte apparaissait Michelino... un Michelino pâle, presque méconnaissable, tant le chagrin l’avait profondément atteint depuis qu’Ourida avait disparu.

Le valet glissa vers lui un regard haineux, tout en répondant doucereusement :

– C'est une folle, *signor*... une misérable folle que je m'efforce de faire sortir...

– Non, je ne suis pas folle !... Je viens sauver la jeune princesse... Mais qu'on m'écoute... vite, vite !

Giuseppe s'efforça encore d'entraîner M<sup>lle</sup> Luce. Mais déjà Michelino était près d'elle.

– Parlez !... parlez !... Lâchez-là, Giuseppe, qu'elle dise ce qu'elle sait !

– Mais, *signor*...

M<sup>lle</sup> Luce dit de sa voix haletante en saisissant le poignet de Michelino :

– Pas devant cet homme...

– Venez !

Giuseppe les regarda s'éloigner en serrant les poings. L'effroi, la haine, la fureur se mêlaient sur sa physionomie... Que faire, pour conjurer le péril qu'il sentait là ?... Courir jusqu'à la petite auberge où M. d'Artillac, dont il ignorait le

domicile, lui donnait rendez-vous quand il avait à lui parler ? Mais le jeune homme ne s'y trouverait probablement pas... et alors, où le chercher pour l'avertir ?

Tandis que le misérable valet réfléchissait ainsi, Michelino conduisait M<sup>lle</sup> Luce dans le bureau où avaient coutume de travailler les secrétaires. Tous deux, ardemment dévoués au prince, avaient aidé celui-ci dans les recherches et démarches faites pour retrouver Ourida. Ce fut à eux que M<sup>lle</sup> de Francueil, en peu de mots, apprit ce qu'il était advenu de la princesse et comment on pouvait parvenir à sa prison... Puis, tandis que les deux hommes se préparaient hâtivement à partir en automobile pour la villa de Tebani, Michelino alla remettre aux soins de *dona* Albina, dame de compagnie de la princesse Teresa, la malheureuse femme qui défaillait de faiblesse et d'émotion.

Mais quel poids immense était enlevé de cette âme si longtemps martyrisée !... Le prince Falnerra vivait... Ourida allait être délivrée... Et elle, Luce de Francueil, possédait la seule preuve

qui accusât son frère, ce fatal papier par lequel Sephora l'avait tenue vingt ans en esclavage.

Qui l'avait enlevé à cette femme et lui avait fait remettre ?... M<sup>lle</sup> Luce l'ignorait et ne devait jamais le savoir.



Depuis trois jours – c'est-à-dire depuis l'enlèvement d'Ourida – Orso Manbelli demeurait à la villa Silvia, où se trouvait également garée l'automobile. C'était l'ordre donné par Sephora qui commandait en chef dans l'association.

– Lionel peut avoir besoin de vous, avait-elle dit. Il faut donc que vous vous teniez à sa disposition... Si j'ai à venir ici, je louerai une voiture à Palerme.

Or, ce matin-là, quand Orso descendit de sa chambre pour le premier déjeuner, Lionel lui déclara :

– Tenez votre automobile prête pour onze heures, mon cher. J'irai rendre visite à ma belle prisonnière et lui porter quelques vivres frais.

Le visage d'Orso Manbelli se contracta

légèrement... Pendant un moment, l'Italien parut hésiter, comme s'il songeait à formuler une objection. Mais il se contenta de dire :

– Alors, j'irai seulement cet après-midi à Palerme.

– Pour quoi faire ?

Orso riposta sèchement :

– Eh bien ! pour me promener un peu. Je ne pense pas que je sois attaché ici comme un prisonnier ?... Voilà trois jours que nous n'avons eu aucun journal. Je vous en rapporterai ce soir, ainsi que divers objets dont Lea et la servante ont besoin.

Lionel leva les épaules.

– Les journaux, cela ne me manque guère. Je ne me soucie pas de leurs nouvelles plus ou moins exactes... Enfin, cela vous regarde. Comme vous le dites, vous n'êtes pas prisonnier ici.

Tandis qu'Orso allait préparer l'automobile, un pli profond barrait son front... L'entreprise à laquelle il s'était associé lui répugnait de plus en

plus. Réellement, le remords pénétrait en son âme, en même temps que l'horreur pour Sephora et Lionel, ces êtres implacables dans leur haine contre des innocents.

Mais, cependant, il ne voulait pas envisager la perspective de dénoncer le fils d'Angelica... Et il s'arrêtait à ce moyen : écrire au prince Falnerra, en déguisant son écriture, pour le prévenir de se méfier et lui indiquer l'endroit où était prisonnière la jeune princesse.

Il ne se dissimulait pas que les soupçons de Sephora et de Lionel, quand ils verraient leurs plans à vau-l'eau, s'arrêteraient probablement sur lui. Cette perspective le rendait hésitant, car il savait que sa vie serait alors menacée. Puis Ourida, une fois libre, accuserait aussitôt M. d'Artillac... celui-ci pouvait être découvert par la police et avec lui ses complices dont faisaient partie Orso et Lea...

Tous ces débats de conscience, ces angoisses, ces incertitudes avaient tourmenté l'Italien au cours de la nuit, et maintenant encore occupaient sa pensée, tandis qu'il conduisait sa voiture sur la

route boisée, fraîche et pittoresque, qui menait de la villa Silvia à la villa de Tebani.

Comme il l'avait fait la précédente fois, Orso stoppa assez loin de la demeure où la jeune princesse était prisonnière et où, depuis la veille, reposait le prince blessé.

Lionel sauta à terre, prit un panier qu'il avait déposé en partant dans la voiture et s'éloigna, après avoir jeté ces mots à son cousin :

– La belle des belles ne va pas me faire encore un accueil aimable, je m'en doute... Mais patience, elle y viendra.

Orso ne répliqua rien. Ses sourcils se fronçaient, un geste de colère et de menace lui échappa... Ce Lionel lui paraissait odieux... et une grande pitié l'envahissait en pensant à la délicieuse créature que, l'autre jour, il avait aidé à porter dans sa prison.

« C'est donc là, songeait-il, cette enfant que détestait si bien Angelica, qu'elle a tant persécutée, contre laquelle, de toute manière, elle s'est lâchement acharnée... Ah ! j'ai été aveuglé

pendant longtemps ! Elle me conduisait comme elle voulait, cette sirène. Mais maintenant, je réfléchis... Je vois que j'ai été le complice d'œuvres abominables...

Tandis qu'il s'absorbait dans ces pensées, Lionel se dirigeait vers la villa de Tebani... Par le chemin qui longeait les jardins, il atteignit la petite porte creusée dans le mur, qu'il ouvrit avec la clef donnée par le comte Dorghèse à Sephora. De là, après un coup d'œil destiné à s'assurer qu'aucune présence fâcheuse n'existait aux environs, le jeune homme gagna en quelques pas rapides les restes de la villa romaine et, ayant fait jouer le ressort qui commandait l'ouverture des chambres secrètes, descendit l'escalier conduisant à celles-ci, en s'éclairant à l'aide d'une lampe électrique dont il s'était muni.

Ourida, étendue sur les couvertures, essayait vainement de trouver un peu de sommeil, un peu d'engourdissement, plutôt, qui lui eût permis de faire trêve pendant un moment à ses angoisses... Depuis l'avant-veille, où elle avait reçu la visite de Lionel et de Lea, elle n'avait plus vu personne.

Mais elle se doutait bien que M. d'Artillac ne tarderait pas à revenir... et cette perspective la faisait frissonner de terreur et de répulsion.

Comment se défendrait-elle ?... Il n'y avait rien ici... rien qui pût lui servir d'arme...

Son âme courageuse fléchissait, par instants, puis se redressait dans la prière, dans cette ardente conviction :

– Je sais, mon Dieu... je sens que vous me sauverez !

Tout à coup, elle tressaillit en prêtant l'oreille... puis, d'un bond, elle fut debout, très pâle, frémissant des pieds à la tête...

La porte s'ouvrit et sur le seuil apparut Lionel d'Artillac.

Adressant à la jeune femme son plus aimable sourire, le jeune homme dit agréablement :

– Bonjour, ma belle prisonnière. Je viens causer un moment avec vous, pour distraire votre solitude.

Elle ne lui répondit que par un regard d'écrasant mépris.

Sans paraître s'en apercevoir, Lionel poursuivit, tout en déposant à terre le panier dont il s'était chargé :

– Je sais que vous avez des préventions contre moi... à cause de la façon dont ma mère s'est conduite à votre égard. Mais, personnellement, j'ignorais votre véritable identité... je vous croyais réellement Claire Lambert, la fille d'une aventurière... Sans cela, j'aurais fait tout mon possible pour empêcher qu'on nuisît ainsi à vos intérêts.

Le même regard, seul, répondit à l'impudent mensonge.

Lionel leva les épaules, tandis qu'une lueur de colère s'allumait dans ses yeux.

– Vous ne voulez pas me répondre ? À votre guise. Je vais vous expliquer maintenant quel sera votre sort. Dans peu de temps, je vous emmènerai d'ici pour vous conduire en un endroit sûr, où d'ailleurs je saurai vous entourer de tout le confort, de tous les soins nécessaires. Quand le temps légal de votre veuvage sera accompli...

Cette fois, Ourida sursauta, en jetant un cri :

– Mon veuvage ?

Il ricana :

– Je savais bien que je vous ferais parler !...

Oui, je dis bien : votre veuvage... car ce pauvre prince Falnerra est mort hier, victime d'un accident...

– Misérable !... C'est vous qui l'avez tué !

Elle s'avavançait vers lui, les yeux étincelants d'horreur et de menace...

Instinctivement, il recula, en portant la main à sa poche, d'où il sortit un revolver... Puis il riposta, d'un ton de cynique ironie :

– Allons, ne vous fâchez pas ! Vous êtes superbe ainsi, à la vérité... Mais les fureurs féminines sont quelquefois terribles au premier moment. Après, on se calme... et on finit par envisager sans déplaisir la perspective de s'unir à ce bon Lionel d'Artillac, tout prêt à oublier les dédains d'une aussi délicieuse personne.

Ourida se recula, avec un geste d'horreur.



– Ah ! taisez-vous !... Ne m’insultez pas, du moins... misérable, misérable !

Lionel eut un rire de joie mauvaise.

– Non, je ne me tairai pas !... Vous entendrez tout ce qu’il me plaira de vous dire, car je vous tiens à ma discrétion et personne au monde ne pourra...

À ce moment, Ourida jeta un cri de joie... La porte, que Lionel avait simplement poussée, venait de s’ouvrir toute grande, laissant apparaître Vacelli et Lormès, les deux secrétaires du prince, tenant chacun à la main leur revolver.

Lionel se retourna brusquement et laissa échapper une exclamation de rage... Les deux armes, instantanément, se braquaient sur lui. Vacelli ordonna :

– Jetez votre revolver.

Lionel eut un éclair de haine dans le regard. Levant le bras d’un geste plus prompt que la pensée, il tira... Lormès s’affaissa en murmurant :

– Ah ! coquin !

Au même instant, Lionel tombait à son tour,

atteint par une balle de Vacelli.

Ourida, s'élançant vers Lormès, s'agenouilla près de lui, souleva entre ses mains la tête inerte... Les paupières du secrétaire s'entrouvrirent, un regard de bonheur s'attacha sur la jeune femme... Et les lèvres mourantes balbutièrent :

– J'ai payé ma dette... Vous lui direz... à mon cher prince...

Puis il se tut et rendit quelques secondes après le dernier soupir.

Vacelli dit tristement :

– C'est fini... Pauvre Lormès !

Et, se penchant vers Lionel, il ajouta :

– Celui-là aussi. Je l'ai tué sur le coup.

Ourida, se redressant, demanda d'une voix étranglée par l'angoisse :

– Et le prince ?... le prince ?... Cet homme m'a dit que...

– Rassurez-vous, Altesse ! Le prince a été blessé par un lâche assassin, mais son état n'a

rien de grave... Je vais conduire à l'instant Votre Altesse près de lui... car il se trouve ici, dans la villa de Tebani... C'est là qu'était préparé le guet-apens.

– Comment cela ?

– On soupçonne la Tegrini de l'avoir combiné, de concert avec d'autres complices... Les magistrats l'ont même fait arrêter ce matin.

Ourida ne s'arrêta pas à réfléchir là-dessus. Elle avait trop de hâte d'échapper à sa prison, de se retrouver près de son mari... Après un dernier regard de regret douloureux sur le pauvre Lormès, elle s'élança au-dehors et gagna la villa où, quelques instants plus tard, *dona* Teresa ayant préparé le blessé à la joie qui l'attendait, les deux époux se voyaient réunis.

Quand, plus d'une heure s'étant écoulée, Orso ne vit pas revenir Lionel, il songea avec inquiétude :

« Il a dû lui arriver quelque chose... Sans doute l'aura-t-on surpris... Mais alors, il serait

prudent que je décampe d'ici. »

Et, aussitôt, il reprit le chemin de la villa Silvia.

Comme il arrêta sa voiture devant la petite maison, Lea surgit sur le seuil. Elle était blême et tremblante, et tenait à la main un journal qu'elle tendit à son cousin.

– Voyez...

– Quoi ?... Qu'est-ce qu'il y a ?

Jetant les yeux sur la manchette, il lut :

Assassinat du prince Falnerra

*La victime a succombé. Le  
meurtrier a disparu.*

Orso eut une exclamation étouffée :

– Ah ! les scélérats !... Ils y sont arrivés tout de même !

Lea se tordit les mains.

– Ils l'ont tué !... C'est horrible ! Ah ! jamais

plus je ne reverrai cette femme, ni Lionel !

– Lionel ?... Je ne sais trop s'il ne lui est pas arrivé quelque chose. Il a été voir sa prisonnière ; mais je l'ai vainement attendu plus d'une heure, à l'endroit convenu... Je crains fort qu'il ait été surpris.

Lea dit avec violence :

– Eh bien ! tant mieux !... Puisqu'il a tué le prince Falnerra, je l'ai en horreur !... je ne le connais plus !

– Soit... mais vous ne réfléchissez pas que cela peut être dangereux pour nous... Si Lionel est entre les mains de la police, celle-ci arrivera vite à découvrir qu'il habitait ici. De là à nous inculper aussi, il n'y a qu'un pas.

La jeune fille eut un frisson d'inquiétude.

– Que faire, mon cousin ?

– Partir immédiatement, avant que nous soyons soupçonnés.

– Oui, oui, c'est cela !... partons !

Une heure plus tard, tous deux, munis chacun d'une valise, montaient dans l'automobile et prenaient la route de Palerme où ils devaient s'embarquer à destination de Naples.

La veille, le bruit avait couru dans Palerme que le prince Falnerra, victime d'un attentat, était mort sur le coup. Un journal avait reproduit la nouvelle dans son édition de l'après-midi... Le comte Dorghèse, tout aussitôt, partit pour la villa de Tebani, comme il avait été convenu entre lui et Sephora. Celle-ci attendait son retour, anxieuse et impatiente. Assise sous la colonnade arabe, elle restait immobile, les mains croisées, les yeux attachés sur la statue de Junon, devant laquelle s'élevait toujours une fumée odorante.

À quoi songeait-elle ainsi ?... Quelles pensées donnaient à ses yeux cet ardent éclat, cette lueur de joie farouche ?

En entendant un bruit de pas, elle tourna vivement la tête... Don Cesare s'avavançait, le visage tendu, les yeux brillants de colère.

Sephora se leva, fit quelques pas vers lui...

– Eh bien ?

Il répondit sourdement :

– Ah ! il travaille bien, votre homme !... Don Salvatore est vivant... bien vivant... Dans peu de jours, il sera rétabli.

Sephora, très pâle, dit d'une voix qui tremblait de fureur :

– Le stupide maladroit !... Pourtant, c'est un garçon habile... Il ne s'est pas fait prendre, au moins ?

– Non... Mais tout l'ouvrage est à refaire !

– Eh bien ! je m'en chargerai moi-même !... Oh ! j'en viendrai à bout, de ce don Salvatore, je vous l'affirme !

Elle retourna prendre place sur le divan qu'elle venait de quitter, et fit signe au comte de s'asseoir près d'elle. Puis sa main, d'un geste impératif, se posa sur le bras de son visiteur.

– Ne craignez rien, vous l'aurez, votre héritage... C'est moi... moi seule qui vous le donnerai. Comment je m'y prendrai, c'est une chose que j'ignore encore... mais je trouverai...



Don Cesare saisit la belle main blanche et la pressa passionnément contre ses lèvres.

– Sephora, je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance... mon admiration... Ah ! quel fou j'ai été autrefois !... Mais ne me permettez-vous pas de réparer le passé ? Je vous aime... je vous aime comme jadis. Je sens que vous seule pourrez me rendre heureux...

Elle l'interrompt, d'un ton ironique :

– Vous oubliez, don Cesare, que je ne suis pas libre ?

– Mais vous le serez quand vous voudrez !... Ce Clesini est indigne de vous. Jamais vous ne l'avez aimé, j'en suis certain !... Dites, Sephora ?

Elle répondit nettement :

– C'est exact.

Il s'écria triomphalement :

– Ah ! je le savais bien !... Et moi, vous m'aimez toujours ?

Pendant quelques secondes, les superbes yeux noirs soutinrent avec hauteur le regard

interrogateur du comte... Puis ils s'adoucirent, s'emplirent d'ardentes lueurs, tandis qu'une voix caressante répondait :

– Oui, je t'ai toujours aimé, Cesare... Alors même que je te haïssais.

Étendant la main vers la statue de Junon, elle ajouta : – Celle-ci a été mon modèle. Comme elle, je me suis vengée non sur toi, mais sur celle pour qui tu m'as trahie... Toi, tu m'étais trop cher... Ah ! quelle blessure tu me fis pourtant, maudit !... Vois, depuis lors, je me suis toujours vêtue de noir, je ne me suis plus parée de bijoux, moi qui en étais folle... Je portais le deuil de cet amour qui pourtant ne voulait pas mourir en moi.

Elle inclinait sa tête sur l'épaule de don Cesare, qui la regardait avec une sorte d'adoration... De part et d'autre, les sentiments étaient sincères, cette fois. Dans le cœur de Sephora, le feu avait couvé sous la cendre... Et lui, en ces quelques jours pendant lesquels il l'avait revue, s'était repris à la séduction de cette femme, d'autant plus ardemment qu'elle se montrait froide, hautaine, ironique. Ces deux

êtres pervers et sans scrupules étaient faits d'ailleurs pour s'entendre et se compléter.

– Ma Sephora, je ne veux plus te perdre maintenant ! murmura-t-il. Songe à te débarrasser du *signor* Clesini, le plus tôt possible, pour que nous arrangions notre vie.

Elle releva la tête et le regarda en face.

– Qu'entends-tu par là ?... Pour moi, cela signifie que tu réaliseras ta promesse d'autrefois... c'est-à-dire que je deviendrai comtesse Dorghèse et bientôt princesse Falnerra.

Il hésita légèrement, avant de répondre :

– Certainement, c'est ainsi que je le comprends.

Un rire sardonique se fit entendre derrière eux.

Ils se retournèrent brusquement et laissèrent échapper un cri sourd... La portière venait de se soulever, laissant apparaître Ricardo Clesini. Sa main droite tenait un revolver, qu'il dirigeait contre le comte.

– Vous !... vous ! bégaya Sephora.

Quant à don Cesare, il avait ébauché un mouvement pour prendre dans sa poche l'arme dont il ne se séparait jamais... Le *signor* Clesini dit froidement :

– Ne bougez pas, *signor* comte... ou bien votre affaire sera vite réglée. Car je ne serai pas aussi maladroit que l'assassin du prince Falnerra, votre noble cousin.

Il les regardait avec une ironie féroce, qui les fit frissonner.

Sephora essaya de reprendre sa présence d'esprit, mise en déroute par cette apparition fort inattendue, car elle croyait Ricardo à Paris.

– Que signifient ces manières... et cette façon d'entrer chez moi ? dit-elle avec hauteur.

– Chez « vous », c'est encore chez moi, *signora* Clesini... tant que vous ne m'aurez pas envoyé dans l'autre monde pour faire place à son Excellence le comte Dorghèse, futur prince Falnerra.

Les deux complices blêmirent... Ricardo poursuivit, d'un ton mordant :

– Vous êtes décidément une femme très habile, Sephora... beaucoup trop habile pour moi. Ainsi que le disait tout à l'heure cet illustre seigneur, je n'étais vraiment pas digne de vous. Pourtant, la belle Sephora Galbi, infirme, abandonnée, s'est trouvée fort heureuse autrefois de se réfugier dans ma demeure, d'accepter mon nom et ma fortune, ainsi que mon aide dans son œuvre de vengeance... Mais je n'étais pour elle qu'un instrument. Celui-ci devenant inutile et gênant, on le brise... pour revenir à ses anciennes amours.

Ils l'écoutaient, raidis, essayant de faire bonne contenance sous le regard chargé d'une sinistre raillerie qui les épouvantait.

– ... Malheureusement pour vous, Ricardo Clesini est loin d'être un imbécile. Il a compris bien des choses... Et finalement résolu de mettre à bas les combinaisons si bien conçues... Ce précieux papier qui vous a servi à martyriser Luce de Francueil, je l'ai maintenant en ma possession, Sephora...

Elle eut un cri de bête fauve.

– Vous l’avez ?

– Oui... Oh ! j’ai eu de la peine à le découvrir, car vous l’aviez fort bien caché ! Mais c’est fait... et demain matin il sera entre les mains de M<sup>lle</sup> Luce.

Elle eut un mouvement pour se redresser, pour s’élancer sur lui... Mais il dit sèchement :

– Si vous bougez, je tue cet homme.

Elle s’immobilisa, livide, les yeux chargés de rage impuissante.

Ricardo reprit :

– Comme vous avez eu l’imprudence de faire entendre à M<sup>lle</sup> de Francueil votre entretien avec le comte Dorghèse, au cours duquel vous lui avez révélé tout votre plan, ladite demoiselle, libérée demain par mes ordres, n’aura rien de plus pressé que de s’en aller tout dire aux intéressés. On délivrera la jeune princesse... Et quant à l’estimable comte Dorghèse, les révélations de son ancienne fiancée pourraient fort bien avoir comme résultat de le faire arrêter.

Il prit un temps, en dardant sur don Cesare

blême et frémissant de fureur ses yeux noirs brillants d'une implacable décision.

– ... Aussi, désireux d'épargner à une illustre famille la tâche d'un tel déshonneur, ai-je résolu de vous châtier moi-même, Excellence.

Un coup de feu se fit entendre... Don Cesare, frappé à la tête, oscilla un instant et s'abattit sur le divan.

Un cri sauvage retentit :

– Bandit !... Assassin !

Comme une furie, Sephora se dressait, allait s'élançer sur Ricardo... Mais le revolver se tournait vers elle...

– À votre tour, Sephora... Vous avez vécu pour la vengeance... vous mourrez par la vengeance.

La balle atteignit au cou l'ancienne danseuse, qui s'écroula sur le divan, près du comte Dorghèse... Ses yeux chargés de haine s'attachèrent sur Ricardo qui s'approchait, impassible, le visage rigide comme du marbre.

– Adieu, Sephora. Je vous ai beaucoup

aimée... j'étais prêt, vous le saviez, à tous les sacrifices pour vous plaire. Mais il n'y avait en vous que fourberie et trahison. Eh bien ! puisque vous m'avez préféré ce Dorghèse, partez donc avec lui... dans la mort.

Il se détourna et quitta la cour. Dans le vestibule, il appela Sara et lui remit une enveloppe qu'il sortit d'une poche intérieure.

– Demain matin, vous donnerez cela à M<sup>lle</sup> de Francueil, et vous lui direz qu'elle est libre... Quant à vous, dès qu'elle sera partie, vous fermerez cette demeure et vous retournerez à Paris, où je vous garderai à mon service.

La servante répondit d'un air d'humble soumission :

– Bien, *signor*.

Ricardo sortit du vieux palais, d'un pas très ferme. Son visage restait rigide... mais dans les yeux vifs s'allumait une flamme de douleur farouche.

Sous les élégantes arcades mauresques, Sephora Clesini achevait de mourir. Aucun



remords n'agitait son âme orgueilleuse et perfide, cruelle et passionnée. Seuls, la rage et le désespoir de la défaite la dominaient en cette heure suprême... Son dernier regard fut pour la statue de Junon, impassible témoin du drame terrible. Il convenait, en effet, que la vindicative reine de l'Olympe présidât à la mort de celle qui, ainsi que venait de le dire Ricardo, après avoir vécu pour la vengeance, périssait par la vengeance.

Quelques jours plus tard, le prince Falnerra regagnait son palais, en compagnie d'Ourida. Sa blessure était en excellente voie de guérison. Quant à la jeune femme, elle se remettait peu à peu des pénibles émotions subies.

D'après le récit de M<sup>lle</sup> de Francueil, les magistrats avaient pu découvrir l'identité des principaux coupables.

Mais quand ils arrivèrent au vieux palais habité par la *signora* Clesini, ils trouvèrent la maison close... Il fallut enfoncer la porte. Cela fait, ils entrèrent... et, dans la cour intérieure, découvrirent deux cadavres écroulés sur un divan de soie violette.

L'un d'eux fut reconnu promptement pour celui du comte Dorghèse. D'après la description que l'on fit de l'autre à M<sup>lle</sup> de Francueil, elle déclara que la morte devait être Sephora Clesini.

Jamais la police ne devait éclaircir le mystère entourant ce drame. On retrouva à Paris le *signor* Clesini qui, interrogé, déclara que sa femme l'avait quitté un mois auparavant et qu'il ignorait ce qu'elle était devenue. Ils étaient depuis quelque temps, déclara-t-il, décidés à se séparer, pour incompatibilité d'humeur ; c'est pourquoi son absence et son silence l'avaient laissé indifférent.

Comme l'habile homme avait eu soin, avant de partir pour la Sicile, de se grimer et de se procurer un alibi, comme ses complices et ses créatures étaient nombreux et attachés à lui par les liens de l'intérêt, on ne put découvrir qu'il s'était absenté de Paris et avait séjourné à Palerme. Ainsi, le farouche exécuteur de Sephora et de don Cesare ne fut pas autrement inquiété par la justice humaine.

Maria Tegrini avait été remise en liberté quand il apparut bien nettement qu'elle avait servi d'instrument à Sephora. Elle quitta aussitôt la Sicile, après avoir écrit au prince Falnerra une lettre où elle exprimait toute sa douleur et son

remords. Retirée dans sa maison de Venise, elle devait y mourir quelques années plus tard, sa santé n'ayant jamais pu se remettre des suites de l'émotion terrible éprouvée quand le prince fut frappé en sa présence, et quand, un peu après, on l'accusa d'être l'auteur de l'attentat.

Étant donné la mort de Lionel, le plus criminel et le plus dangereux, M<sup>lle</sup> de Francueil avait cru devoir taire les noms d'Orso et de Lea. Il lui répugnait de livrer le premier, qui avait eu pour elle un mouvement de pitié, et la seconde, si jeune, égarée par l'exemple et les mauvais conseils de sa famille... Mais la police finit par découvrir que le ravisseur de la jeune princesse avait habité la villa Silvia et qu'il avait là des compagnons. Ceux-ci, d'ailleurs, quand elle y arriva, ne s'y trouvaient plus et toutes les recherches ne purent parvenir à les faire découvrir.

Néanmoins, don Salvatore et Ourida se sentaient maintenant en sécurité, les plus terribles de leurs ennemis ayant perdu la vie. Mais il existait encore pour eux une pénible énigme, qui

paraissait ne devoir jamais être éclaircie : l'ignorance au sujet du sort du petit Étienne.

Quant à M<sup>lle</sup> Luce, elle finissait doucement sa vie, entourée de soins et de l'affection d'Ourida. Elle avait raconté au prince et à la jeune femme son douloureux secret ; mais elle s'était refusée à ce qu'on fît connaître à ses frères son existence.

– Ils se sont habitués à ma disparition... Ils me croient morte, sans doute. Mon frère aîné demanderait des explications que je ne pourrais lui donner, sous peine de le faire trop souffrir... Laissons donc les choses en l'état. Nous nous retrouverons dans l'éternité.

Un soir, comme on l'avait portée sous le péristyle, elle demanda à Ourida et à Michelino de chanter. Tous deux s'empressèrent d'accéder à son désir... Elle écouta les voix merveilleuses dans une sorte d'extase. Quand elles se turent, la vieille demoiselle tourna la tête vers don Salvatore, assis à quelques pas d'elle.

– Plus je vois Michelino, Altesse, plus je retrouve en lui quelque chose du petit Étienne de Varouze... et, en même temps, un air de famille

avec Ourida.

– Oui, c’est incontestable... mais la certitude, nous ne l’avons pas.

Ourida et Michelino revenaient dans le péristyle. Un valet arrivait à ce moment, apportant un plateau contenant le courrier. Michelino le lui enleva au passage et vint le poser près du prince.

Ourida s’approcha, prit un paquet de lettres et le fit glisser entre ses doigts.

– Rien pour moi... Voici deux lettres « personnelles... » Quel luxe de cachets sur celle-ci !

Elle tendait à Salvatore une enveloppe fermée de cinq gros cachets verts... Le prince les fit sauter, ouvrit l’enveloppe et en sortit un feuillet de papier qu’il parcourut rapidement. Sa physionomie s’éclaira d’une joie soudaine... Il dit avec allégresse :

– Allons, voilà le dernier point noir écarté, grâce à Dieu ! Écoutez ceci...

Et il lut d’une voix vibrante :

« Altesse,

« Repentant du mal que j'ai fait ou que j'ai aidé à commettre, je veux du moins le réparer dans la mesure de mes moyens. La princesse Falnerra ignore ce qu'est devenu son frère. Je le sais, moi... d'autant mieux que je fus le ravisseur du pauvre enfant, par ordre de ma cousine la comtesse de Varouze. Sephora Clesini, chez qui je l'emmenai m'envoya le remettre aux mains d'un paysan sicilien, sur le domaine de Tebani qui appartenait encore à cette époque-là au comte Dorghèse. Cet enfant, dont les soporifiques avaient annihilé la mémoire, fut élevé sous le nom de Michelino. »

Un double cri s'éleva... Et Ourida, ouvrant les bras, les referma sur son frère qui balbutiait :

– Moi... Ce serait donc moi ?

– Il n'y a pas de doute, déclara le prince. Nous en étions déjà presque sûrs, mon cher enfant... mais nous ne t'en avons rien dit, pour ne pas

risquer une dure désillusion que ton cœur trop sensible aurait difficilement supportée.

– Vous êtes si bons, tous !... si délicats !  
balbutia le jeune homme.

Don Salvatore dit en riant :

– Allons, Ourida, laisse-moi l’embrasser à mon tour, ce frère retrouvé... ce gentil Étienne de Varouze que nous avons tant cherché.

– Oh ! Altesse !... je suis trop heureux !

– Il n’y a plus d’Altesse, mais seulement Salvatore, ton frère aîné.

Et, chaleureusement, le prince donna une longue accolade à son jeune beau-frère.

M<sup>lle</sup> de Francueil considérait cette scène avec des yeux humides de larmes... En joignant les mains, elle murmura :

– Mes derniers jours auront vu au moins le bonheur de ces enfants. Je vous remercie, mon Dieu, de m’avoir accordé cette compensation à mes longues souffrances !



Cinq ans plus tard, dans une ville d'eaux du centre de la France où il se trouvait de passage avec sa femme et ses enfants, le prince Falnerra croisa une jeune personne très parée, très maquillée, dont les yeux, qui semblaient brillants de fièvre, s'attachèrent sur lui au passage, avec une sorte de violent saisissement.

Don Salvatore, de son côté, eut l'impression que cette physionomie ne lui était pas inconnue... Guy de Larçay son cousin, qui l'accompagnait, dit en souriant :

– Eh bien ! tu as eu l'air de produire un fameux effet sur cette pauvre Flora !... Bien changée encore, la malheureuse, depuis que je l'ai vue à Paris, voilà six mois, chantant à je ne sais quel café-concert. Elle n'en a plus pour longtemps.

Salvatore demeura silencieux, cherchant dans sa mémoire... Et tout à coup il songea :

« C'est Lea de Varouze... ce doit être elle. »

Deux charmants enfants aux boucles brunes accouraient vers lui avec des cris joyeux. Ils

précédaient Ourida s'avancant de son allure souple et harmonieuse, en souriant à son mari. Tous regagnèrent l'automobile qui les attendait et qui devait les ramener au château d'Aigueblande où le prince résidait en ce moment avec sa famille...

Quand, vers la fin de l'après-midi, Salvatore se trouva seul avec la jeune femme, il lui raconta sa rencontre, et la ressemblance de cette chanteuse avec Lea de Varouze.

– Oui, ce doit être elle, dit tristement Ourida. Les enseignements de sa mère ont porté leurs fruits... Pauvre Lea !

Elle appuya sa tête contre l'épaule de Salvatore et attacha un regard songeur sur le sévère paysage qui se découvrait de la terrasse où les deux époux étaient assis, dans la claire lumière du couchant.

Salvatore, penché vers elle, la contemplait avec une ardente joie. Elle était pour lui plus chère, toujours plus chère, à chaque jour qui s'écoulait... Et son orgueil capitulait facilement devant cette jeune femme bien-aimée qui,

instruite par l'épreuve, s'attachait avant toutes choses à ses devoirs d'épouse et de mère.

– À quoi pense ma petite rose ? demanda-t-il en baisant le front blanc sur lequel s'égarèrent quelques boucles soyeuses.

Elle leva les yeux sur lui, en répondant :

– Au jour où je suis arrivée ici, à bout de forces... et où tu m'as recueillie. Ce fut un jour béni... car de là date mon bonheur.

FIN



Cet ouvrage est le 232<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.